La vie culturelle à Madagascar durant l'ère coloniale

(1896-1960)

Traditions, transformations, réinventions

© Kama Kailash Editions 2021

1, quai du Rhin et Danube - 34200 - Sète - France
167, Lal Bahadur Street - 601001 - Pondicherry - India

editionskailash@gmail.com
www.kailash-editions.com

Photo de couverture :
«Sur la piste d'Antana», Justin Razainome, Antananarivo, 1985.
Coll. part.

La vie culturelle à Madagascar durant l'ère coloniale (1896-1960)

Traditions, transformations, réinventions

Dominique Ranaivoson (dir.)

SIELEC N° 13

EDITIONS KAILASH
livres sur l'Asie

Introduction

Madagascar a longtemps été culturellement et administrativement associée à l'Afrique tout en en restant dissociée : l'anthologie de Senghor sur la poésie « nègre et malgache » témoigne d'une précaution lexicale qui exprime cette ambiguïté.

En effet, l'île lointaine est certes proche du continent mais, de par sa taille, elle devient à elle seule « île-continent ». Si une part de sa population est d'origine africaine, les autres groupes, sont issus de l'Extrême Orient et de l'Arabie ; tous se sont déplacés et métissés au fil des siècles au point de former une culture originale sans cesse en mutation. Dans ces conditions, il semble bien difficile de se référer à une culture homogène de référence idéalisée qui serait qualifiée de « traditionnelle » ou « authentique » et considérée comme intemporelle. Pourtant, ce passé dit « ancestral » et situé dans un « autrefois » (*taloha*) intemporel sert, dans la population mais aussi parfois pour les chercheurs, de point de comparaison pour évaluer l'impact de confrontations culturelles ou sociétales récentes.

Le terme de « colonisation » peut en effet s'appliquer à plusieurs moments de l'histoire de Madagascar puisque les groupes successifs y arrivèrent, s'y implantèrent, repoussèrent les autochtones. Parmi les Européens, y arrivèrent et en repartirent des missionnaires, des pirates, des marchands, des trafiquants d'esclaves (les « traitants »), des aventuriers, des militaires : ils étaient anglais, américains, portugais, arabes, français. Mais à l'intérieur de l'île, les rapports de forces entre les royaumes déséquilibrèrent aussi les sociétés puisque les razzias de population des côtes vers le centre ont été suivies au XIXe siècle par les conquêtes

militaires et la domination politique du royaume central merina. Enfin, la conquête française aboutit à déclarer le pays colonie française en 1896. Tous ces mouvements eurent un impact sur les sociétés : métissage, transformation des structures économiques, innovations, destructions, exil, alcoolisme, conversions, modernisation.

La France impose sa tutelle à une Grande Île divisée en royaumes dont la majeure partie est dominée par celui d'Imerina. Celui-ci, sous l'influence des missionnaires anglais, a fixé sa langue, développé un dense réseau d'écoles et d'églises qui produit et diffuse des journaux, des livres, de la musique, forme des cadres dans des écoles de médecine, de théologie, s'appuie sur des traducteurs. Les écrivains, qui appartiennent essentiellement à la noblesse et aux milieux des églises, produisent de la poésie, des fictions, des ouvrages de théologie. Les Anglais ont communiqué leur habitude de tenir un journal intime, appelé en malgache *diary* mais qualifié de « livre » en dépit du fait qu'il n'a pas vocation à être publié mais plutôt à être un espace de réflexion[1]. Cette culture « précoloniale » est solidement implantée en Imerina et rayonne, via ses fonctionnaires, dans les provinces.

Le pouvoir colonial va tenter d'imposer sa langue et son idéologie dans une situation de très forte concurrence culturelle. L'implantation de ses structures et de ses valeurs devra commencer par une tentative de démantèlement du système anglo-malgache. Dans cette île très peu peuplée[2], le gouvernement français encourage une entreprise coloniale sous toutes ses formes, par

---

1 « Voici la raison pour laquelle j'ai consigné dans ce livre : c'est pour ne pas se décourager ou se désespérer au cas où il n'y aurait plus de quoi vivre, mais bien réfléchir pour posséder quelque chose à soi et ne pas se laisser aller dans le malheur ». Annick Cohen-Bessy, *Journal d'un Malgache du XIXè siècle*. Le livre de Rakotovao 1843-1906, Paris, L'Harmattan, 1991, t 2, p.342.

2 L'île, plus grande que la France, compte à peine plus de deux millions d'habitants en 1895, contre 28 en 2020. Alain Deschamps, « Le métier d'administrateur », in Jean Clauzel, *La France d'outre-mer (1930-1960)*. Témoignages d'administrateurs et de magistrats, Paris, Karthala, 2003, p.362.

un peuplement exogène, une structure administrative couvrant le territoire, une politique linguistique imposant le français et des instances culturelles comme les écoles, l'Académie, le théâtre. Cependant, la langue malgache dite « officielle », le merina et ses déclinaisons régionales, continue d'être employée dans tous les autres domaines que la politique. La vie culturelle se trouve bientôt fragmentée linguistiquement, socialement et géographiquement.

Ce volume entend analyser les grands secteurs de la culture malgache pendant cette période de transformations afin de comprendre comment cette société réagit au long de ces soixante-quatre années (1896-1960). Si l'implantation coloniale et son autorité imposent une langue, des modèles, une idéologie, un mode vie, elle engendre aussi, par un jeu subtil d'assimilation et de recomposition, de nouvelles formes qui, de métissées, vont devenir emblématiques de la culture malgache moderne. Il ne sera donc pas question d'évaluer, ni de juger, en termes de pertes ou de gains, mais de comprendre comment, d'une fracture, naissent des ruptures, des rencontres, des synthèses dans les valeurs, l'esthétique, les pratiques et leurs expressions artistiques.

Cherchant à ne pas nous en tenir à la seule production des élites déjà bien étudiée[1] ou à l'abondante littérature coloniale

---

1 Faranirina Voahanginatohy Rajaonah, *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XXème siècl*e, thèse pour l'obtention de doctorat es-lettres (histoire), Université Lumière, Lyon 2, 1996 – 1997, 1018p.
Françoise Raison-Jourde, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIXè siècle*, Paris, Karthala, 1991.
Didier Nativel, « Les héritiers de Raombana. Érudition et identité culturelle à Madagascar à l'époque coloniale (fin XIXè-1960), *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* »
2004/1, n° 10 | p. 59 -77.
https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2004-1-page-59.htm
Adrien Boudou, *Les Jésuites à Madagascar au XIXè siècle*, Paris, 2 tomes, Beauchêne, 1942.

publiée en France, nous tentons d'explorer divers secteurs impliquant plusieurs publics et d'analyser des corpus aussi bien en malgache qu'en français en prenant en compte la complexité de cette société dont la stratification engendre la segmentation des productions culturelles. Une enquête menée en 1946 par des sociologues français présentait la société malgache comme « un milieu culturel complexe où des traditions et des systèmes d'éducation de sources différentes se conjuguent ou se concurrencent »[1].

La société malgache est cloisonnée à la fois géographiquement et socialement. Les divers groupes ethniques, constitués en royaumes au long des siècles, ont produit des cultures très différentes. À l'intérieur de chaque société, les catégories statutaires de nobles (*andriana)*, d'hommes libres (*hova*) et d'esclaves (*andevo*) élèvent des barrières difficilement franchissables. Les cultures, comprenant les contes, la musique, la danse, les proverbes et les arts liés à la parole, sont restées orales jusqu'en 1820 puis l'Imerina seule bénéficia du travail de fixation de la langue des missionnaires protestants anglais[2]. L'importance accordée à l'éducation et à la diffusion de la Bible y entraîna naturellement une valorisation de l'écrit. Le livre est l'outil des écoles mais aussi la récompense offerte aux enfants dans le cadre des églises[3]. En 1896, les foyers de culture écrite sont principalement les églises qui suscitent la créativité, la composition musicale, le théâtre, la poésie ; elles ont des presses, des écoles, des écrivains, des revues, des journaux. En 1896, l'élite intellec-

1 Jean Cazeneuve, « Niveau de culture et audition de la radio à Madagascar », compte-rendu de l'enquête « Quelques attitudes de l'auditoire radiophonique à Madagascar », *Cahiers internationaux de sociologie,* Paris, 1946, p.85.
2 Vincent Huyghues-Belrose, *Les premiers missionnaires protestants de Madagascar (1795-1827),* Paris, Karthala, 2001.
3 Le 22 mars 1903, Rakotovao note : « L'école du dimanche a célébré un culte […] on leur [aux enfants] a distribué des livres comme prime d'encouragement ». Annick Cohen-Bessy, *Journal d'un Malgache du XIXè siècle, Op.cit.,* p .547.

tuelle compte des historiens, des écrivains, des médecins et des pasteurs qui s'expriment en malgache et en anglais.

La société coloniale est tout aussi cloisonnée. Les colons, d'abord d'anciens militaires de l'expédition de 1894 puis des civils, se sont installés librement dans le pays pour y exploiter des terres allouées par le gouvernement ou développer des activités économiques. Ils sont répartis dans toute l'Île ; ce sont des gens entreprenants, attachés à leur lieu et à leur patrimoine en devenir, souvent mariés à des Malgaches, peu versés dans la vie intellectuelle. Georges Lejamble montre cet état d'esprit à travers les conseils d'un père à son fils : « il y a la concession qui donne rien ou presque…si tu t'en occupais au lieu d'apprendre le latin qui ne sert qu'aux curés…[…] Tu peux bien gagner ta vie si tu veux. Deux cents hectares, il y a de quoi faire ! »[1]. Les fonctionnaires dispersés sur le territoire n'ont aucun accès aux productions culturelles ni importées ni locales. France Renucci rapporte le témoignage de femmes dont celui de celle-ci arrivée enfant en 1927 qui vécut quatre années sur la Côte Est :

> Le village compte à peine une dizaine d'Européens. L'administrateur, dont Félix est l'adjoint, trois célibataires, représentants de grandes maisons de commerce, et des missionnaires. Un autre étranger, « le Chinois » tient l'unique magasin dans lequel on trouve tout. Les habitants sont ravitaillés une fois par mois par la goëlette qui cabote autour de l'île et qui livre aussi le courrier et les journaux. […] Elle s'impose la lecture intégrale des journaux, qui pourtant lui parviennent avec plusieurs mois de retard. Comme si elle vivait à Angoulême ou à Lons-le-Saunier, elle s'applique à broder, fait de la gravure, relie tous ses livres. […] L'autre blanche d'Yvongo […] le bridge est son unique passion.[2]

En effet, le courrier fonctionne au rythme des bateaux qui, tous les 14 jours, débarquent à Tamatave lettres, journaux et

---

1 Georges Lejamble, *Les Chênes de la place Colbert ou BBC nostalgie,* Antananarivo, c.a.,1990, p.47.

2 France Renucci, *Souvenirs de femmes au temps des colonies,* Paris, Balland, 1988, p.39-44.

livres[1]. Les Français citadins lisent ainsi la presse comme s'ils étaient en métropole, s'habillent en suivant la mode qu'ils voient dans les revues françaises. Lejamble cite *Votre Beauté, Paris-Magazine, Cinémonde Adam, Marie-Claire* pour les années 30 et 40[2]. Les Malgaches lettrés et les institutions telles que les écoles et les bibliothèques reçoivent ainsi sans limites la littérature française.

Ayant la citoyenneté française mais constituant un groupe différent, les Réunionnais pauvres sont venus sur les Côtes dès avant 1896[3]. Georges Lejamble en dresse le portrait dans les années 1920 :

> Ils occupaient surtout de petits emplois dans l'administration, certains vivaient de plantations de la région [de Diego]. Ils étaient l'âme de la colonisation et ses premiers bénéficiaires lorsque le pays leur fut librement ouvert par la conquête que leurs parlementaires avaient vigoureusement appuyée […]. Bien qu'établis définitivement dans le pays, les Réunionnais ne connaissaient des Malgaches que leurs domestiques et affectaient d'ignorer leur langue. Les Français métropolitains par contre, les appelaient « les Créoles » et les considéraient comme des Français de seconde zone[4].

Les fonctionnaires coloniaux[5] appartiennent à tous les rouages de l'administration française au même titre qu'en métropole (gendarmerie, enseignement, postes, chemins de fer, routes, services de santé, armée, justice). Ils forment ainsi, surtout dans la capitale, un milieu fermé. Robert Boudry parle d'« une ville où les Européens sont peu nombreux, se connaissent tous et se

---

1 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort,* Paris, Présence africaine, 1958, p.46.

2 Georges Lejamble, *Les Chênes de la place Colbert ou BBC nostalgie, op.cit.,* p. 82, 99, 125.

3 Joëlle Hedo-Vivier, *François de Mahy. La double appartenance,* La Réunion, Grand Océan, 1995.

4 Georges Lejamble, *Les Coloniaux,* Antananarivo, c.a., 1991, p. 13.

5 Ils sont, en 1955, 4000, auxquels il faut ajouter 12 000 fonctionnaires malgaches. Alain Deschamps, « Le métier d'administrateur », in Jean Clauzel, *La France d'outre-mer, op.cit.,* p.367.

surveillent pour pouvoir papoter »[1]. Ils jouissent d'un statut favorable mais ne passent que quelques années et repartent pour six mois de congé tous les trois ans. Cette société ultra minoritaire que Lejamble qualifie de « déracinée » cherche à vivre à la française sans se soucier de la culture malgache. Enfin, les administrateurs coloniaux[2], formés à l'École coloniale, encadrent la structure. Ils ont choisi de suivre une carrière qui les mène d'une colonie à l'autre et certains, pris de passion, prolongent leur séjour à Madagascar.

Cette population, par essence, ne compte pas ou peu d'intellectuels au sens de gens qui prendraient du recul sur la société dans laquelle ils sont immergés. Plusieurs acteurs et témoins de cette vie coloniale ont laissé des descriptions parfois caricaturales de cette société très cloisonnée. Pierre Camo, dans *Madame de la Rombière* (1934)[3] puis Robert Boudry dans *L'île heureuse* (1957)[4], tous deux hauts fonctionnaires en place, mettent en scène dans des romans à clé des hommes occupés aux affaires plus ou moins louches et leurs femmes désœuvrées allant de boudoirs en dîners. Pierre Camo, dans son roman situé en 1909, parle d' « atmosphère de cocuage » et la justifie : « L'oisiveté qui leur est habituelle dans les pays où tout le monde trouve facilement à se faire servir, laisse à l'imagination le champ libre pour rêver de galanterie et d'amour »[5]. Il décrit la stricte organisation sociale : « Un gouvernement de colonie ressemble assez à une petite cour princière. […] Il existe une hiérarchie qui règle tout, et pour ceux qui ne sont ni militaires, ni fonctionnaires, c'est d'après l'importance de la situation acquise qu'elle s'établit »[6]. Les colons « de terrain » et les Malgaches sont relégués à l'ar-

1 Robert Boudry, *L'île heureuse, Madagascar,* Blainville sur mer, L'amitié par le livre, 1957, p.298.
2 Jean Clauzel (dir.), *La France d'Outre-Mer (1930-1960)*,*op.cit.*
3 Pierre Camo, *Madame de la Rombière, grande dame de Tananarive. Scènes de la vie mondaine aux colonies,* Paris, éditions de l'Etoile, 1926.
4 Robert Boudry, *L'île heureuse, Madagascar, op.cit.*
5 Pierre Camo, *Madame de la Rombière, op.cit.,* p.20.
6 Pierre Camo, *Madame de la Rombière, op.cit.,* p.19.

rière-plan. Boudry présente cette situation par un bref dialogue entre deux femmes, la première découvrant Tananarive :

> – La vie est triste à Tananarive pour une jeune femme comme vous dont le mari est accaparé par ses affaires. […]
> – Et les Malgaches ? […] Est-ce qu'on en fréquente beaucoup ?
> – Oh ! Vous ne voudriez pas.
> Elle dit cela d'un ton qui n'admettait pas de réplique.[1]

Il présente un autre milieu, celui des femmes actives en brousse avec la tenancière d'un buffet de gare, seule Européenne du village :

> – Il n'y a pas d'Européens dans le pays ? […]
> – Non. Plus à l'est, il y a des exploitants forestiers, mais ils ne passent jamais par ici. […]
> – Depuis la mort de mon mari, je vis seule au milieu des Malgaches. […] Cela me fait plaisir de bavarder avec des compatriotes. Qu'est-ce que vous voulez que je dise aux Malgaches ? Je les vois tous les jours.[2]

D'autres étrangers occupent des rôles particuliers. Des Indiens s'installent depuis la fin du XIXè siècle[3], d'abord sur les Côtes puis dans la capitale. Ils fonctionnent en réseaux, sont spécialisés dans certaines activités (bijouterie, commerce) et conservent leur culture indienne. À l'inverse, l'immigration grecque est individuelle et l'on rencontre dans toutes les régions des Grecs occupés à monter des affaires. Marc-André Ledoux, qui arrive à Madagascar en 1947, résume la stratification d'une société coloniale « diverse et cloisonnée » :

> Au bas de l'échelle sociale, de petits planteurs ayant épousé des femmes autochtones, vivant mêlés à la population et à peine mieux qu'elle. Puis des petits commerçants- mais ceux-ci étaient en majorité chinois, indiens, libanais et formaient un monde à part-,

1 Robert Boudry, *L'île heureuse, Madagascar, op.cit*, p.53.
2 Robert Boudry, *L'île heureuse, Madagascar, op.cit.,* p.28.
3 Sophie Blanchy, *Karana et Banians. Les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar,* Paris, L'Harmattan, 1995.

> des fonctionnaires subalternes, les agents des grandes compagnies. À Tananarive, la haute administration, les chefs d'entreprise, les militaires, les gens de justice, les professeurs, bref la classe dirigeante dont les membres se retrouvaient à des cocktails, des dîners, à la piscine ou au tennis, divisée en clans et coteries, comme dans une ville de province française. Au total, il y avait peu de grands planteurs à Madagascar […]. Les missionnaires ne semblaient guère connaître que les médecins de service de santé outre-mer […] les agronomes, les forestiers et quelques administrateurs[1].

Il sera donc difficile de considérer ensemble ces différentes populations car, si elles vivent sur le même sol, les différences de statut, d'appréhension du monde, ne sont guère favorables à l'émergence d'une culture commune. Les missionnaires bénéficient de l'antériorité, du prestige de leur fonction et d'une étroite collaboration avec les Malgaches, tandis que les Français ont l'autorité, les moyens et une idéologie universaliste.

Les nombreux travaux sur la culture traditionnelle malgache ont analysé la musique, les rites, l'artisanat, les arts oratoires. Les souvenirs des colons ou des administrateurs coloniaux ne mentionnent la culture malgache qu'à titre de curiosité ethnographique. Ils en apprécient le pittoresque mais ne cessent d'en souligner l'archaïsme sans jamais accorder aux Malgaches le statut d'interlocuteurs. Raymond Decary (1891-1973), passionné par la Grande Île où il passe toute sa carrière dès 1917, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques et ethnologiques, avoue dans ses souvenirs avoir vécu « au milieu de son attachante population » mais la décrit à travers des « croquis de brousse »[2] de manière cocasse voire ridicule. La vie culturelle et les lieux de sociabilité pour les coloniaux sont très circonscrits. Outre le palais du Gouverneur où se tiennent les réceptions officielles et les demeures où se déroulent les soirées privées, plusieurs lieux publics deviennent célèbres, un dancing, des cinémas, le champ

1 Marc-André Ledoux, *Pasteur en mission avec les éclaireurs unionistes de Madagascar (1947-1954),* Paris, Les Bergers et les mages, 1995, p.35-36.

2 Robert Decary, *Souvenirs et croquis de la terre malgache*, Paris editions maritimes et d'outre-mer, 1969, p. 7-8.

de courses, le théâtre. Robert Boudry énumère les événements de la saison mondaine :

> Avec la rentrée des classes avaient lieu les manifestations les plus importantes de l'année. Expositions d'horticulture, d'aviculture, salon de peinture. […] C'était une véritable débauche de thés, de cocktails, de dîners et de bals [1]

L'apparent peu d'empressement à développer la culture semble justifié par le général Galliéni qui expose la hiérarchie des priorités en 1906 :

> C'est seulement lorsqu'une colonie est arrivée à vivre et à se suffire à elle-même qu'elle peut avantageusement y introduire des lettres et des sciences. Jusque-là, il faut concentrer les efforts vers la mise en valeur du pays et l'accroissement de ses moyens »[2].

Cette description analytique rapide de la société malgache de la période coloniale nous permet de comprendre que les productions culturelles y seront aussi contrastées que ses publics.

Les études successives rassemblées dans ce volume tenteront d'analyser comment les divers secteurs de la culture réagissent face aux nouvelles contraintes. Voulant considérer le phénomène dans son ensemble, nous étudierons d'abord le théâtre, la poésie et le roman écrits par des Malgaches, en français ou en malgache. L'analyse de la vie théâtrale en Imerina nous permettra d'observer comment des pratiques anglaises puis l'importation du théâtre français ont profondément modifié la scène malgache. Si la dramaturgie du *hira gasy* précolonial demeure, les représentations et la traduction d'un nouveau répertoire vont faire naître un nouveau style qui deviendra le théâtre « classique » malgache considéré comme un des emblèmes de la culture de prestige. La poésie, qui est le genre le plus largement pratiqué, est présentée d'abord dans sa manière de continuer à faire circu-

---

1 Robert Baudry, l*'île heureuse op.cit*. p. 356-357.

2 Gallieni, N*euf ans à Madagascar*, in *Le tour du monde*, avril 1906, p.195.

ler l'imaginaire royal merina dans la société coloniale qui avait tenté de l'abolir, puis avec la présentation par Rado Radanielina d'une trajectoire individuelle, celle de Randja Zanamihoatra, poète malgachophone qui articule l'héritage des modèles antérieurs et des expériences formelles. Le plus connu des poètes, Rabearivelo, ayant été très largement commenté dans les récents volumes de ses œuvres complètes[1], nous lui faisons référence dans divers articles sans lui en consacrer un qui ne pourrait être que lapidaire. Le roman malgache prend des formes très contrastées pour des publics éloignés les uns des autres. La culture populaire, souvent réduite à l'oralité, est ici présentée sous la forme de l'extraordinaire entreprise éditoriale de l'éditeur, journaliste et écrivain Paul Rapatsalahy qui produisit des centaines de romans dits « imprimés à quatre sous » (*Bokim-dRaimbilanja*) entre 1933 et les années 1980. Anjara Rakotoniaina replace ce phénomène dans son contexte et analyse quelques-uns de ces ouvrages afin d'en identifier les caractéristiques génériques. Le roman légitimé par les instances malgaches est représenté par *Fofombadiko* (1954) d'E.D. Andriamalala dont nous interrogeons la représentation de l'insurrection de 1947.

Dans la seconde partie, nous chercherons à comprendre le rôle des coloniaux et en particulier des lettrés en poste. L'analyse des correspondances familiales de Charles Renel et de Jean Paulhan, présents à Tananarive à partir de 1907, permettra de comprendre leur approche et l'orientation des travaux sur Madagascar qui les rendra célèbres. Un second article sur Paulhan reprendra sa démarche revendiquée comme celle de « découvreur » de la poésie des hain-teny pour comprendre comment il a pu construire un tel ethos à la suite d'un séjour de 33 mois dans sa jeunesse. Enfin, nous chercherons à identifier le rôle des coloniaux en

1 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes par lui-même : le diariste, «Les calepins bleus», l'épistolier, le moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard], tome 1, Paris, Présence africaine-CNRS-AUF- Item, 2010, 1273 p. tome 2, 2012, 1789 p.

poste qui étaient des lettrés et qui accompagnèrent les écrivains malgaches. Pierre Camo, Robert Boudry et d'autres furent à la fois des modèles littéraires, des conseillers et des soutiens de Rabearivelo tant qu'ils étaient à Tananarive mais cessèrent d'être des passeurs dès leur retour en France.

La troisième partie tente d'évaluer la place des autres supports dans l'élaboration et la diffusion de la culture. La presse, déjà importante avant la colonisation, devient le principal espace de diffusion de la littérature mais aussi des débats d'idées. La thèse de Dovy Ranavalona Randrianoelina rappelle le rôle du journal *Mpanolotsaina* dans la résistance à l'entreprise coloniale contre le christianisme. Alyette Rajaofera Andriamasinalivao analyse trois manuels scolaires diffusés à trois périodes pour montrer comment les nouveaux modèles culturels y sont présentés. La radio, outil politique et emblème de la modernité, va se répandre à Madagascar et jouer un rôle important dans la diffusion de la culture et de la langue française mais aussi de la musique, de la poésie et du théâtre malgache. Elie Ramarosetra revient sur cette trajectoire.

Enfin, nombre des textes de référence étant difficiles d'accès, nous présentons une brève sélection de poèmes et d'extraits de romans de la période suivie d'entretiens avec deux acteurs qui oeuvrent en faveur de la visibilité de cette période. Pierre Maury propose sur le site de sa « Bibliothèque malgache » des textes oubliés et des écrivains contemporains et Georges Bertrand a écrit un roman traversé par la poésie de Rabearivelo dont les personnages sont des soldats malgaches de la guerre de 1914-1918.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

Partie I

Les productions malgaches

Côté scène : l'impact des nouveaux modèles

La scène telle que sa pratique a été peu à peu élaborée en Europe, est l'héritière des traditions antiques gréco-romaines. Quand la France implante ses institutions dans des colonies dont la culture est forgée selon d'autres traditions, la collusion risque d'entraîner heurts et incompréhensions. Madagascar connaît en effet une pratique artistique prestigieuse sur les hautes-terres de l'Imerina, le *hira gasy* (« chant malgache ») appelé en français par Narivelo Rajaonarimanana « opéra-théâtre du peuple » et par le chef de troupe Ramilison « art malgache » [1]. Charles Renel, qui le découvre à son arrivée, en 1907, qualifie de « pittoresque » et « très curieux » [2] ce théâtre en plein air tandis que les Malgaches vont observer des troupes françaises jouant les populaires pièces de boulevard et leur répertoire classique. Les spectacles donnés dans le théâtre construit à cet effet au cœur de la capitale en 1899 comme les programmes scolaires vont diffuser des nouveaux modèles que les Malgaches vont s'approprier en les adaptant à leur matière traditionnelle. C'est cette opération qui passe par la traduction, les transferts et les détournements que nous nous proposons d'explorer afin de comprendre comment une situation imposée a pu donner lieu, aux côtés du *hira gasy* toujours très populaire, à des formes hybrides nouvelles appelées désormais par les Malgaches le théâtre « classique ».

---

1 Didier Mauro et Emeline Raholiarisoa, *Madagascar. Parole d'ancêtre merina. Amour et rébellion en Imerina,* Fontenay sous-Bois, Anako éditions, 2000, p.14 et 34.

2 Lettre du 17 février 1907. Archives privées.

Importation de nouveaux modèles

Le *hira gasy* est joué par des troupes professionnelles, souvent issues d'une même famille, en extérieur lors d'événements collectifs, donc devant des foules, à la campagne. Les acteurs mêlent la parole, le chant, la musique et les prouesses gymniques dans des chorégraphies soigneusement organisées. Les costumes sont toujours les mêmes, d'élégantes longues robes colorées et un châle (*lamba*) blanc, parfois une ombrelle, pour les femmes, des livrées rouges à brandebourgs pour les hommes ; tous sont pieds nus. Les musiciens, avec les violons, les trompettes et les tambours jouent sans partition, debout au milieu de la troupe qui se déplace en se tournant vers les diverses parties du public et s'assied durant les discours. Il ne s'agit pas de jouer une seule « pièce » avec une « histoire » mais d'enchaîner une succession de saynètes et de chansons, alternativement en duos et en chœur. Ces dernières illustrent un discours interprétatif et exhortatif, le *kabary*, donné d'une voix vigoureuse par le chef. Dans les grandes fêtes, deux troupes s'affrontent tout au long d'une journée. Cet art à la fois populaire dans les faits et aristocratique dans les références, est donc très codé, à la fois directement issu de la tradition et chaque fois inspiré par l'actualité sociale qu'il illustre et commente. Chaque troupe crée ses spectacles, compose et transmet ses chansons et ses discours mais rien n'est écrit ni publié.

Aux origines, racontent les artistes héritiers, les rois de l'Imerina voulaient transmettre leurs consignes dans des discours pour lesquels il fallait capter l'attention du public. Ce serait donc l'unificateur du royaume, Andrianampoinimerina[1] qui aurait institué cette communication au début du XIXe siècle. Cet art royal s'est ensuite approprié, pour ses *mpihiran'andriana* (« chanteurs de roi ») le costume militaire de son successeur, Radama Ier, toujours représenté dans une livrée rouge à brandebourgs dorés empruntée au modèle anglais.

---

1 Didier Mauro et Emeline Raholiarisoa, *Madagascar. L'île essentielle,* Fontenay sous Bois, Anako éditions, 2000, p.144.

Le régime colonial n'a jamais supprimé cet art mais a cherché à le contrôler, voire à l'instrumentaliser, au même titre que les autres formes d'expression. Ramilison, né en 1934, témoigne :

> Le sort des *mpihira gasy* dépendait du chef de district. Il exerçait une censure sur les spectacles de *hira gasy*, il fallait sous ses ordres introduire dans nos chansons les mots « liberté, égalité, fraternité » (sur ce point, nous n'avions rien à redire puisque, précisément, ces trois mots signifiaient pour nous autodétermination, indépendance, souveraineté !) et des louanges à la France, à la « mère-patrie ». Après quoi, il fallait lui offrir un bouquet de fleurs. Tout cela, je l'ai vécu.[1]

Jean-Irénée Ramiandrasoa voit dans le *Hira gasy* la matrice du théâtre moderne malgache puisqu'il lui fournira les quatre éléments constitutifs que sont la parole, la musique, le geste et la danse et la structure, le drame entrecoupé de chants[2].

L'autre forme traditionnelle d'oralité esthétisée est le discours, ou *kabary*. L'orateur, le *mpikabary*, formé par des Aînés ou par l'écoute de ceux-ci, obéit à une rhétorique précise, emprunte des images, multiplie des citations et adapte sa parole aux circonstances qui sont le cadre de cet art : demande en mariage, inauguration, présentation de condoléances, accueil d'une personnalité. Sans mise en scène puisqu'il n'y a pas de jeu du corps, cet art devient théâtre quand deux *mpikabary* s'affrontent dans des joutes verbales qui enchantent l'auditoire. C'est le cas lors d'une demande en mariage où chaque famille est représentée par son porte-parole. Cette pratique est complexe, prestigieuse, mais relève de la culture populaire. Au moment colonial, quand la propagande en faveur du progrès tend à la dévaloriser, elle cristallise l'identité. Jean Beigbeder, qui anime un foyer de jeunes qui montent des spectacles, rend compte d'une soirée en 1926 :

---

1 Didier Mauro et Emeline Raholiarisoa, *Madagascar. Parole d'ancêtre merina, op.cit.*, p.35.

2 Jean-Irénée Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique.* Thèse de doctorat de Lettres, université de Montpellier, 1972, p. 19.

> […] c'était une séance récréative purement malgache : représentation de vieilles coutumes malgaches qui tendent à se perdre ; demande en mariage, noce ; maladie et sorcier , funérailles : le tout agrémenté de longs, d'interminables *kabary*[1].

Les missionnaires anglais, actifs dans les milieux de la cour, dans leurs écoles et leurs églises depuis 1820, ont introduit les sketchs traditionnels, en particulier au moment des fêtes dites « arbres de Noël » (les *pantomimes* anglaises). Développant ce moyen pédagogique et distrayant, des responsables écrivent des saynètes qui atteignent parfois la dimension de pièces de théâtre et qui sont jouées dans le cadre ecclésial ou lors de représentations publiques. Une pièce du pasteur Rabary inspirée de la parabole évangélique de l'enfant prodigue est ainsi montée, en malgache, en 1926 par la jeunesse d'une église et donnée lors d'une représentation publique avec grand succès puisque le public est estimé à « 700 à 800 personnes » (*LT,* 417). Bien que nombre de ces textes aient disparu, en partie parce que considérés comme des créations circonstancielles, certains figurent dans l'inventaire dramaturgique des archives[2]. Pour l'année 1933, nous relevons *Ny afon'ny fanahy* (« Le feu de l'Esprit ») de Ralijaona, *Tantaran'i Samuela* (« L'histoire de Samuel ») et *Ny virjina folo* (« Les dix vierges ») de Randriamora JSA, *Mosesy voavonja* (« Moïse sauvé ») du pasteur Rasolohary, *La naissance de notre Seigneur Jésus-Christ* de Ramambason Rakoto, *Jesosy Kristy* de Rajohnson Emile. Dox (Jean-Verdi Razakandriana) a écrit des pièces de commande pour des églises ou des troupes de scouts. Une partie a été perdue mais on sait qu'il a écrit *Estera* (sans date) et *Apokalipsy* (1957).

À ces pièces d'inspiration biblique, il faut ajouter celles qui illustrent une cause, par exemple cette saynète accompagnée de chants de Rajemisa Jonah sur l'antialcoolisme, les pièces sur

1 Lettre du 14 mai 1926. Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive.* Jean Beigbeder à son père (1924-1927), Paris, Maisonneuve & larose-hémisphères, 2019, p.439. Désormais cité par *LT*

2 Archives nationales de Madagascar, Antananarivo. Dossier 15, théâtre.

les martyrs (*Tsimihatsaka,* « Le rocher », *Ravahiny maritiora* et *Rasalama martiora*) de Dox.

Ces diverses traditions dramaturgiques vont soudain être concurrencées par de nouveaux modèles importés par une puissance qui détient la légitimité politique et le prestige de la modernité. La scène malgache va s'en trouver profondément modifiée.

Le théâtre colonial :

Quand l'expédition française prend fin le 30 septembre 1895 avec la reddition de la reine, la France ouvre une ère coloniale qui durera 64 ans. Comme dans toutes les armées, un service a en charge les distractions à offrir à des hommes mis en danger, ici davantage par les maladies que par des combats qui furent quasi inexistants. L'armée assure des moments récréatifs où se produisent la musique militaire, le « Théâtre des Folies militaires » et divers musiciens, dans des salles préexistantes non dédiées d'abord, une salle du Palais et au Grand Hôtel[1]. Les autorités décident très vite de construire un théâtre municipal de 350 places[2] sis à Ambatovinaky et divers amateurs, militaires et civils, commencent à fonder des troupes.

Le lieu est inauguré le 14 septembre 1899 avec la représentation d'un opéra-comique, *La Mascotte* de Duru et Chivot puis de l'Ouverture des *Diamants de la couronne* de Bizet. L'orchestre est local et déjà bien formé. Un gendarme arrivé avec la colonne de 1895 en témoigne :

> À Tananarive existait depuis longtemps un orchestre complet, organisé à l'européenne. J'ai eu, plusieurs fois, l'occasion de l'entendre. Il exécute convenablement des polkas, des mazurkas, valses, scottishs et marches.[3]

1 Jean-Irénée Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.*, p. 22.
2 Calcul effectué à partir du bilan d'un spectacle. Ramiandrasoa, p.67.
3 Henri Vermeren, *Un gendarme aux colonies. Madagascar-Indochine 1895-*

Toute la programmation, dense, de cette salle, va non seulement distraire les Européens mais aussi attirer des Malgaches qui découvrent des nouveaux genres : l'opérette à intrigue amoureuse, le vaudeville (Courteline, Feydeau) et l'épopée historique sur le modèle d'Edmond Rostand. À cela s'ajoutent des concerts et des déclamations de poésie. Ces spectacles sont d'autant plus attractifs qu'ils deviennent très vite un lieu de sociabilité, d'élégance, de modernité. La presse en annonce les conditions d'accès :

> Le Théâtre municipal qui est un lieu de divertissement ouvert à tous, admettra aux fauteuils et aux premières places les Malgaches qui seront vêtus à l'européenne. Ceux qui voudront assister aux spectacles mais qui n'auront pas les moyens de se vêtir comme les Vazaha « les blancs étrangers » auront, à des prix moindres, des places d'où ils verront parfaitement tout ce qui se passe sur la scène[1].

Pierre Camo, faisant la satire de la vie mondaine en 1905 évoque un fonctionnaire dont les proches viennent de quitter le pays : « Il essaya de dissiper son ennui en fréquentant la nouvelle troupe qui jouait au théâtre »[2].

Les styles comme les langues permettent à différents publics de fréquenter le lieu, chacun considérant que les corpus des autres ne le concernent pas, excepté pour la réussite scolaire. Georges Lejamble souligne l'écart entre deux types de théâtre dans le même lieu :

> Outre les annuelles distributions de prix, […] on y donne une fois ou deux par semaine une de ces pièces malgaches dont Mme Ramalanjaona et Anne-Marie raffolent. […] Clotilde, pas plus qu'Édouard, n'apprécie ces sortes d'opéras : elle trouve ridicules ces intrigues mélodramatiques ou sentimentales, ces chansons sirupeuses, ces acteurs souvent grotesques. […] Un soir que l'affiche annonce *On ne badine pas avec l'amour*, il se décide à y aller et invite tout le monde, incitant particulièrement Clotilde « pour ta

1907, Paris, Albin Michel, 2003, p.113.

1 *Vaovao frantsay-malagasy,* 15 septembre 1899. Cité par Ramiandrasoa, p.24.

2 Pierre Camo, *Madame de la Rombière, grande dame de Tananarive. op.cit;*, p.93.

> culture littéraire ». Il n'est pas surpris de ce que Mme Ramalanjaona et Anne-Marie se récusent.[1]

Les Malgaches fréquentent surtout les séances dominicales, dont les prix sont moindres, ou les séances caritatives, les jeunes faisant connaissance avec cette forme d'expression dans les institutions scolaires.

Les écoles, observant l'engouement de la population pour l'art de la scène, l'utilisent à des fins récréatives tout autant que pédagogiques. Les fêtes, les kermesses, les distributions de prix, sont l'occasion de monter des pièces, souvent données en plein air (*LT,* 143). La Croix-Rouge, pour sa fête, organise la venue de plusieurs troupes au théâtre d'Ambatovinaky[2].

Les écoles confessionnelles et les mouvements de jeunesse comme le scoutisme développent un théâtre d'inspiration biblique, souvent écrit pour la circonstance par leurs responsables et considèrent le théâtre comme une des activités principales. Jean Beigbeder introduit le scoutisme protestant en 1924 et décrit ses réunions : « chaque patrouille nous présente une saynète : les panthères font une charade, les loups deux comédies très courtes » (*LT,* 244). Comme tous les Français, il diffuse le répertoire français au foyer de jeunes qu'il dirige :

> Deux membres du Foyer ont d'abord présenté deux travaux : l'un sur l'œuvre de Molière en général, l'autre sur la pièce de l'*Avare* […] ensuite nous avons lu en les mimant quelques scènes des 3 premiers actes : M. Randzavola [un pasteur] faisait Harpagon […] les spectateurs se sont bien amusés et avaient l'air de comprendre. (*LT,* 163)

Une autre réunion démontre l'intérêt que suscite ce théâtre : Après lecture de l' « acte II du *Bourgeois gentilhomme* […] nos unionistes se sont répartis les rôles et cette petite représentation sera le clou de notre séance récréative du 28 mars » (*LT*, 251).

---

1 Georges Lejamble, *Les Chênes de la place Colbert*,*op.cit.* p.93-94.
2 *La Grande Île,* 15 juin 1933.

En effet, le spectacle est, comme dans les salles de ville, toujours associé au chant, le corpus français se mêlant au malgache dans une alternance linguistique.

> Voici le programme : 1) chant malgache accompagné au piano ; 2) dialogue comique en français « les 4 prunes des Îles Fortunées », très bien joué par 2 étudiants en médecine ; 3) duo piano-violon par les frères Rasoanaivo ; 4) lecture d'une poésie malgache ; 5) monologue comique en malgache ; 6) morceau de piano à 4 mains par les frères Rasoanaivo ; 7) acte II du *Bourgeois gentilhomme*. (*LT,* 259)

Quelques mois plus tard, le directeur mentionne l'adaptation malgache du *Médecin malgré lui* ». (*LT,* 355). Il fait remarquer que les catholiques font de même : « Les catholiques ont d'ailleurs des œuvres de jeunesse qui marchent bien et dont la principale activité est d'ordre artistique et théâtral » (*LT,* 240). Il raconte avec précision une autre soirée au théâtre le 31 octobre 1924 :

> J'ai été […] au théâtre pour assister à une représentation donnée par des jeunes gens amateurs au profit de leur église. La première partie contenait de la musique (deux morceaux faciles d'orchestre, solos de violon et de piano), des chants et monologues en malgache. […] Le chant est souvent mimé […] La seconde partie comprenait une pièce de théâtre en deux actes […] nous avions vraiment devant nous d'excellents comédiens. Le thème de la pièce était simple : deux jeunes époux qui se disputent, parce que la jeune femme ne peut pas s'entendre avec sa belle-mère qui vit avec eux […] Le mari et ses amis qui apparaissent ensuite seraient massacrés sans l'intervention du boto, domestique digne de Molière qui, se faisant passer pour sakalave, sauve la situation. À la fin tout le monde se retrouve et réconciliation générale. Le public était aussi amusant à observer que les acteurs, car les spectateurs ne se gênent pas pour interrompre par leurs applaudissements ni même pour interpeller les acteurs. (*LT,* 171-172)

Les programmes scolaires intègrent les dramaturges du canon français : Corneille, Racine, Molière sont largement diffusés. Jacques Rabemananjara témoigne de la culture française qu'il découvre au petit séminaire de Tananarive en 1927 :

> J'ai découvert tous les auteurs français, des auteurs que j'aimais, grâce à des professeurs qui […] savaient nous faire aimer les grands classiques comme Racine, Corneille, Bossuet, tous ces auteurs que nous considérions comme les champions de la littérature française[1].

Il se fait plus précis en parlant d'un enseignant et d'une œuvre : « Quand il nous expliquait *Andromaque*, il était tellement ému qu'il en avait les larmes aux yeux. Il a certainement eu une grande influence sur notre avenir »[2]. Le poète, qui n'a écrit qu'en français, se démarque de ses contemporains qui ont revendiqué des valeurs « authentiques » et, pour illustrer leur position de défenseurs de l'identité, ont défendu une production en malgache. Il écrit toute son œuvre poétique et dramaturgique en français en arguant que ce corpus français découvert dans sa jeunesse l'avait ouvert sur le « monde entier »[3].

L'école protestante Paul Minault, ouverte en 1903, affiche son ambition d'« élever le niveau intellectuel et moral de l'élite des jeunes Malgaches […] en élargissant leur esprit en leur donnant accès à la littérature française »[4]. En 1924, Jean Beigbeder confirme que « les jeunes gens qui fréquent l'école P. Minault sont une élite intellectuelle ; ils s'y préparent à l'école de Médecine ou à l'école Normale » (*LT,* 94). Ses responsables adoptent des principes pédagogiques audacieux[5], fondés sur l'autodiscipline, un libre accès à une vaste bibliothèque et une large place accordée à la création artistique. Les élèves pratiquent la poésie, la musique et le théâtre, en français comme en

---

1 Entretien avec Magali Compan, *Présence africaine*, n°171, 2005, p.133. Cité par Dominique Ranaivoson, *Jacques Rabemananjara. Biographie*, Saint-Maur-Antananarivo, 2015, p.15.

2 Magali Compan, *Présence africaine, op.cit*., p.136 ..

3 Entretien avec Raharimanana, *Interculturel Francophonies* n° 11, 2007, p. 321.

4 Déclaration de Jean Bianquis, directeur des missions protestantes françaises.

5 Le rapport de 1933 du directeur précise que son système « s'inspirait en partie de la *Scuola serena* de Mme Boschetti et du *Dalton Plan* américain » c'est-à-dire « une adaptation individuelle totale de l'enseignement et des pratiques ». Rapport cité in *Kolejy Paul Minault taloha sy ankehitriny 1901-1986,* Antananarivo, ed Salohy, 1986, p.17.

malgache. Ce sera une pépinière de talents, dont les poètes Dox, Jean Narivony et Randza Zanamihoatra. Molière, Racine et Corneille figurent à leur répertoire.

E.D. Andriamalala bénéficia de cet enseignement dans un autre établissement dans les années 1930 si bien que l'on peut retrouver des échos de ce théâtre classique français dans certaines répliques de ses romans rédigés en malgache. William Ratrema fait ainsi remarquer que l'amoureuse de *Fofombadiko* (1954) s'exprime presque comme Phèdre quand elle s'exclame :

> *Satria, rehefa mivavaka aho, dia tsy fantratro intsony, na [...] mivavaka amin'Andriamanitra, na mivavaka aminy* !
>
> (« Parce, quand je prie je ne sais plus si je prie Dieu ou si c'est lui que je prie »), en écho à « Quand ma bouche implorait le nom de la déesse, / J'adorais Hyppolyte »[1].

Bien que fort éloigné de la France, la colonie malgache accueille des tournées de troupes françaises et étrangères qui contribuent à stimuler sa vie culturelle et à modifier les normes esthétiques des Malgaches. Le théâtre tananarivien reçoit, dès le début du siècle, très régulièrement des troupes dont les journaux rendent compte. En 1902, une chronique témoigne de l'attrait et du nombre de ces séances :

> Jeudi de la semaine dernière, nous avons assisté aux débuts de la troupe de la « Mascotte ». Il y avait salle comble. Réel succès pour mademoiselle Solary, notre belle première chanteuse […] M. Jean Raison le baryton […] qui ont joué sur les premières scènes de France et sont appelés à nous faire passer de délicieuses soirées. […] salle comble tous les soirs pour *Gillette de Narbonne* […] acclamations dans les multiples galeries. *Le Grand Mogol* sera joué pour la première fois samedi 28. […] Avant-hier nous entendions *La Petite mariée* […] salle comble. […] La troupe nous quitte. Nous souhaitons à tous ces artistes un bon engagement en rentrant à Paris[2].

---

1 William Ratrema, *E.D. Andriamalala. Un écrivain à la charnière de deux mondes,* Paris, Institut des Langues orientales, 1987, p.35.

2 « Chronique théâtrale », *L'Indépendant créole,* 19 juin, 3 juillet et 18 septembre 1902.

Le même journal décrit le programme d'une troupe française en tournée à Tamatave qui enchaîne les représentations avec les mêmes acteurs :

> Nous avons assisté jeudi à *Nos Domestiques* et *Le Chalet*, samedi *Les Mousquetaires du couvent*, mardi *Les Cloches de Corneville*, dimanche en matinée, *Le Grand Mogol »*[1] pendant qu'à Tananarive, la défaillance d'un des acteurs fait annoncer le 24 juillet qu'il n'y aura « que » deux représentations, mais avec deux pièces chacune. Ce programme intense est organisé par une Commission théâtrale chargée des « choses du théâtre, d'apprécier si tel ou tel rôle convient à tel ou tel artiste »[2].

On trouvera dans les années suivantes, Feydeau (« Occupe-toi d'Amélie »), les tournées des Spectacles parisiens puis, dans les années 1950, les galas Karsenty.

La réception de ce théâtre français

Ce nouveau répertoire va se diffuser par les représentations et les programmes scolaires des écoles francophones mais aussi par les traductions puis les adaptations des auteurs malgaches.

Les traductions en malgache concernent surtout les deux auteurs de référence, Corneille et Racine. Rabearivelo rapporte que c'est Rabemananjara qui, le premier, a monté *Horace* avec des acteurs malgaches en septembre 1936[3]. Dox[4], qui a écrit 16 pièces en malgache sur divers sujets, traduit en malgache *Le Cid* (*Ilay Andrianina*, 1958), qui figure au programme français

1 « Chronique théâtrale », *L'Indépendant créole,* 10 juillet 1902.

2 *L'Indépendant créole,* 14 août 1902.

3 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes par lui-même : le diariste, «Les calepins bleus», l'épistolier, le moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard], tome 1, Paris, : Présence africaine-CNRS-AUF- Item, 2010, 1273 p. p.1050. Nous indiquons (JJR,I) dans le texte.

4 Dominique Ranaivoson, « Le théâtre de Dox », in Dominique Ranaivoson (dir.), *Dox, écrivain et musicien à Madagascar,* Antananarivo-Saint-Maur, Tsipika-Sépia, 2009, pp.73-81.

des écoles malgaches puis *Polyeucte* et *Horace* de Corneille et *Andromaque* (*Ny avelon'ny vady lalaina sa ny ain'ny menaky ny aina ?*) de Racine. S'il répond au départ à des commandes, il trouve dans ces travaux l'occasion d'une recherche et d'une promotion de sa langue maternelle. Il aime ces pièces qu'il veut « colorier en malgache » parce qu'il y trouve des dilemmes qui traversent sa société et lui-même. C'est ainsi qu'il avoue se reconnaître dans l'Andromaque qui aspire à la perfection de l'amour et lutte contre ses faiblesses en disant : « je voudrais être cornélien, hélas, je ne suis que racinien »[1]. Il sous-titre *Le Cid tononkira malagasy* (« poème malgache ») parce qu'il y voit le combat pour son identité et l'illustre en « malgachisant » Corneille. Nirina Razaimiandrisoa a analysé avec précision cette traduction qui devient selon elle « une réécriture pour passer du contexte original au contexte culturel malgache » [2]. La traduction devient dans cette dynamique une véritable démonstration de la vitalité du malgache qui répond à la domination de la langue française dans l'espace officiel.

Molière, bien sûr, figure aussi parmi les auteurs transmis à la fois par les programmes scolaires et par les milieux culturels. Jean-Joseph Rabearivelo témoigne, dans un article consacré au théâtre :

> Aussi loin que je me rappelle être allé au théâtre, je me souviens qu'aucune représentation ne m'a procuré autant de plaisir que la traduction d'une pièce de Molière offerte par les étudiants en médecine[3].

---

1 Témoignage de son ami Henri Rahaingoson, cité par Dominique Ranaivoson (dir.), *Dox, écrivain et musicien à Madagascar, op.cit.,* p.76.

2 Nirina Razaimiandrisoa, Dox, poète et traducteur ? *Le Cid* tragi-comédie de Corneille », *Études Océan indien,* Paris, Inalco, n°40-41, 2008, pp.187-212. Citation p.196.

3 Rabearivelo, « Les besoins pressants de l'art et du théâtre », *Fandrosoambaovao,* 25 octobre 1933. Cité par Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,* p. 44.

Il assimile cette œuvre au point de traiter un de ses compatriotes de « Tartuffe né. Un personnage de Molière » (JJR,I, 472)[1]. Jean Narivony (1898-1980), neveu des dramaturges Rodlish et Jasmina Ratsimisetra, lui-même auteur de pièces en malgache, grand défenseur de la langue malgache, traduit *Le Médecin malgré lui*[2]. Odeam Rakoto (1922-1977), qui commence sa carrière d'acteur dans la troupe d'Albert Ramanda au théâtre d'Ambatovinaky, écrit de nombreuses pièces en malgache à partir de 1945 et monte sa propre troupe en 1952. Il traduit et adapte Molière, *L'Avare, Les Fourberies de Scapin, Le Médecin malgré lui* avec un énorme succès auprès du grand public comme des autorités. Il joue en 1962 devant le président de la République Tsiranana et un ministre français en visite « Rabekijana » (*Georges Dandin*)[3]. Ses enfants créeront la compagnie « Landy vola fotsy » qui poursuit cette diffusion de Molière en malgache jusque dans les campagnes les plus reculées. Malgré l'importance et le succès de ces initiatives, il faut regretter qu'aucune de ces traductions n'ait été publiée, contraignant d'éventuels successeurs à reprendre le travail.

Cependant, en dépit de leur intérêt pour ce répertoire français, les Malgaches ne se contentent pas de traduire et de mettre en scène ce patrimoine étranger. Ils se le réapproprient en l'associant à leurs références culturelles et dans leur langue pour inventer de nouvelles formes dramaturgiques.

La réappropriation : le théâtre « classique » malgache.

Dès 1899, le Théâtre municipal présente une pièce écrite en malgache : *Delphine sy Armand*, une comédie en 5 parties de Rajonah Tselatra qui remporte un grand succès et inaugure le nouveau genre dramaturgique malgache. En 1904, une association philharmonique assure les parties musicales et en 1905,

1 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,* t.1*, op.cit.,* p. 472.
2 *Bulletin de l'Académie malgache,* 58 / 1-2, 1984, p.XXXII.
3 *La Revue de Madagascar,* n°28, 1962, p.64.

Orphéon de Tananarive, la première troupe malgache, voit le jour, bientôt suivie de plusieurs autres. La première génération de dramaturges, que Ramiandrasoa nomme les « précurseurs » compte, outre Tselatra (11 pièces entre 1899 et 1911), Alexis Rakotobe (5 pièces entre 1909 et 1915). Ce théâtre élégant, moderne, et malgache va se développer au fil des années jusqu'à devenir une composante essentielle de la culture. Ses caractéristiques manifestent la double influence du répertoire français et des valeurs antérieures.

Les personnages appartiennent à la société malgache, de préférence noble ; ils s'en vont vers des contrées lointaines et utilisent un langage recherché; les femmes sont élégantes mais le même sujet justifie des scénarii complexes où l'amour reste toujours vainqueur à l'issue d'épreuves diverses. Ce théâtre brillant et sentimental va être renouvelé, après la guerre, par la génération dite des « cadets » : l'inventaire de Ramiandrasoa compte 29 auteurs et plus de 1000 pièces pour la période 1922-1945, l'inventaire des années 1930-1935 aux archives nationales[1] en enregistre entre 40 et 75 par an. Citons Rakoto de Monplaisir (Charles Rajaonson, 9 pièces entre 1925 et 1939), Rodlish (Arthur Razanakarivony, 10 pièces entre 1921 et 1939), Wast Ravelomoria (24 pièces entre 1923 et 1945), Andrianjafy (10 pièces entre 1932 et 1940). Tous gardent la thématique sentimentale mais épurent des intrigues et le langage, jusqu'à adopter un certain réalisme dans les situations et les décors.

Ce théâtre « classique » est aussi actif que populaire et trois troupes sont professionnelles à Tananarive dans ces années : Kintana telonohorefy (« les trois étoiles du baudrier d'Orion ») fondée par Justin Rajoro, la troupe Jeannette fondée par Andrianary Ratianarivo en 1929 et Analamanga. Les représentations, longues, se multiplient, y compris en province. Rabearivelo raconte avec mauvaise humeur un dimanche après-midi de 1933 :

1 Archives nationales de Madagascar. « Théâtre », Dossier 15.

> Je suis allé […] au théâtre. Ce qu'on appelait « matinée » et qui devait commencer à 17h30, n'a eu lieu que deux heures après. Aussi bien n'en sommes-nous sortis que vers 11h. Une sale « soirée » du reste. Divisée en trois parties, ce fut d'abord huit chansons, puis une « saynète » idiote qui dura près …d'une heure, et enfin un mélodrame grandiloquent en un acte du prétentieux Rodlish (JJR,I,200).

Albert Ramanda (1901-1959)[1], fils d'un musicien à la cour, lui-même musicien, poète, peintre et dramaturge, va être une des figures majeures de ce théâtre qui combine les arts. Il joue dans plusieurs troupes avant de fonder la sienne, Tropy Antananarivo teatra, en 1944. Il écrit sept pièces entre 1942 et 1949, sauf en 1947, année de l'insurrection durant laquelle les théâtres ne fonctionnent pas. En 1951, il entreprend de fédérer le milieu en créant l'« Association des directeurs et artistes des troupes professionnelles du théâtre malgache », dont le nom malgachisé toujours en usage sera *Fikambanan'ny Mpanao Teatra Malagasy* (FMTM).

Ce théâtre « moderne » est, au contraire du *hira gasy*, urbain mais, comme lui, il alterne le chant, en duos souvent, et les scènes jouées et fait appel à la sensibilité pour exalter les bons sentiments. Les différences de classes, de richesses, la séparation des amants pour cause de condition sociale, la méprise sur les identités, permettent de condamner les orgueilleux, d'exalter l'amour dans une société strictement stratifiée en castes et en ethnies depuis les temps précoloniaux. Ramiandrarisoa souligne que « la finalité du théâtre réside dans l'éducation sociale » ce qui transforme la salle en « une école de bonne conduite »[2] et nous ajoutons de « bien penser ».

Ce théâtre moderne est joué en lieu clos, sur une scène avec des décors peints qui changent d'acte en acte, comme les cos-

---

1 « Olomanga'ny teny sy literatiora malagasy : Albert Ramanda sy ny tontolon'ny kanto » [Les personnages célèbres de la littérature malgache : Albert Ramanda et le chant et la poésie], *Valiha,* n°109, Antananarivo, 2001.
2 Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,* p. 89.

tumes des acteurs. Apolitique par force (la pièce *Ny Fireneko* « Mon pays », du Dr Lala Ramoely avait été censurée en 1951[1]), il situe ses sujets dans l'univers de référence des spectateurs, en partie par souci de plaire, en partie sous l'influence de la censure[2]. Pourtant, Ramiandrarisoa voit dans le personnage récurrent, et touchant, de l'orphelin, une référence aux systèmes politiques successifs à Madagascar. Le lexique familial et les liens de dépendance rappelleraient que, d'une part, au temps précolonial des royaumes, l'autorité royale protectrice comme des parents (*ray aman-dreny*, « père-et-mère » est le titre donné à la fois aux aînés et aux responsables politiques) a toujours assimilé le peuple aux enfants (*zanaka*), et, d'autre part, l'autorité coloniale ne jouant plus ce rôle, le citoyen (représenté par l'orphelin) se sent écrasé, perdu, et pleure pour retrouver ses parents.

> Les soupirs de ce héros sympathique après ses parents disparus, de même que ses élans vers les doux souvenirs des soins et de l'amour maternels, sont l'expression du souhait intime des Malgaches de voir se restaurer la souveraineté de la Nation[3].

Au contraire de ses modèles occidentaux, ce théâtre mêle tous les registres car son public veut, au cours des trois heures de représentation, à la fois, rire et pleurer devant ce genre nommé *bemiray* (« mélange » ou « pot-pourri »).

La différence essentielle avec le théâtre occidental est donc cette fusion avec la forme du *hira gasy* qui aboutit à accorder un grand rôle au chant. Entre dix et vingt fois par pièce, les acteurs suspendent leur jeu et se mettent à chanter. Leurs paroles illustrent la thèse du scénario, prolongent l'émotion au point que ce sont ces moments de césure qui deviennent le principal attrait de la pièce. Dans ce vaste et prestigieux répertoire où le piano tient une place importante, les duos alternent avec les chœurs, sur un

---

1 « Le théâtre et Feon'Imerina », *Lettre mensuelle de Jureco,* Antananarivo, n°163, 2000, p.29.

2 Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,* p.58.

3 Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,* p.260.

rythme appelé *ba gasy*. Ce genre va se prolonger hors du théâtre, dans le monde de la chanson de variété, dans les salles et sur les radios jusqu'à devenir une musique patrimoniale de l'Imerina.

Les dramaturges malgaches, qui ont l'ambition d'être modernes, reprennent tout ou partie des règles de la dramaturgie occidentale. Rabearivelo raconte que Dussol, le directeur de l'imprimerie où il travaille, lui cite « de mémoire, de longues tirades raciniennes, cornéliennes, etc… » (JJR,I,863)[1]. Il fréquente assidûment le théâtre et, bien que poète avant tout, compose, entre 1933 et 1935, un spectacle en malgache qualifié de « cantate » qui relève du théâtre et de l'opéra sur un thème issu d'un conte, *Imaitsoanala*[2]. Il collabore à cette occasion avec les vedettes du théâtre classique : l'actrice Jeannette est sa soliste, Ratianarivo son compositeur, qui, dit-il, « sait mieux que personne, paraît-il « malgachiser » et « moderniser » en même temps » (JJR,I,1011-1012)[3]. Admiratif, le jeune Jacques Rabemananjara rend compte de cette représentation donnée en mars 1936 dans sa revue littéraire et souligne l'écart instauré par le dramaturge francophone pourtant tout imprégné de la culture occidentale avec ce qu'il appelle « le » théâtre au sens français et normatif du terme:

> Musique, légende et rêve n'ont-ils pas un aboutissement commun ? Une même transcendance esthétique ? […] *Verdure-de Forêt*[4] *:* l'héroïne. Forêt de verdure : le décor. L'élégante société d'Iarive : enthousiasme, une immense foule blanche : frénésie d'applaudissements. Tout est dit. Le succès est remporté. […] Mais au parc d'Ambohijatovo […] il conquit d'emblée le cœur de ses compatriotes […] Il n'y a rien là de ces […] calculs compliqués ; rien de ces enchaînements logiques et rigoureux qui constituent le fond, la force, la palpitation et les beautés permanentes des œuvres classiques. Imaitsoanala n'est pas un théâtre. Même pas une scène au sens plein. C'est une pure profusion d'enchantement continu. […] Inoubliable tableau final : Apothéose d'un lyrisme indescriptible.[5]

---

1 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,* t.1*, op.cit.,* p.863.
2 *Œuvres complètes,* tome 2, *op.ci*t., pp. 1148-1222.
3 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,*t.1*, op.cit*., pp. 1011-1012.
4 Traduction littérale du titre qui est le nom de l'héroïne.
5 *Revue de Jeunes de Madagascar,* n°7, 1936, p. 223-226.

Sa précédente pièce, créée en français le 11 août 1935, *Aux portes de la ville* (JJR,I,1078-1138)[1], qualifiée par l'auteur d'« imagerie populaire » était une commande des autorités et qui, de fait « plut aux étrangers » alors que l'auteur la qualifie de « désastre » et de « petite chose ratée » qu'il lui faudra « reprendre complètement » (JJR,I,848)[2]. Il en résume le scénario : « douze scènes essentielles synthétisant et stylisant une journée malgache » (JJR,I,777)[3], avec des costumes et de nombreux chants mais il avoue quelles sont ses références en disant que le sujet est traité « à la façon des élizabéthains [sic] – peut-être aussi comme les vieux mystères et les soties » (JJR,I,!'!)[4].

Nous voyons dans ces hésitations, comme un écrivain imprégné de culture occidentale au point de ne plus se reconnaître parmi les siens au moment de son suicide, a paradoxalement écrit un théâtre sur des sujets malgaches construits sur des modèles à la fois traditionnels, le *hira gasy*, le théâtre classique avec l'alternance des chants, les costumes et les mouvements, et le modèle baroque anglais.

Dox[5] écrit des pièces en malgache et sur des sujets nationaux ou bibliques donc loin des thèmes français mais en vers et en tableaux en suivant la règle des trois unités. Imitant les auteurs français qui traitent de dilemmes universels avec des personnages antiques, il offre des pièces sur l'histoire de Madagascar. Il montre la reine Ranavalona Ière (dans *Andriamihaja*) déchirée entre son devoir politique et son amant éponyme qu'elle fait exécuter. Il s'inspire du modèle de l'« honnête homme » et de son destin fatal pour dresser le portrait d'un homme droit injustement éliminé. Elie Ramanindraibe résume l'influence de ce théâtre français sur un auteur aussi imprégné de sa culture malgache :

---

1 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,* tome 1, *op.cit.,* pp.1078-1138.
2 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,* tome 1, *op.cit.,* p.848.
3 Jean-Joseph Rabearivelo, Œuvres complètes, tome 1, op.cit., p.777.
4 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes,* tome 1, *op.cit.,* p.848.
5 Elie Ramanindraibe, « Andriamihaja », in Dominique Ranaivoson (dir.), *Dox, écrivain et musicien à Madagascar,op.cit.,* p. 83-84.

> C'est cette faculté d'exprimer de grandes souffrances et des passions violentes telles que l'amour et la haine par l'usage exclusif de l'alexandrin qui a séduit Dox. […] Le théâtre classique français aura irrigué non seulement la langue de ce théâtre malgache mais aussi sa structure, son esthétique, sa morale et sa thématique[1].

Jacques Rabemananjara reconnaît avoir voulu, dès leur découverte, marcher comme lui mais avec des choix linguistiques différents, à la suite des grands noms français : « Nous étions tellement emballés que dans mon enthousiasme, j'ai dit : « Mon Père, je vais écrire un jour une œuvre comme Racine » [2]. Reconnu surtout comme poète, il a écrit trois pièces de théâtre en français sur des sujets malgaches. La première, *Les Dieux malgaches* est un drame en 5 actes et en alexandrins situé en 1863 et qui représente le complot des traditionnalistes qui assassina le jeune et choquant roi Radama II. La pièce obéit aux codes du drame français avec des personnages déchirés par les valeurs antagonistes du devoir politique et des aspirations personnelles, broyés par le destin, qui déclament des tirades solennelles. Le dramaturge n'hésite pas à user d'un lexique emprunté à cette antiquité de référence, faisant parler un roi merina comme un personnage racinien :

> Le jeune État renaît plus puissant de ses crises […]
> Voilà de quel empire aujourd'hui maître unique,
> Je dois couvrir le corps du pan de ma tunique.[3]

Cependant, si le modèle français semble suivi, les codes du théâtre malgache sont aussi présents, avec les références aux hainteny, les changements de décor, la place du chant et des danses. Les deux pièces suivantes, plus longues et en prose, sont sous-titrées « tragédie malgache ». Le scénario des *Boutriers de l'aurore* (1951)

1 *Ibidem.*, p. 84.

2 Entretien avec Raharimanana, *Interculturel Francophonies,op.cit* n°11, 2007, p.328. Il s'adresse à son professeur qui est un jésuite.

3 Jacques Rabemananjara, *Les Dieux malgaches,* Paris, Présence africaine, [1947], 1988, p.74-75.

semble moins tragique puisqu'il exalte la rencontre quasi mystique de migrants avec cette Île pour laquelle ils donnent leur vie. *Agapes des Dieux Tritriva* (1951) reprend la légende malgache de deux amants qui préférèrent se noyer ensemble dans le lac Tritriva (qui existe) plutôt que d'être séparés par leurs familles du fait de leurs rangs différents. Nous retrouvons là la fusion entre un des thèmes récurrents du théâtre malgache dit « classique », donc moderne, et une légende relevant de la culture traditionnelle. Mais, bien que saturée de références malgaches, la pièce est construite sur le modèle du *Cid,* les jeunes gens étant issus de familles nobles mais séparées par des conflits d'honneur. La jeune Hanta interpelle ainsi son aimé qui « n'a pas les usages de la cour » :

> À mon tour, d'exiger, Ratrimo : m'aimes-tu ou ne m'aimes-tu pas ? […]
>
> Tu es seul à t'acharner contre notre propre quiétude, contre notre salut. Tu n'as donc de cruauté que pour toi et pour les cœurs qui t'ont élu ? [1]

Jacques Rabemananjara, qui écrit ses pièces depuis le bagne où il a été relégué à la suite de l'insurrection de 1947, y dissimule aussi ses opinions politiques. Il sait que le théâtre, comme toute production, est surveillé. Il se souvient qu'en avril 1946, une pièce de propagande en faveur des députés du MDRM avait été interdite par le gouvernement au motif que « les souscriptions et collectes pour des particuliers sont interdites par la loi »[2]. Il combine donc les formes, les influences et les objectifs dans une production en français.

Cette rapide histoire du théâtre malgache du temps colonial nous permet de montrer que la culture malgache, et particulièrement le théâtre, subit une influence décisive au moment où la colonisation importe de nouveaux modèles de spectacles scé-

---

1 Jacques Rabemananjara, *Agapes des Dieux Tritriva,* Paris, Présence africaine, [1951], 1988, p.179 et 164.
2 *L'île australe,* 16 avril 1946.

niques. Le *hira gasy*, populaire et les traditions des saynètes dans les églises avaient déjà inscrit un schéma où paroles et chants créaient une sorte de spectacle total en costumes au service d'un message moral et social. Les Malgaches découvrent, avec la présence française, un autre théâtre. Les nouvelles productions, que nous qualifierions d'« hybrides », rencontrent immédiatement un succès populaire dans la mesure où le phénomène n'est pas une rupture mais une « malgachisation » sans cesse en mouvement, selon le terme utilisé lors de la réaction politique de 1975. Ce théâtre nouveau s'impose si facÎlement qu'il devient la nouvelle norme, synonyme d'élégance, d'urbanité, de progrès, et d'authenticité. Appelé « classique », ses formes se fixent, ses chants sont diffusés par la radio puis le disque ; elles deviennent des références culturelles merina patrimonialisées. Même si d'autres artistes étrangers en tournée à Madagascar importent des normes esthétiques différentes comme le music-hall anglais ou le jazz, on peut conclure en disant que le théâtre malgache est né de la rencontre des modèles importés, comme l'avait été le *hira gasy* et ses costumes de cour à la Radama. La culture insulaire et fondamentalement métissée de Madagascar n'a cessé de se réinventer au fil des arrivées, y compris dans des contextes oppressifs comme celui de la colonisation.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

L'ombre des rois plane toujours
Le motif royal dans la littérature malgache

« Demain, vous serez de nouveau un État, comme vous l'étiez quand le Palais de vos Rois était habité »[1]. Cette promesse du Général de Gaulle en tournée à Tananarive le 22 août 1958 utilise, habilement, le symbole qu'est resté pour la population colonisée par une République depuis 62 années le palais (*Rova*) qui surplombe la capitale.

C'est de là que gouvernèrent les rois de l'Imerina depuis le début du XIXe siècle et le règne d'Andrianampoinimerina. Ces souverains unificateurs et conquérants se firent appeler « rois de Madagascar » sans avoir soumis tous les royaumes périphériques mais en accédant, à l'étranger, au statut de représentants de toute l'île. C'est aussi, et ensuite surtout, dans leur enceinte que Galliéni a fait transférer la dépouille des rois depuis Ambohimanga, la cité sanctuaire. Selon la croyance, ces rois habités par une force (*hasina*) et ces lieux étaient considérés comme une source de bénédiction pour leur peuple. Dans son entreprise de désacralisation et de domination symbolique, le pouvoir avait investi le palais d'Ambohimanga pour en faire un pavillon de campagne :

> Augagneur voulut moderniser le vieux palais hova pour s'en faire une villa de plaisance ; il utilisa les tombeaux vides comme dépendances, et prit un malin plaisir à y installer salle de bains et […] WC[2].

---

1 *Livre d'or de la République malgache*, Tananarive, 1959, p.60.

2 Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive.* Jean Beigbeder à son père (1924-1927), Paris, Maisonneuve & larose-hémis-

Quand la dernière reine Ranavalona III hissa le pavillon blanc le 30 septembre 1895, elle mit fin à sa royauté et à l'indépendance de Madagascar. Le pouvoir colonial s'empressa de l'écarter puis, une fois qu'elle fut exilée en février 1897, transforma son palais en musée ce qui revenait à sa complète désacralisation. Un visiteur qui décrit en 1924 son intérêt purement artistique manifeste l'absence de tout respect pour les reliques :

> L'intérieur de ces divers palais est intéressant à visiter. On y a installé : un musée d'histoire naturelle ; une exposition de filanzanes et des meubles, des armes, vêtements et ustensiles des rois hovas (beaucoup de ces objets ayant été retirés des tombes royales), des cadeaux qui leur ont été faits par des souverains, commerçants ou missionnaires de France, d'Angleterre ou d'ailleurs (curieux bric-à-brac doré).
>
> […] à côté du palais, se trouve la chapelle de la Reine, transformée en musée de peintures…bien peu remarquables[1].

Au fils des années, l'autorité coloniale lutta contre les divers mouvements de résistance, instaura d'autres lieux et moments symboliques de sa présence, avec, entre autres, le palais du Gouverneur, l'hôtel de ville et la fête du 14 juillet. Cependant, la royauté abolie continuait, en Imerina, à être associée au temps de la souveraineté.

Nous voudrions montrer comment la littérature malgache s'est emparée de ce motif pour, de manière allusive, entretenir la mémoire du passé révolu tout en le transformant en signal nationaliste ambigu ou en marqueur identitaire. Le *Décret relatif au régime dans la Colonie* du 16 février 1901 précisant au sujet de la presse et de tout autre écrit qu'elle « ne devra s'occuper de politique ni de questions administratives »[2] , il n'est pas question d'évoquer ouvertement le pouvoir aboli. Pourtant, l'histoire des rois et l'image du Rova sont devenus des motifs récurrents dans la production en malgache

---

phères, 2019, p.272.

1 Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive, op.cit.*, p.115.

2 Cité par Jean-Irénée Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique.* Thèse de doctorat de Lettres, université de Montpellier, 1972, p.50-51.

comme en français, poétique et dramaturgique. Ce qui se présente comme relevant de la nostalgie et du sentimental peut aussi être interprété comme un message politique. Nous nous proposons d'explorer cette production en tentant d'en mesurer le sens et la portée.

L'usage de la poésie

La poésie permet, partout, de jouer sur les connotations, les symboles et d'exprimer, par des systèmes de signes, des atmosphères. Elle est, par essence, le lieu des sens multiples et de la communication indirecte. Les poètes malgaches vont investir d'autant plus cet espace que, contraints, ils semblent privilégier le sentiment et la pure exaltation de la beauté. Le critique Ramiandrasoa le rappelle : « les écrivains useront de voies détournées pour s'exprimer librement en utilisant essentiellement la poésie » [1]. Ce sont les employés de la censure eux-mêmes, des Malgaches, qui relèvent les procédés en signalant « des langages énigmatiques qui paraissent être des mots d'ordre, tels que *mangiran-dratsy* (aurore) *masoandro vao mifoha* (réveil) […] les images et les allégories »[2]. Le thème du palais et des rois qui y vécurent semble une des meilleures manières de, sous couvert de nostalgie, en appeler à la nation désormais assujettie. Régis Rajemisa-Raolison analyse cette utilisation du thème du palais à des fins nationalistes :

> Sans nier ni renier le progrès vers lequel était engagé le pays au contact de la civilisation occidentale, tous les poètes malgaches, ou presque, n'ont cessé d'exhaler leur tristesse d'avoir perdu l'indépendance de leur pays, tristesse exprimée avec art et prudence, à cause de l'administration tatillonne d'alors ; tel poète, par des mots voilés, tel autre, au moyen d'allusions indirectes, ; tel autre encore, par des sentiments simulés représentant un déchirement entre l'esprit et la chair[3].

---

1 Jean-Irénée Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,* p.51.
2 *Ibidem*
3 Régis Rajemisa-Raolison, *Les poètes malgaches d'expression française,* Antananarivo, 1983, p. 50.

Il rassemble en 1983 des poèmes francophones écrits au long de la période coloniale en mettant en évidence cette fonction que l'on pourrait qualifier de « codée » attribuée au palais. Elie-Charles Abraham (1919-1989), journaliste et traducteur de la presse malgache, publie en 1946 une plaquette de vers en français dédiée à la capitale *Tananarive* où il évoque la ville dans la nuit :

> Tu dors…et seul, là-haut, dans la paix des sommets
> Comme un spectre penché sur ton âme endormie,
> Montrant du doigt le ciel, Tana, ton grand Palais,
> Ton grand Palais royal, à l'heure où tout oublie,
> Semble se souvenir dans les ciels violets…[1]

Il est entendu que la nostalgie, associée à la lumière lunaire, a aussi pour raison le vide de ce palais qui, bien que mort (la couleur du ciel le rappelle), continue de représenter l'âme du peuple dominé et son passé royal. Lucien-Xavier Andrianarahinjaka (1903-1977) développe le même thème dans la même tonalité mineure du romantisme des aînés avec les mêmes fins, non d'un retour au passé, mais d'un avenir où la vie reprenne. La banalité des descriptions devient une manière de placer le présent sous le signe de la torpeur de l'attente :

> L'âme de mon pays
>
> À l'assaut du Palais, sur les flancs d'Iarive
> La verte, à la saison où tout vient à renaître,
> L'angle des mille toits encadre des fenêtres
> Ainsi que de vains yeux sur des désertes rives.
>
> Et ça et là, l'intervalle des toits,
> L'amas violacé des fleurs de bougainville
> Qui s'alternent avec les lilas quelquefois
> Des corbeilles d'amour offre à la grande Ville.

1 Régis Rajemisa-Raolison, *Les poètes malgaches d'expression française, op.cit.*, p. 42.

Mais en vain le regard des fenêtres est long.
En vain le bougainville offre des fleurs géantes,
En vain au bord des toits se penchent les pigeons,

L'âme de mon pays est de là toute absente ;
Elle s'est burinée au loin, là-bas au front
De nos grands monts pensifs où se creusent des pentes[1].

Plus indirecte est l'évocation de lieux et d'objets directement associés, pour les Malgaches, aux rois et donc à l'indépendance. Le ficus est l'arbre planté dans la cour du Palais et dans celles des nobles ; il signale au passant initié à la culture le statut des habitants. Les termes *voara* et *aviavy* sont donc, dans un premier temps, neutres quand ils semblent ne désigner qu'une variété d'arbres mais acquièrent le sens d'un appel aux monarques absents dans un contexte de nostalgie. Félix-Marie Razanakoto (1899-1979) écrit en français des poèmes d'inspiration symboliste dans les années 1920-1935 dont ce sonnet :

Voara
Parmi les herbes et les broussailles
Qui s'enchevêtrent en poussant dru
Dans un lieu ceint de hautes murailles
Où la vie active a disparu ;

Ci devant un amas de blocailles
Qui formaient, en un temps révolu,
Les murs d'un ancien fossé d'aumailles,
Aujourd'hui terrain plat et velu,

Se dresse l'arbre au sombre feuillage,
Baptisé : la parure des champs
Mais s'il fut la gaieté du village,
Sa vie inspire aux rares passants
De ce lieu plein de mélancolie
Le regret d'une époque abolie[2].

1 Régis Rajemisa-Raolison, *Les poètes malgaches d'expression française, op.cit.*, p. 50.
2 Régis Rajemisa-Raolison, *Les poètes malgaches d'expression française, op.*

Selon cette même technique de l'allusion à un régime aboli, paraît, par exemple, dans le journal *Ravelona* un poème de Ny Avana Ramanantoanina, *Izay sambo izay* (« un certain navire ») qui est présenté comme emportant le message du poète jusque dans les flancs de sa terre natale. Il se termine par : *Veloma mahitsy ny Mahandrihano* (« au revoir à Mahandrihono »). Cependant, on peut comprendre cette clausule apparemment banale à un autre niveau si l'on considère que Mahandrihono est le nom du palais d'Andrianampoinimerina et que la salutation *veloma* signifie au sens propre « sois vivant ». Le vers peut alors être traduit par « Vive une administration libre et indépendante comme autrefois »[1].

Jacques Rabemananjara écrit un de ses plus célèbres poèmes[2] à l'occasion du rapatriement des cendres de la dernière reine, Ranavalona III, exilée en 1897 et morte en 1917 à Alger. Le Haut-Gouverneur Cayla organise, en 1938, un grandiose accueil à son cercueil, qui est l'occasion d'une ferveur populaire immense. Les restes royaux sont enterrés solennellement auprès des autres rois dans l'enceinte sacrée du Rova. La position de l'écrivain, comme de l'ensemble de la population, ne peut être qu'ambigüe dans la mesure où cet ordre rétabli symboliquement, du moins spirituellement puisque la reine « veille » à nouveau sur son peuple, n'est que le résultat du bon vouloir d'une administration qui est la cause du drame mais à laquelle il faut être reconnaissant. Le poète, qui en est un agent zélé, s'adresse à la défunte en soulignant sa vulnérabilité : « Reine, petite reine aux yeux charmeurs et tristes ». Il évoque, dans une tonalité nostalgique son exil et sa « coupe d'amertume », « les regrets de l'Imerne », les larmes et la mort. L'enthousiasme du retour rappelle le temps de la royauté et sa sacralisation qu'il exprime en se référant à la Grèce antique en même temps qu'aux symboles malgaches : « une foule innombrable envahit l'Acropole […] l'arbre des rois […] l'« Aviavy » sacré parfume ta relique ». Cependant, au contraire des

---

cit, 1983, p.11.

1 Jean-Irénée Ramiandrasoa, *Dramaturgie du théâtre classique, op.cit.,*p.53.

2 Jacques Rabemananjara, « Ode à Ranavalona III », *Œuvres complètes,* Paris, Présence africaine, 1978, p.63-70.

textes précédents, cette ode se clôt sur le caractère définitif de cette page de l'histoire puisque, et cela n'est pas présenté comme tragique, une autre période lui succède : « Qu'importe à ton destin que des peuples nouveaux / Rangent sous d'autres lois l'éclat des latérites ».

Son collègue Régis Rajemisa-Raolison ne dit pas autre chose dans un poème écrit au même moment, soulignant, en 1983, que l'expression en français témoigne de la nécessité de « l'amalgame des deux cultures qui ont concouru à forger l'âme malgache actuelle, de fond malgache avec un acquis notable occidental ». Il insiste sur l'« accès sur l'universel » d'une pensée qui se nourrisse « dans les entrailles du passé et dans le cœur même de la nation »[1] et s'adresse à la reine.

> Chère reine,
> Regarde, c'est toujours ton peuple doux, fidèle,
> Mais qui voudrait bâtir dans un esprit nouveau,
> Sur de vieux fondements, une cité nouvelle
> Dont le pied toucherait au fond de ton tombeau[2].

Flavien Ranaivo, fonctionnaire colonial au service de l'information et donc totalement étranger aux engagements nationalistes, écrit une poésie en français largement calquée sur les formes courtes du hain-teny merina. Il y exploite les thèmes de l'amour et de la nostalgie et ces références aux lieux royaux. C'est ainsi qu'il publie en 1947, soit au moment de l'insurrection, le recueil *L'ombre et le vent* préfacé par le fonctionnaire colonial Octave Mannoni. Il y évoque dans un poème intitulé « Vêpres imériniennes », « la houle des Douze-Monts-sacrés» que sont les douze collines royales à l'origine du royaume central puis, sous le titre de « Dissonances », le « chalet » d'Ambohimanga, « familier où mon âme sans trêve / se plaît à dévider l'écheveau de son rêve »[3]. Il faut voir dans ces allusions, non un appel à res-

---

1 Régis Rajemisa-Raolison, *Les poètes malgaches d'expression française, op.cit*., p. 54.
2 *Ibidem.* Poème écrit le 31 octobre 1938.
3 Flavien Ranaivo, *L'ombre et le vent*, Tananarive, c.a., 1947, p.25 et 27.

taurer la monarchie, mais un élément constitutif de son identité de noble merina[1].

Cependant, même si le palais d'Antananarivo et la cité royale d'Ambohimanga sont les plus visibles des lieux symboliques de l'époque pré-coloniale, d'autres la rappellent en se référant aux temps plus lointains des divers rois. Rabemananjara exalte ainsi les origines d'une noblesse qui est toujours légitimée dans son rang par les référence aux lieux des tombeaux de ses aïeux. Il cite Alasora, en Imerina : « tu viendras […] au bord des sources royales. Blanche, blanche l'orchidée de la colline d'Alassour ! »[2] et Nosy Mangabe, l'ilot de la côte Est et ses « rocs sacrés »[3] où sont enterrés ses propres ancêtres. Pourtant, plus que le temps des royautés, le poète signifie par ces toponymes, comme Flavien Ranaivo, qu'il est de sang royal. Plus mystique que politique, le rappel des rois et de leurs emblèmes le légitime dans sa personne et dans ses ambitions, qui sont, dans ces poèmes, la conquête de femmes blanches. Sa poésie témoigne de la force de cet imaginaire royal et de son utilisation dans la construction de l'image de soi. Le théâtre sera un autre espace où faire appel à cette mémoire du royaume perdu.

Les rois à la scène

L'écriture dramaturgique de la période coloniale est aussi peuplée de rois et de reines mais, semble-t-il, à des fins différentes. Deux rois sont particulièrement représentés, Ranavalona 1ère et son fils Radama II.

Ranavalona 1ère est une des épouses du roi Radama 1er qui ouvre le pays aux Anglais, qu'ils soient les militaires indispen-

1 Sa présentation publiée de son vivant, précise que sa famille « est issue de la plus authentique noblesse merina ». *Flavien Ranaivo,* Paris, Fernand Nathan, 1968, p.3.

2 Jacques Rabemanjara, *Rien qu'encens et filigrane,* Paris, Présence africaine, 1987, p.17. Le poème date de 1945.

3 Jacques Rabemanjara, « Nosy Mangabé », dans le recueil *Les Ordalies, Œuvres complètes, op.cit.,* p.329.

sables aux conquêtes, les missionnaires initiant la fixation de la langue et l'alphabétisation et introduisant le christianisme ou les artisans révolutionnant l'architecture et l'artisanat. Son image est celle d'un homme jeune, ouvert, entreprenant. Il modifie en profondeur la société malgache mais à sa mort en 1828, un groupe de militaires[1] ourdit un coup d'État qui installe sur le trône une de ses veuves. Ranavalona 1ère pourchasse et fait assassiner les prétendants devenus ses concurrents pour imposer sa personne auréolée de la puissance divine par un nouvel arbre généalogique qui a fait disparaître les noms des deux survivants échappés. Elle entreprend une véritable reconquête réactionnaire de ce qui est présenté comme l'identité authentique malgache en brisant tous les élans de la génération précédente. Au nom de cette prétendue pureté, elle rompt les traités, chasse les étrangers (commerçants et missionnaires)[2], interdit les écoles, le christianisme, l'usage de l'anglais, les relations commerciales (sauf celles qui enrichissent son entourage). Inversement, elle réintroduit des rites d'ordalie (le tanguin, ou justice par poison) auquel elle soumet arbitrairement des milliers[3] de gens, guerroie à l'extérieur du royaume, assassine à l'intérieur[4], martyrise en public ses compatriotes chrétiens[5], vend les prisonniers comme esclaves. La population chute dans des proportions importantes (des villages entiers disparaissent), l'économie est en crise sauf quelques complexes industriels[6] auxquels elle fournit des milliers d'esclaves. Personne, même à la cour, n'échappe à une sanction mortelle

1 Solofo Randrianja et Stephen Ellis, *Madagascar. A short story,* London, Hurst & Compagny, 2009, pp.126, 130, 140.

2 F. Labatut et R.Raharinarivonirina, *Madagascar. Étude historique,* Tananarive, Nathan-Madagascar, 1969, pp.113-119.

3 Au moins 300 / an selon une estimation de Campbell citée par Solofo Randrianja et Stephen Ellis, *Madagascar. A short story, op.cit.,* p.215.

4 Ida Pfeiffer signale les expéditions en province où des milliers de personnes sont obligées d'escorter la reine. L'une d'elles aurait fait, en quatre mois, 10 000 morts. Ida Pfeiffer, *Voyage à Madagascar*, Paris, Karthala, 1981, p.155.

5 Bruno Hübsch, *Madagascar et le christianisme,* Fianarantsoa-Paris, Ambozontany-Karthala, 1993, pp. 219-239.

6 Jean Laborde à Mantasoa et Napoléon de Lastelle à Mananjary.

inopinée. Les historiens Randrianja et Ellis comparent cette crise démographique à celle qui, du fait des traites (arabes à l'Est et transatlantique à l'Ouest), vida l'Afrique[1]. Elle meurt en 1861 en laissant le pouvoir à son fils Radama II qui s'empresse de rouvrir le pays mais s'entoure d'hommes dont les mœurs choquent et inquiètent tant les dignitaires du royaume qu'il est étranglé tandis que ses compagnons sont tous tués lors d'un complot à la cour en 1863.

On comprend que ces deux personnages, dans leurs excès, aient marqué la mémoire de tous les Malgaches. Les chrétiens, de plus en plus nombreux, victorieux du martyr, vont très vite entretenir la mémoire de cette période en édifiant des églises dans la ville haute dites églises « du souvenir » et en encourageant l'écriture et la mise en scène de spectacles rappelant ces heures sombres. Dans cette production, Ranavalona 1ère est toujours la souveraine monstrueuse. Le pasteur Rabary (1864-1947), historien et auteur du *Daty malaza* (« Dates célèbres »)[2] en 1929, écrit un ouvrage[3] *Rasalama Maritiora* « La martyre Rasalama »), pour entretenir le souvenir de cette jeune femme sagayée en public en 1837.

L'écrivain polygraphe Dox écrit plusieurs pièces également inspirées par son règne : *Mavo handray fanjakana* (« Mavo accède au pouvoir », 1958), *Tsimihatsaka* (1960) sur les martyrs, *Andriamihaja* sur un de ses amants et *Rasalama Maritiora* (1961), la même jeune chrétienne. Ces pièces sont des commandes émanant des églises qui entendent entretenir la mémoire des martyrs. Cependant, l'écrivain ne s'en tient pas à une simple fresque historique ; il problématise les situations et les articule à celles qu'il a rencontrées personnellement ou celles qu'il juge importantes pour la jeunesse à laquelle il s'adresse. Lors de sa publication en 1960, *Tsimihatsaka* est présentée comme

1 Solofo Randrianja et Stephen Ellis, *Madagascar. A short story, op.cit.,* p.216.
2 L'ensemble des fascicules a été republié. Rabary, *Daty malaza na ny dian'i Jesosy teto Madagasikara*, Antananarivo, TPFLM, 2004. 748p.
3 Nous n'avons pas trouvé ce texte et ne nous prononçons donc pas sur son genre littéraire.

une « histoire à la gloire de la nation malgache »[1] (*Tantara ho voninahitry ny firenera malagasy*). Haja Ravaloson[2], metteur en scène qui l'a remontée en 2001, souligne le soin avec lequel Dox s'était documenté pour l'écrire et en même temps y introduire « une réflexion sur la citoyenneté et l'identité malgache ». Il repère l'évocation, dans une pièce située en 1837, de comparaisons avec les mouvements nationalistes de 1915 et 1947 :

> Il [Dox] introduit au sein d'une hagiographie une réflexion sur la citoyenneté et l'identité malgache. L'importance accordée à la scène de serment entre les persécutés [chrétiens] résonne ainsi de l'écho des périodes ultérieures où les membres des VVS en 1915 et ceux du MDRM en 1947 liés par serment restent fidèles à la nation malgache.

Il cite le prologue : *Derao ny Tompo Andriamanitra nanorina ny Fanjakany amin'ny firenenantsika* (« Louez le Seigneur qui a donné son royaume à notre Nation ») et commente la position originale de l'auteur : « il plaide pour l'engagement des chrétiens en faveur du nationalisme […] ses personnages luttent pour être des Malgaches au service de leur patrie : Ranavalona en tuant ceux qui adhèrent à la religion dangereuse des étrangers, les chrétiens en ne cessant de la servir ». Le prologue oriente cette relecture du passé :

> Laza ho amin'ny Fiangonana sy ny Firanaina ireny !
> Ary ahitana koa fa sahy sedra, sahy memy
> Ny Malagasy !
> « Ces martyrs-là sont un hommage à l'église et à la Nation malgache
> C'est à travers eux que l'on voit le courage et la ténacité des Malgaches ».

Elie Ramanindraibe montre comment *Andriamihaja*, traite, à travers le personnage de l'amant éponyme injustement assassiné, le drame de l'honnête homme au sens philosophique :

---

1 *Fampitaha,* revue littéraire, n°10-11, sept-oct 1960, p.30.

2 « Entretien avec Haja Ravaloson, metteur en scène de Dox », in Dominique Ranaivoson (dir), *Dox, écrivain et musicien à Madagascar,* Antananarivo-St-Maur, Tsipika-Sépia, 2009, p.85-90.

« le dilemme de la reine Ranavalona est particulièrement cruel car elle est partagée entre son amour et la nécessité politique de faire respecter les traditions et de préserver son pouvoir » [1]. Cette représentation du pouvoir qui ne se maintient que par la force et la violence est, dans les contextes de surveillance coloniale puis de récente indépendance, une transposition à peine voilée du pouvoir coercitif et des violences qui leur sont associées. La pièce appelle, au nom des martyrs, à y résister avec courage et foi. Dox poursuivra cette série royale avec deux pièces sur Andrianampoinimerina qui régna au début du XIXè siècle : *Ombalahibemaso* (1960) et *Ny andron'Andrianampoinimerina* (1961).

Jacques Rabemananjara est revenu toute sa vie sur cette reine avec laquelle il semble avoir un rapport ambivalent.

Quand il fonde en 1935 sa *Revue des Jeunes de Madagascar,* il annonce vouloir « ressusciter de l'oubli les grandes figures de l'ancien temps pour réveiller le génie national de son long assoupissement »[2]. Il publie dans sa seconde livraison un étonnant et très long article : « Le secret de Ranavalona Ière ». En épigraphe, figure une citation du pasteur et historien Gustave Mondain : « ce qui a caractérisé, en grande partie, le règne de Ranavalona 1ère c'est la méfiance et l'hostilité manifestée par cette reine contre tout ce qui était européen »[3]. Il donne d'abord de la reine un portrait entièrement à charge : le premier sous-titre « Inhumaine. Cruelle. Sanguinaire » commence par une de ces longues phrases de la rhétorique :

> Son nom s'écoule des lèvres comme une réplique de haine et de vengeance, un vallonnement sinueux de flots pourpres, un zigzag zébré de sang, un déroulement de mystère païen et d'évocation sombre qui forment autour de sa mémoire des volutes de gestes barbares, des vagues de souvenirs féroces, une vaste étendue liquide où près de deux cent mille victimes ont apporté le tribut de leur vie et déversé l'innocence parfois splendide de leurs jours[4].

---

1 Elie Ramanindraibe, « Andriamihaja », in Dominique Ranaivoson (dir), *Dox, op.cit.*, pp. 82-84.

2 *Revue des Jeunes de Madagascar,* n°2, 1er octobre 1935.

3 *Revue des Jeunes de Madagascar, op.cit.,* p.13.

4 *Ibidem.*

Il rappelle d'abord sa violence. Elle a supprimé l'entourage de Radama Ier, les « compétiteurs gênants », « mis à mort les beaux princes du sang royal » au service de sa soif de pouvoir : « le meurtre, l'assassinat impitoyable engendre l'acte préparatoire […] elle enjambera, superbe et sans frissons, des cadavres comme des degrés de vil escalier royal ou d'ascenseur ». Il la traite de « couleuvre ardente » qui vomit « une vindicte atroce et impitoyable ». Sa seconde caractéristique est son paganisme, ses « ténèbres païennes », ses « orgiaques saturnales » qui expliquent sa violence car « la terreur escorte toute notion de grandeur chez les païens ». La troisième est son absence de sentiments. Enfin, il dénonce sa soif de pouvoir sans limites, d'« implacable grandeur » et l' « ivresse qu'elle en tire ». Il la compare à d'autres personnages contemporains du moment de l'écriture : « si elle avait pu écrire, elle aussi, son *Mein Kampf* ; son « bizarre patriotisme est l'éclosion avant terme d'un racisme hitlérien » et plus loin : « elle mérite qu'on lui consacre une sauvage symphonie héroïque à la Wagner ». Il cherche ensuite à comprendre, dans une approche psychologisante, une « inquiétude sympathique » pour « saisir l'âme », la « clé de l'énigme » en s'observant soi-même : « À pénétrer son secret, on subit de singulières attractions et de troublantes répulsions ».

Dans un second temps de cette investigation, Rabemananjara va trouver à la reine « quelque chose de farouchement fascinant. Une sorte de beauté mâle ». Et de la traiter de « Sémiramis malgache […] transcendante » car habitée par une âme « qui porte un caractère d'universelle grandeur et d'éternelle portée : son patriotisme vigoureux ». Il veut dissocier les actes dénoncés de leur motivation qu'il comprend comme la lutte pour la préservation de ce qui est « essentiel et original du Malgache ». Toute sa violence ne serait alors que « réaction », « lys noir jailli des entrailles de l'humus païen » voire « défi » à l'ouverture mise en œuvre par son prédécesseur Radama Ier qualifiée d'« abdication nationale » qui bafoue le « génie national », qui tue la « nationalité malgache ».

À travers cette explication distanciée d'une reine violente,

perce l'analyse des questions qui assaillent Rabemananjara en 1935 : comment trouver la juste distance entre une ouverture dangereuse incarnée par Radama, « le triomphe de l'européanisme » dit-il, et une réaction crispée, un nationalisme louable mais qui utilise la violence incarnée par cette reine incompréhensible ? Cette cruelle alternative représente déjà une situation dont l'ambivalence s'accentuera au fil des années. Le traumatisme laissé par la reine lui permet de mettre en scène son propre dilemme : « l'idée d'une évolution de la race par l'efficacité d'une civilisation étrangère leur apparaît sous un faux jour de farce et de supercherie ». Mais comment échapper à cette « conversion » forcée qu'il voit comme un abandon des « nuits millénaires » et de leurs « rites », ces termes employés en 1935 qu'il reprendra comme titres de recueils 20 ans plus tard et qui synthétisent la « nationalité malgache » ? Comment résoudre cette dialectique sans utiliser, comme la reine, la violence sous l'influence du « milieu »? Ranavalona et son « problème » devient à ce point l'emblème d'une situation personnelle et collective que la conclusion résonne comme une menace : « pour bien se défendre, il faut prendre l'offensive ».

Entre 1942 et 1947[1], il écrit sa première pièce de théâtre, *Les dieux malgaches* sur la conjuration qui décida de l'assassinat de Radama II, le fils de Ranavalona Ière. L'atmosphère de la pièce est délibérément païenne, la cour reprochant au jeune roi (qui veut « changer tout »[2]) de laisser le pays aux mains des Anglais et des Blancs. Les tenants de la tradition, manipulés par le devin, s'en réfèrent aux dieux et à la défunte reine face au roi son fils : « Faut-il oublier l'héritage ancestral ? […] Ignorez-vous de qui vous êtes le fils ? » . Ce à quoi le jeune roi répond :

---

1 Dans un entretien donné au *Petit Parisien* le 17 avril 1944, il déclare avoir écrit cette pièce mais elle ne sera publiée qu'en 1947 (Gap, Ophrys) et en 1988 (Paris, Présence africaine). Cité par Dominique Ranaivoson, *Jacques Rabemananjara,* Antananarivo-St-Maur, Tsipika-Sépia, 2015, p.60.

2 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches,* Paris, Présence africaine, 1988, p.15.

Je respecte ma Mère et sa grande mémoire.
Je sais de quel éclat brille sur nous sa gloire.
Mais dois-je, de son règne admirant le succès,
Reproduire à mon tour la faiblesse et l'excès ?[1]

L'auteur a justifié ces allusions dans la didascalie précédente où le roi « semble plongé dans le souvenir de sa mère, la Grande qui fit périr plus de deux mille de ses sujets convertis au christianisme. Cette vision de sang… ». Plus loin, le fils fait l'éloge de la vision politique de sa mère en rappelant la violente résistance des royaumes périphériques à la conquête merina :

Le Nord se soulevait. Le Sud se révoltait.
L'Est nous montrait l'émail de ses dents carnassières
Et l'Ouest ses crocs hérissés….
Ma mère monta au trône : ils se sont dispersés. […]
Ma mère agit, et sans bataille,
Par sa haute sagesse et sa claire raison
Fait de nouveau briller l'azur à l'horizon…[2]

À la scène suivante et dans une atmosphère lugubre, le devin invoque la reine :

O Ranavalne ! O toi, Sainte parmi les Saintes,
Dont l'ombre tutélaire erre dans nos enceintes […]
Reine, rappelle-toi les objets de ta haine […]
Chassez de l'Occident les perfides mystères :
Ramenez votre peuple à la foi de ses pères[3]

Il la nomme « la Grande Ranavalne » puis le cortège invoque sa « grande âme en fureur ». La pièce l'associe donc au crime, à la haine de l'Occident mais aussi au paganisme considéré positivement comme la religion « authentique » des Malgaches et à l'unité du royaume. Pourtant, les louanges lui sont adressées par les tenants d'une tradition qui, la pièce est construite autour de

1 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches, op.cit.,* p.20-21.
2 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches, op.cit.,* p.74.
3 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches, op.cit.,* p.23.

ce fait, aboutit à l'assassinat du roi. Le texte semble, par cette contradiction, montrer les limites d'un nationalisme inflexible. Il faut alors y discerner les allusions à l'insurrection de 1947 où Rabemananjara, tout juste élu député, n'a pas vu les nationalistes extrémistes du PANAMA et du JINA infiltrés dans son parti MDRM plus modéré. Il a été accusé par l'autorité coloniale d'avoir déclenché une violence qu'il a, une fois arrêté, toujours désavouée. La problématique de la conduite de la nation, entre fidélité, violence et perte d'identité, est reposée par le biais de la mise en scène du passé. Le dramaturge insère ainsi une succession d'allusions aux déchirures dramatiques en 1947 et à l'atmosphère de complot qui règne et dont il se dit victime. Le jeune roi Radama II parle de l'« État » dont il a hérité et dont il veut unir les forces :

> Faire de vous, tribus, un peuple fort, uni ;
> Effacer dans le cœur que la haine a bruni
> Le sombre souvenir des guerres fratricides ;
> Oui, rentrer au fourreau les haches homicides […]
> Sans souci de savoir si l'aurore se lève
> Sur le versant d'en face ou sur une autre grève[1].

Un des personnages évoque les « cent mille morts », ce qui est précisément le chiffre des victimes de l'insurrection lancé en 1948 par le Haut Gouverneur de Chevigné et qui deviendra le symbole de la répression. Enfin, la déploration finale, devant les corps morts, semble bien celle du prisonnier injustement condamné en 1947 qui voit la vie reprendre dans l'oubli des bannis :

> Les collines d'Imerne ont leur sérénité. […]
> Aucun feu ne jaillit pour dévorer les traîtres. […]
> Tout est calme dans le Royaume et rien n'est triste…
> Un crime sans exemple a pourtant été fait.
> Que font les Dieux, là-haut, si vraiment ils existent ?[2]

---

1 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches, op.cit.,* p.75.
2 Jacques Rabemananjara, *Les dieux malgaches, op.cit.,* pp. 49 et 163.

Soixante ans plus tard, en 1995, Rabemananjara revient sur l'accession de la reine au pouvoir en 1828, cette fois dans l'optique toute personnelle de ressusciter la mémoire de son aïeul assassiné par elle. Il explique son accession au pouvoir de manière d'autant plus polémique qu'elle est à l'origine du déclassement de sa famille. Il la nomme « l'usurpatrice » à six reprises dans *Le prince Razaka*[1] rappelant qu'elle « et ses conseillers avaient assassiné tout le support de la lignée » , sauf son aïeul, échappé dans l'épaisse forêt du Nord-Est et dont le nom fut déclaré tabou et ôté des généalogies. Il rappelle qu'elle était « ignorante, non préparée à jouer un tel rôle [reine], bourrée de complexes et dévorée de superstition » puis, sous la pression du clan qui l'avait installée, « foncièrement hostile à la politique d'ouverture à l'Occident imposé par Radama », son prédécesseur étranglé par des nobles. Il en fait le « jouet des conjurés », « pupet » selon, dit-il, les termes de son aïeul le survivant qui aurait tout consigné secrètement dans son *diary*[2].

Jacques Rabemananjara, qui a grandi loin du royaume de l'Imerina avant de s'en revendiquer un membre secret, a trouvé dans ces figures héroïques et dans leurs situations dramatiques, une représentation de ses propres questionnements. Loin de les célébrer comme des figures tutélaires sacrées, il en interroge la complexité, l'ambivalence, et transpose au fil des décennies les problématiques propres au politique qu'il doit lui-même affronter.

La même ambiguïté traverse le roman de Ary-Michel-RobiRobin (dit Robinary[3]), *Sous le signe de Razaizay*[4] publié

---

1 Jacques Rabemananjara, *Le Prince Razaka,* Paris, Présence africaine, 1995, pp. 43, 44, 48, 54, 62.

2 Jacques Rabemananjara, *Le Prince Razaka,op.cit.,* pp.43, 55, 47, 48.

3 Ary-Michel-Robin Robin (dit Robinary) (1896-1971) était membre de l'Académie malgache. Fils d'un père métis et d'une malgache noble, il a été élevé dans les écoles missionnaires anglaises puis auprès des catholiques français. Il sera journaliste, poète francophone, réutilisant les hain-tenys traduits par Paulhan. Notice de R. Cornevin, in Flavien Ranaivo, *Hommes et destins,* Paris, ASOM, 1975, t.I, p. 520-522.

4 Tananarive, impr Pierre Rason, 1957.

en 1957 et « honoré d'une subvention du Haut-Commissariat ». Le récit, situé entre 1869 et 1885, suit des nobles merina qui vivent entre la campagne et la cour. Cette fresque sociale permet à l'auteur de décrire les diverses traditions, disparues ou abolies au moment de l'écriture qui est aussi celui de la colonisation. Mais, à l'inverse de la nostalgie qui tendait à idéaliser le passé ancestral d'un pays libre de certains poètes, le romancier, métis, dont la mère était dame d'honneur à la cour de Ranavalona III, multiplie les détails sur la cruauté et l'archaïsme de ces mœurs qu'il qualifie de « folklore ». Ces traditions, pourtant minutieusement décrites, semblent ne servir qu'à exalter, a contrario, le progrès qui a permis aux Malgaches de s'en émanciper. Il précise son intention dans l'avant-propos :

> […] j'ai conçu ces quelques pages sur Madagascar et sur ses vieilles coutumes ; elles n'ont pour elles que leur sincérité et leur naïveté. Disons tout de suite que les faits qu'elles racontent annoncent déjà la Présence française.

Il souligne en particulier la structure sociale, bouleversée mais libérée grâce à l'abolition de l'esclavage par le pouvoir colonial en 1896 : « Il y avait quelque chose d'infâme dans le trafic de l'homme par l'homme ». Le pouvoir royal n'est décrit que dans ses abus, quand la reine envoie requérir toutes les jeunes filles pour remplir un étang ou se déplace sur la Côte au prix de la vie de dix mille de ses sujets. Il souligne que le royaume n'est pas du tout unifié en montrant Tananarive comme une « citadelle » car « elle a été préparée pour la défense et pour repousser les attaques, alors que les Emyrniens étaient entre eux en lutte intestine et perpétuelle et que les Sakalaves faisaient d'incessantes incursions ». La jeune héroïne, mariée à l'âge de quatre ans sur le conseil des devins, est une noble d'Ambohimanga, destinée à la cour, dont la mère est « riche en terres et en esclaves ». Il dénonce également le jugement par le poison (tanguin) et ses conséquences sociales puis politiques :

> Ce fut à la Ville-Bleue[1] que fut décrété l'édit sur le tanghen [sic] érigé en juge suprême. Jusqu'alors, cette ordalie n'était appliquée qu'au chien et aux volatiles […] et ce fut le Roi-de-l'Emyrne qui ordonna le premier d'administrer le poison directement aux hommes.[…] Ces mesures arbitraires [….] furent prises par le Roi-de-l'Emyrne sur la Colline sainte […] Le Premier Ministre […] continuateur de l'œuvre du Roi-de-l'Emyrne et son exécuteur testamentaire […] vit sombrer une monarchie créée par le tanghen et la délation, par la violence aussi, car la succession au trône ne s'opérait que dans le massacre général des prétendants, de leurs familles, de leurs alliés et des « gêneurs ». [2]

L'accusation, qui dévoile des faits avérés, est donc un reniement complet des soubassements de la société malgache précoloniale et une désacralisation de ses instances royales. Tous ces éléments, abusifs selon la grille de lecture coloniale, républicaine et égalitariste, permettent à l'auteur de revendiquer à la fois ses origines, puisqu'il est issu de ce milieu qui a perdu ses pouvoirs comme ses esclaves et souvent ses terres, et son net ralliement à un système plus rationnel : « Depuis, une aube nouvelle s'est levée. La France, actuellement à Madagascar, saura-t-elle maintenir son idéal millénaire ? ». Il écrit dix ans après l'insurrection de 1947 et dénonce les promesses de ses sorciers qui garantissaient aux insurgés que les balles se transformeraient en eau en faisant référence aux traditions : « quelle illusion inconcevable ! ». Enfin, à rebours de tous les autres écrivains, il associe à la dernière page la mémoire des rois à ces funestes superstitions :

> On veut pourtant que le retour au passé se fasse sous l'égide du Roi-de-l'Emyrne […] et l'on néglige ce point capital, savoir que le culte de son souvenir a été pour beaucoup dans les récents événements qui ont ensanglantés Madagascar. […] les dieux sont morts
>
> […] quittons enfin la Ville-Bleue, la Colline sainte.[3]

---

1 Traduction littérale du nom de la cité royaleAmbohimanga

2 Robinary, *Sous le signe de Razaizay*, *op. cit.,* pp.13, 14, 33, 17, 36, 181-182.

3 Robinary, *Sous le signe de Razaizay*, *op. cit.,* p. 183.

Les Français aussi font référence aux rois, principalement les reines sur lesquelles la propagande coloniale a beaucoup écrit. Ranavalona Ière fascine par sa violence[1], Ranavalona III par sa dépendance à son vieux mari le Premier Ministre puis par la figure de l'exilée soumise que la presse française entretient. La fantasque Myriam Harry (1869-1958), grande voyageuse, passe six mois à Madagascar en 1935[2] sur invitation du Gouverneur Général Cayla qui aime que les écrivains vantent son île. Elle en rapporte un récit, *Routes malgaches,* qui paraît en feuilleton en 1936 puis en volume en 1943 et, de retour, utilise l'importante documentation déjà publiée pour *Ranavalo I. Histoire à peine romancée*[3] qui s'ouvre sur l'épigraphe des Goncourt : « L'histoire est un roman qui a été, le roman de l'histoire qui aurait pu être ». La vie de la reine y est présentée selon une succession de portraits et d'épisodes détaillés qui soulignent, mais sans commentaires, son paganisme et ses excès. Cette technique romanesque produit, par contraste avec le temps de la colonisation, une mise à distance qui souligne le progrès accompli depuis ces temps étranges, pour ne pas dire barbares. Pourtant, la romancière admire la fermeté de cette reine qui tient tête à tous et la surnomme « la grande Catherine malgache »[4]. Elle publie dix ans plus tard, sans être retournée à Madagascar, *Radame,*

---

1 *La Revue des deux mondes* publie des récits sur la reine sanglante en 1859. Cécile Chombard Gaudin, *Une Orientale à Paris. Voyages littéraires de Myriam Harry,* Paris, Maisonneuve et Larose, 2005, note 13, p.195.

2 *Une Orientale à Paris., op.cit.*, pp. 178-191.

Le récit de ce voyage paraît d'abord dans *La Gazette coloniale et l'Empire français* en 1936 puis en volume à Paris chez Plon en 1943. Cécile Chombard Gaudin, *Une Orientale à Paris, op.cit.,* p.184. Evelyne Combeau-Mari, « Une femme de lettres dans les îles du sud-ouest de l'océan Indien, Myriam Harry (1935-1936) », in Evelyne Combeau-Mari (dir.), *Les voyageuses dans l'océan Indien,* Presses universitaires de Rennes, 2019, pp.229-246.

3 Myriam Harry, *Ranavalo I. Histoire à peine romancée*, Paris, Flammarion, 1939.

4 Cécile Chombard Gaudin, *Une Orientale à Paris. Voyages littéraires de Myriam Harry, op.cit.*, p. 188.

premier roi de Madagascar[1], où l'on peut voir le signe de sa fascination constante pour les monarques malgaches.

Dans la même veine du roman historique, Danika Boyer, métisse malgache, publie en 1946 *Sa Majesté Ranavalona III, ma reine.* Rédigé au présent, le texte fait revivre à la Michelet une femme remplie d'émotion. La scène du départ de Madagascar est représentée comme un drame :

> À l'arrière du bateau, une ombre blanche est debout, appuyée au bastingage ; la silhouette est répétée par le doux clair de lune qui ne cache pas suffisamment la dernière vision qu'elle emportera : Tamatave. […] Elle voit des fantômes noirs postés qui s'avancent dans la mer ; ce ne sont que des bateaux jetés à la côte par le cyclone[2].

La reine est appelée à la clausule « celle qui avait porté son renom au-delà des mers et des océans la captivité qui avait été sa vie »[3]

Ce rapide parcours dans des œuvres de genres et d'orientation diverses nous convainc que les figures des rois, exclusivement merina, sont sans cesse convoquées dans un contexte colonial qui a tout fait pour en éradiquer l'autorité, le symbole et la présence. Fantômes hantant les mémoires, ils alimentent la nostalgie des temps révolus, assimilés par les uns au souvenir de la grandeur et de l'indépendance et par les autres à la cruauté et à l'archaïsme. Cette production littéraire manifeste combien la colonisation a instauré une rupture aussi bien politique que sociale mais sans changer la symbolique et donc sans transformer les imaginaires. Les plus nostalgiques sont bien entendu ceux qui bénéficiaient de cette féodalité des royaumes mais aussi l'ensemble du peuple, dans les moments de communion tels celui du retour des cendres de Ranavalona III. Les productions

1 Myriam Harry, *Radame, premier roi de Madagascar*, Paris, Ferenzi, 1949.
2 Danika Boyer, *Ranavalona III ma reine,* Paris, Fasquelle, 1946, p.195.
3 Danika Boyer, *Ranavalona III ma reine, op.cit*., p. 255.

littéraires, tous genres confondus, servent tantôt un nationalisme qui est plus une nostalgie de l'identité que l'aspiration à la restauration de la royauté (ce que craindront les régions côtières), tantôt une représentation de la complexité inhérente à l'exercice du pouvoir. La littérature sous contrainte permet à tous de traiter de manière indirecte du politique au sens du collectif ; les rois ne sont plus des personnages historiques mais des moyens de parler de soi et du présent. L'accession à l'indépendance ne sera pas, comme l'annonçait de Gaulle, un retour à la royauté, mais le moment de traiter ces éternelles questions du pouvoir, de l'identité nationale et du rapport au monde de Madagascar.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

Randja Zanamihoatra (1925-1997)
Pierre angulaire de la poésie malgache

Les poètes à Madagascar sont nombreux depuis l'introduction de l'écriture par les missionnaires protestants britanniques au XIXè siècle ; l'histoire littéraire les classe en « générations ». Les premiers, désignés sous le nom *mpamaky lay*[1] sont Andrianaivoravelona Josefa, Rajaonary, Razafimahefa, les étudiants des missionnaires Dahle, Richardson et Hartley, qui ont transformé la langue malgache en hymnes évangéliques suivant le style britannique et sa « versification anglaise ». Le groupe suivant, les écrivains dits « aînés »[2], sont des Malgaches qui écrivent au moment de . Ils sont dirigés par Stella (Édouard Andrianjafitrimo) et Jupiter (Justin Rainizanabololona) ; ils appliquent la versification française. Ny Avana Ramanantoanina, qui signe Gasy kely (« le petit Malgache ») se distingue d'eux en ce qu'il apporte une nouvelle atmosphère par la combinaison de rythmes européens et malgaches. Viennent ensuite les écrivains dits « cadets » dirigés par Jean-Joseph Rabearivelo qui sont nés pendant la période de . Enfin, le dernier groupe est celui de l'auteur *vatonasondrotry ny tany*[3], dirigé par Randja Zanamihoatra en poésie et Emilson-Daniel Andriamalala en fiction. Cette génération d'écrivains est appelée *vatonasondrotry ny tany* car elle a été formée par ses aînés pour être indépendante

---

1 Radanielina R., traduction « *Ny raki-tsoratr'i Randja Zanamihoatra voatahiry ao amin'ny ivotoeram-pikarohana sora-kanto sy kantom-bolana Ankadifotsy* » in *Bulletin de l'Académie malgache*, tome II, 2015.

2 Charles Ravoajanahary, « La litttérature malgache d'expression malgache », *Notre Librairie*, n°109, 1992.

3 Radanielina R., *Bulletin de l'Académie malgache, op.cit.*

et exploiter la littérature traditionnelle malgache. Ramiandrasoa Jean-Irénée[1] disait que le temps d'écriture de cette génération était un âge d'or de la littérature malgache. Nous nous proposons de retracer l'itinéraire de Randja Zanamihoatra afin de cerner au mieux la place de ce poète malgachophone dans le monde littéraire malgache, pendant et après la période coloniale et d'observer la richesse de ses écrits à partir de ses archives conservées dans une banque données appelée « Sompitra Randja Zanamihoatra ».

Un pseudonyme pour une identité construite

Randriamananjara Edmond[2] est né en 1925 à Ambositra, dans le pays betsileo. Cette année 1925 correspond à la période dite « de l'amertume »[3] dans l'histoire littéraire malgache à cause de la prégnance de la mort et des contraintes que fait peser le pouvoir colonial sur les écrivains. Cette période est pourtant l'âge d'or de la littérature à Madagascar. Randriamananjara Edmond fréquente l'école protestante Benjamin Escande d'Ambositra, un des hauts lieux de culture implanté par les missionnaires anglais dès 1861[4]. C'est en effet dans cette même école que furent formés les écrivains malgachophones Rafanoharana (Bolespara, 1901-1951), Elisa Freda ou Andrianaly Alfred (1900-1962). Les écoles protestantes avaient ceci de particulier qu'elles visaient à développer l'humanité, la créativité, inculquaient le patriotisme, la foi et l'admiration pour le patrimoine culturel national aussi bien que pour la culture occidentale. Ceci est également confirmé par les

1 Jean Irénée Ramiandrasoa, « Présentation générale » in la littérature d'expression malgache. *Notre librairie*, N° 109. P.3

2 L'identité malgache est déclinée en commençant par le nom suivi du prénom.

3 Voahangy Andriamanantena, « (1922-1929) Période de l'amertume » in « La littérature malgache d'expression malgache », *Notre librairie, op.cit*., p.47-52.

4 Robert Martel, *Une école protestante à Madagascar. Ambositra (1861-2011),* Paris, Karthala, 2011.

autres élèves devenus les écrivains célèbres dont Dox (Jean Verdi Salomon Razakandrainy, 1913-1978), et Emilson-Daniel Andriamalala(1918-1979) formés au Collège protestant Paul Minault Ambohijatovo Avaratra de Tananarive. La pédagogie suivie dans ces établissements stimulait la lecture des auteurs français et des références malgaches en vue de la pratique collective des différents arts, avec des troupes de théâtre, des ateliers de poésie, de riches bibliothèques et une large autonomie laissée aux jeunes.

Randriamananjara Edmond suit donc la scolarité officielle en français mais suivant ce modèle ; il s'imprègne des auteurs canoniques (il cite Baudelaire, André Chénier, Victor Hugo, Lamartine, Racine)[1] tout en lisant régulièrement la Bible en malgache ce qui, dira-t-il plus tard, à Noro Raholinirina-Hickling, lui permettra de maîtriser parfaitement la littérarité de cette langue. D'ailleurs, de nombreux poèmes seront introduits par un verset biblique en guise d'épigraphe. Il écrit des poèmes dès sa jeunesse qu'il publiera, à partir de 1944, dans différents journaux comme le font la plupart de ses contemporains avant de présenter son premier recueil, *Ako sy feo* (« Écho et voix ») en 1956. C'est un poème publié dans le journal de son ami E.D. Andriamalala, *L'Action malgache,* le 11 juillet 1958 qui figure dans l'anthologie de référence de la littérature en malgache publiée en 1961 par Siméon Rajaona : « Eny, alina »[2] est au chapitre de la poésie d'amour. Cette même année 1958, il obtient le prix de poésie au concours organisé par le conseil municipal de Tananarive avec le recueil *Tandindona sy rà* (« Ombre et sang »)[3]. D'autres recueils suivront : *Vainafo tononkira* (« Poèmes de braise », Ambozontany, Fianarantsoa, 1969),

1 Noro Raholinirina-Hickling, « Sombin-tahiry : Randja Zanamihoatra sy ny fiheverany ny asa soratra » [Témoignages : Randja Z et sa conception de la littérature], *Bulletin de l'académie malgache,* 82 / 1-2, 2003-2004, p.193-197.
2 Siméon Rajaona, *Takelaka notsongaina*, t 1, Antananarivo, Ambozontany, 2è ed., 2000, p.95-96.
3 François-Xavier Razafimahatratra, *Six poètes malgaches d'expression malgache*, Jouve, 2009, p.117.

Ary nihira aho (« Et j'ai chanté »), *Ny lehilahy* (« L'Homme », Collection « Ako sy Feo », Tana Printy 1960, *Ny vehivavy* (« La Femme », Collection « Ako sy Feo », Tana Printy 1959). Ils sont pour la plupart d'inspiration autobiographique, nourris par les grandes émotions du deuil, de la perte ou de l'émerveillement. Hélas, seule une partie de sa production est publiée[1].

Randza Zanamihoatra n'appartient pas aux milieux intellectuels ; il mène une vie de commerçant à Ambositra où il vend du tissu, des pierres précieuses[2] puis il s'installe à Antananarivo en 1954 et y ouvre une épicerie. Sa vie personnelle est jalonnée de malheurs puisqu'il perd sa mère quelques jours après son mariage en 1947, puis ses premier et dernier enfants en 1948 et 1963, sa première femme en 1964 et sa seconde en 1979. Bien que n'appartenant pas aux milieux lettrés, il bénéficie d'une reconnaissance non négligeable de la part des poètes de la place. En 1989, il cofonde avec Ilay (Louis-Dominique Ralaisaholimanana), Nalisoa Ravalitera, Solofo José et d'autres, l'association des écrivains Sandratra qui vise à encourager les jeunes à écrire en malgache. Ayant grandi dans la société coloniale, il a connu ses contraintes, bénéficié de relations avec les écrivains militants, puis vécu l'indépendance et les profonds changements de la société. Aux yeux des jeunes poètes de 1989, il fait figure de modèle.

Le pseudonyme qu'il se choisit, Randja Zanamihoatra, indique à la fois l'image qu'il veut donner de lui-même et ses objectifs. Zanamihoatra fait référence à son groupe d'origine au sud d'Antananarivo et indique son profond attachement à ses racines locales et à sa terre. Le mot est construit avec le nom « zanaka », qui signifie « l'enfant » et le verbe « mihoatra », « qui se surpasse » parce que cette génération a été élevée par des écrivains « aînés » qu'ils ont adoptés comme parents. Il traduit ainsi, conformément à la tradition malgache, le désir des

1 Son fils Edmond Randriamananjara en témoigne le 25 juin 2003 et publie deux poèmes inédits dans la rubrique « Tononkalo » (poésie).
2 Poetawebs.e-monsite.com. Consulté le 30 avril 2021.

enfants de surpasser leurs aînés par une expression qui signifie littéralement l'« enfant prodigue ». Les Malgaches l'appellent pareillement *saonjo mihoatra akondro* littéralement « imiter les songes qui voudraient dépasser en hauteur les bananiers » c'est-à-dire vouloir l'emporter sur un aîné. Randja est un acronyme de Randriamananjara qui renvoie à une position élevée sur le plan quantitatif et qualitatif. Le pseudonyme Randja Zanamihoatra exprime donc l'ambition littéraire d'un homme qui entend exprimer son identité malgache en portant au plus haut la conception de la vie malgache. Il partage cette vision héritée des aînés avec nombre de ses contemporains.

Randja dans la généalogie des poètes

Randja Zanamihoatra appartient aux écrivains dits *vato nasondrotry ny tany* qui a, littéralement, adopté les instructions ainsi que les suggestions de leurs prédécesseurs. En examinant les archives[1] de Randja Zanamihoatra, nous avons observé qu'il a lu et analysé les œuvres de Ny Avana Ramanantoanina (1891-1940)[2], Jasmina Ratsimiseta et Charles Rajoelisolo.

Voici un poème daté du 2 avril 1971 intitulé *Vavaka nampianarin'Ny Avana* ; son titre révèle qu'il a abondamment appris de Ny Avana tant dans la forme que dans l'attitude. En général, la prière est une conversation avec Dieu mais ici c'est une conversation avec l'astre. Et c'est exactement ce que l'on voit à travers les écrits de Randja Zanamihoatra : un discours exagéré, une pensée incompréhensible, menant à un autre monde.

Oh nuit, donne-nous
Ta vieille marmite

1 Cette banque de données appelée *sompitra Randja Zanamihoatra* stocke toutes les données de l'auteur. Notre thèse en cours s'intitule « Le concept « à la recherche des perdus » vu à travers l'évolution de l'œuvre de Randja Zanamihoatra ».

2 : François Rakotonaivo, *Ny diam-penin'Ny Avana Ramanantoanina* [L'écrivain Ny Avana Ramanantoanina], Fianarantsoa, Ambotontany, 1993

Pour que nous puissions
Jouir d'une nouvelle vie

Oh lune, donne-nous
Ton poids ascendant
Car nous sommes penchés
Et enlacés

Oh Etoile donne-nous
Ton cordon ombilical
Car nous sommes embrouillés
De tout le monde

(Traduction Radanielina)

Randja Zanamihoatra partage également l'opinion de Charles Rajoelisolo sur l'éthique de création de la littérature malgache mise en évidence par ny Avana Ramanantoanina :

> *Ny literatiora ao amin'ny kalon'ny ntaolo dia mbola hita taratra tamin'ny sorany. Tena mpanelanelana ny andro taloha sy ny andro ho avy izy:noraisiny ny fomban-tsoratra vazaha, ny hevitra vazaha, nefa tsy nariany ny toetra amam-panahy malagasy.*[1]
>
> (La littérature des anciens se reflète encore dans ses écrits. Elle est une grande médiatrice du passé et du futur ; elle a adopté le style d'écriture étranger, l'idée étrangère, mais elle n'a pas abandonné le caractère, l'idéologie et l'esprit malgaches)

Randja Zanamihoatra a confirmé ce rôle dans l'histoire de la littérature malgache qu'il n'a, hélas, pas mené à son terme mais dont nous avons trace dans ses archives :

> *Hatramin'izay niandohany, ka hatreo amin'ny desambra 1913 dia saikany teny nivantambantana, tsy nisy sary. Nefa na izany aza dia hita fa nia-*

1 Rajoelisolo Charles « *Ny Avana Ramanantoanina* » in. Takariva - Collection, lah.217

vaka ny an'Ny Avana, indrindra teo amin'ny 1915, tamin'ny fotoana nanaovana sesi-tany azy tamin'ny V.V.S [1]

(Depuis sa création, jusqu'en décembre 1913, c'était un langage simple, sans métaphores. Cependant, celui de Ny Avana était notable, surtout en 1915, lorsqu'il fut exilé au V.V.S)

Randja s'est beaucoup exprimé au sujet de son admiration pour les écrivains « cadets », et particulièrement Jean-Joseph Rabearivelo sur lequel il a écrit des articles enregistrés et trouvés dans la base de données. Il s'agit de textes restés inédits :

« Rabearivelo poeta » (« le poète Rabearivelo », (Raz 18 et Raj 1003-001), « Rabearivelo araka ny maha mpanoratra azy » (« Rabearivelo en tant qu'écrivain », Raz 19), « Ny zava-mampitolagaga amin-dRabearivelo » (« La chose incroyable à propos de Rabearivelo », Raz 517 et un entretien radiophonique accordé sur Radio Madagasikara-Anosy le 8 juin 1972, « Margueritte Rabearivelo » (Raz17).

Son admiration pour Rabearivelo lui a aussi inspiré des poèmes : « *Rabearivelo Poeta* » (« le poète Rabearivelo », version 1, Raz 921, écrit le 28 avril 1972 à 22h), « Eny, Rabearivelo », Raz 921), « Rabearivelo poeta » (« le poète Rabearivelo », Raj 1101). Il s'est également adressé directement au poète dans une lettre dont nous possédons deux versions : Taratasy hoan- dRabearivelo (« Lettre à Rabearivelo », version 1, du 24 sept 1972, version 2, Raj 1400).

Rabearivelo a été attaqué et a fini par se suicider ; pourtant, Randja estima toujours qu'il avait fait preuve d'un courage admirable et qu'il était la gloire de la littérature malgache. Un manuscrit découvert dans la banque de données explique l'admiration qu'il porte à son aîné et modèle :

(Raz517)

1 Raj 719–009

« Ce qui est étonnant chez Rabearivelo, ce sont ses talents de peintre, il est capable de présenter des images époustouflantes, ses œuvres ressemblent à une image rare mais habituelle. Ses mots et expressions sont parfaits, comme on le trouve dans le livre *Traduit de la nuit* et *Presque-songes* ».

Imprégné par l'œuvre de ces deux illustres prédécesseurs, il a donc cherché à poursuivre avec admiration et fidélité leur travail. Comme eux, il considère le poète comme un voyant, habité par un talent : *Poeta ! / Raha mbola tsy àry akory ny vatanao malia / No efa niantso anao ny Sary sy ny Hira* [1] (« Poète ! / Ton corps frêle n'a pas encore été conçu / Que tu as déjà reçu l'appel de l'Image et du Chant »). Comme eux, il développe les thèmes de la nuit éclairée par la lune, du souvenir des morts, de la relation à l'invisible, du chant :

Ny alina eo amoron-drano
Dia izany no anekeo fa manana fitia ny foko,
Miaina sady mitahiry ny aiko nahalala anao
Satria mitaratra eo imasoko sy momba anao tsy foiko
Isaky ny diavolana ny tsiahiko ao anaty ao…
Nefa tsy mivolana aho. Ny aloka no manambara
Fa velona ao ankoatrahoatra ny masoandron'ny tantara…

Mangoratsaka, manganohano
Ny alina eto amoron-drano.

Mitepo antsika ny alony ao : mamoaka fofoaina-hanitra
Dia embona tsy isentoana : ievenana…ka afa-drofy ! ….
Ny alina ihaonan-tsika : fahitàna avy amin'ny lanitra
Notorontoronin' ny fitia tao am-bohoky ny nofy,
Dia teraka avy ao tokoa ny hasambarana tsy hiofo ;
Tsy fantatry ny vatana izy nefa mamy noho ny ara-nofo ;
Mangoratsaka, manganohano
Ny alina eto amoron-drano.

1 Premier poème du recueil *Vainafo tononkira* (« Poèmes de braise »), cité par Jean-Irénée Ramiandrasoa, « La poésie », Notre Librairie, « La littérature d'expression malgache », n°109, 1992, *op.cit.* p.60.

Fa tsy ny hataky ny ra no hany ahitana ilay
Hivitrovitra tsaroana mahamamy ny fitia ;
Ny nofo ho an'ny nofo ihany fa ny « vetso mifandray » :
Mainka ratsana malady…irenohana satria
Ny fanahin'olon-droa izay avonam-pitambarana
No tena hany mahafantatra ny tsiron-kasambarana
No tena hany mahafantatra ny tsiron-kasambarana
Ka soa tokoa manganohano
Ity alintsika amorondrano,
Ry malalako any ilavitra ![1]

La nuit au bord de l'eau douce
C'est pourquoi j'admets que mon cœur a de l'amour,
Vivre et préserver ma vie en te connaissant
parce qu'elle se reflète dans mes yeux et sur toi
infailliblement
Chaque pleine lune dont je me souviens …
Mais je ne dis pas. Les ombres révèlent
Mais le soleil de l'histoire continue de vivre...
pur, limpide
La nuit au bord de l'eau douce
La nuit au bord de l'eau douce
Ses vagues nous battent : il émet un souffle de parfum
C'est un souvenir qui ne soupire pas : échoue alors ça
guérit ! .
La nuit où nous nous rencontrons : une vision donnée par
le ciel
Conçu par amour dans le ventre d'un rêve,
Et de là naît le bonheur éternel ;
le corps ne le connaît pas mais il est plus doux que la chair ;
Pur, limpide

la nuit au bord de l'eau douce
Mais la demande de sang n'est pas le seul facteur
Contient la vibration de doux souvenirs d'amour;
la chair pour la chair mais « l'âme est connectée »
plus qu'un doigt malin... épris car
les deux âmes qui sont liés ensemble
Le seul qui connaisse vraiment le goût du bonheur
Si pur et limpide

1 Poème daté du 19 février 1959 resté inédit jusqu'à sa publication dans le quotidien *Tribune*, le 25 juin 2003.

notre nuit au bord de l'eau douce
Mon bien-aimé lointain !

(Traduction Radanielina)

Mais il entend aussi ouvrir des voies poétiques nouvelles et s'en explique :

> « Tsy ilaina ny mametra ny soratra homba lalana voa-soritra » toy izay heverin'ny sasany ho fomba fitarihana ho amin' nytoe-piaina tsara sy mendrika. Aleo malalaka ny soratra (mbamin'ny hairaha hafa rehetra), dia fahalalahana hahafahan'ny mpanoratra miseho kokoa ho ny feo miloatra ninahiny avy ao amin'ireo zava-mifamahofaho izay mira-fitra ho ny fanahin'ny firenena. » Raz 402-003

> « il n'est pas nécessaire de limiter les œuvres à une structure standard » car certains y voient un moyen de mener une vie meilleure et plus digne. Laisser libres la littérature et les arts divers, la liberté qui permet aux écrivains de mieux exprimer les voix tirées des complexités qui composent l'âme de la nation »

Il nous faut donc identifier sa vision, son esthétique afin de tenter de discerner son rôle exact dans la généalogie poétique malgache.

Randja : une vision et un rôle

En tant que poète, Randja travaille le langage pour sa référentialité mais aussi pour son rythme et sa musicalité, convaincu que ce matériau est extraordinairement plastique mais aussi qu'il échappe à celui qui entend le maîtriser, *draika sarotra sy mandrevo toa tsy mety takatra marina…* (« parfois difficÎle, mouvant et impossible à saisir, semble-t-il »)[1]. Noro Raholinirina-Hickling[2] rapporte les conversations avec lui au sujet de l'acte de création

1 Jean-Irénée Ramiandrasoa, « La poésie », *op.cit.*, p.65.
2 Noro Raholinirina-Hickling, « Sombin-tahiry : Randja Zanamihoatra sy ny fiheverany ny asa soratra », *op.cit.*

qu'il considère comme un don mais, dit-il,« le poète doit entretenir la vivacité, la fraîcheur, la beauté pour maîtriser la langue et acquérir la technique de versification » tout en observant la société qui l'entoure avant de rendre compte de ses préoccupations.

Cette vision de l'artiste, idéaliste et mystique et que F-X Maha qualifie de « philosophique »[1], est fondée sur une prédestination à sans cesse saisir ce qui reste au-delà du visible et de l'entendement, la Beauté conçue comme valeur absolue et suprême :

> Fony mbola heniheny irony kintana alinalina
> Ary ny andro izay hisiako, mbola velon-ketaheta…
> No efa nentinao ny saiko sy narobokao ny lalina Dia nasaikanao impito vao navoaka ho « Poeta ».
>
> Ary, hoy ianao, niloaka : « Mandehana, mahefa !
> Andeha rantovy ka vahao ny andriamanitra mifehy,
> Ilay mifatotra any ho any sy nosolokina fa
> Izy no nipoirantsika, dia ny HATSARANTAREHY ».
>
> (Quand ces milliers d'étoiles n'étaient que marécage
> Et le jour de ma naissance, n'était que l'ombre d'un désir
> Que déjà tu avais emmené mon esprit et tu l'avais plongé
> Plongé et replongé sept fois avant de l'en retirer pour faire de moi
> Un « Poète ».
> Et tu m'avais alors dit : « Va et crée !
> Va chercher et libérer la déesse emprisonnée,
> Attachée quelque part et trahie car
> D'elle nous sommes issus, elle est la BEAUTÉ »[2].

Le poète est donc pour lui à la fois un être exceptionnel, le dépositaire d'un don qu'il doit travailler, et un représentant de son peuple dont il doit être un fin observateur et un chroniqueur.

Le premier aspect le mène à une constante quête de la beauté

---

1 François-Xavier Razakimahatratra, *op .cit*., p.117.

2 *Vainfao tononkira*, p. 113-115, in François-Xavier Razakimahatratra, *op cit*., p.149.

du langage et à un renouvellement des formes, le second lui fait jouer un rôle au milieu des siens et particulièrement des autres écrivains.

La poésie de Randja, toujours en malgache, est essentiellement versifiée et strophique, avec l'usage du refrain emprunté à la chanson. On retrouve là la tradition aussi bien française que malgache à laquelle s'ajoute, comme dans le poème ci-dessous, la référence au psaume biblique.

Mahatsiaro va ianao ?

Nihevitra ny andro fahiny aho. (Sal. 77.5)

Eny, paohin'ny fotoana ny andro mamy sy baliaka ;
Ny alim-pito sy mangina, ary koa ny tenantsika
Nefa tsy ho tapitra eto ny maraina vaovao !
Eo am-pitsinjovana azy, « mahatsiaro va ianao ?

Iry ny toerana fahiny !... eny, ilay niriariavana !
Ao ny fara vetso, angamba, no hierina fitiavana !
Iroa ny làlana fombana novakin'ilay nandao…
Ary raha miherika eny, « mahatsiaro va ianao ?

Oh ! Salamo anefa sisa ibitsihako ny fo
Fa tsy very ny amintsika na ho levona tokoa !
Voatahiriko ato izany, ao anaty miafina ao,
Ary raha fohaziko eto, « mahatsiaro ve ianao ?

(Te rappelleras-tu ?
J'ai pensé aux jours d'autrefois (Psaumes 77.5)

Là, les temps ont balayé les doux beaux jours
Les silencieuses nuits noires, ainsi que nous-mêmes
Mais les matins nouveaux, ne finiront pas ici
En les contemplant, « te rappelleras-tu » ?

Là-bas les lieux d'autrefois !... nous y avions vécu dans le bonheur !
Peut-être les derniers souvenirs y redemanderont un amour !
Là, le chemin familier pris par celle qui s'en est allée…

Quand tu y retourneras « te rappelleras-tu » ?

Oh ! C'est uniquement par un psaume que je murmure au cœur
Car rien de ce qui nous avait lié ne sera perdu ni détruit à jamais
J'ai bien tout gardé ici, ici caché au tréfonds de mon être.
Et si je les évoque maintenant « te rappelleras-tu » ?)[1]

Il travaille aussi sur la forme ramassée héritée du hainteny, cette poésie merina de forme brève où les mots se croisent et se télescopent, comme dans ce poème de 1966 où il joue aussi sur la disposition sur la page :

Sompitra

Ao an-tsaina
Ao an-tsena
Hita ao
Izao tontolo izao
Ny soa ny ratsy
Na ny sampy na ny vatsy

Ao an-tsaina
Ao an-doha.

(Silo
Dans la pensée
Au marché
On voit
Le monde
Le bien le mal
L'idole ou le viatique
Dans la pensée
Au marché)[2]

Randja Zanamihoatra expérimente aussi les nouvelles formes

1 *Poèmes de braise*, p. 46. Traduction de François-Xavier Razafimahatratra, *op.cit.,* p. 122-123.
2 *Poèmes de braise*, p. 47. Traduction de François-Xavier Razafimahatratra, *op.cit.,* p. 120-121.

que sont le vers libre, *asa soratra malala-drafitra*, et le *bemiray*. Il s'explique dans une interview avec un journaliste sur les poèmes de *Vainafo tononkira* pendant la semaine consacrée au livre à Antananarivo. Voici un document à ce sujet trouvé dans la banque de données Randja Zanamihoatra (Raj339).

> (Alors que Dox a attaché une forme fixe au sonnet, ce n'est pas le cas de Randja Zanamihoatra : la plupart de ses poèmes vivent en liberté, souvent à la fois sous forme de vers libres et vers blancs. Ils sont animés par le rythme et non par des syllabes qui utilisent la rime.)

Il utilise cette forme considérée comme plus audacieuse pour décliner de manière libre de toute contrainte de versification les mots construits à partir, dans l'exemple suivant, de la racine « ody » le talisman associé à la magie de la religion traditionnelle. Le sujet est lui aussi audacieux dans la mesure où ces pratiques, et donc ces objets, ont été associés à la sorcellerie et donc contraires au christianisme par la reine Ranavalona III elle-même lors d'un autodafé en 1869. Ce poème-liste intitulé *Hery aman'asan'ny ...ody* (« le pouvoir de…talisman ») signifie implicitement *mankamamy vody ny malagasy* ou « les malgaches apprécient la fesse ».

Ce poème n'a volontairement pas été traduit pour ne pas perdre de sa beauté. C'est un jeu de noms de lieux : il comprend des anaphores et des parallèles de forme. Sur le fond, l'auteur relie la situation des gens à l'idéologie qu'ils contiennent.

Randja Zanamihoatra s'est également illustré par sa capacité à fusionner le passé et le présent, l'étranger et le malgache, l'humour et la maturité. Nous appelons *bemiray* ce genre, cette confusion de concepts et ce bricolage de structures. Le poème intitulé : *…Rondron'itasy* (« Symphonie d'Itasy ») en est un exemple intéressant car on y discerne un mélange de *hainteny* et de poésie occidentale. On y trouve le dualisme chrétien –

malgache et la structure où se combinent le vers libre et les figures de style antithétiques du dialogue.

RONDRON'ITASY

Hira mifamalivaly nodihizin-dry
Vazan-tany efatra mianadahy tao
An-tranompokonolon'i ~~taonjato~~ <Befarara>
Tamin'ny « fety manetriketrika »
Namoriam-bola ho an'ireo fadira-
nova…

(…Symphonie d'Itasy
Chansons réciproques dansée
par les quatre points cardinaux
Dans la salle d'œuvre de Befarara
Lors d'une fête pour amasser de l'argent pour les misérables)

– Oay lahy e !
– Ny vaventy homana ny kely dia <re> mitombo
– Ny ngeza indrindra, kely noho ny fasana
– Ny rariny aminao mpigadra tsara hombo
– Tsy antenain-ko tafavoaka mba handrasana
– Dia veloma ihany ry olo-mendrika malala
– Fa tsy voavotry ny hendry i kala adala !
– Hohay lahy e !
– Avohay lahy e !
– Tsoahy lahy e !

Oh les gars !
Le grand mange le petit grandit
Le plus grand, plus petit qu'un tombeau
Votre justice est un bon prisonnier
Pas prévu de sortir et d'attendre
Adieu, mon bien-aimé
Mais le sage ne peut pas sauver l'imbécile !
Criez les gars
Sortez les gars
Enlevez les gars !

Soucieux de la transmission de la culture, Randja Zanamihoatra a initié, avec son ami Emilson-Daniel Andriamalala et Georges Andriamanantena d'éphémères cercles poétiques, créé une revue littéraire mensuelle nommée *Ako sy Feo* (1956) en vue d'aider les auteurs et de diffuser amplement la langue malgache conçue comme un des symboles de la nation. Il ne faut pas oublier que la littérature malgache est une littérature de presse, c'est-à-dire que le journal est l'outil principal de sa diffusion. L'auteur avait donc le devoir d'éduquer et d'enseigner ses contemporains par la littérature ; il l'a exprimé nettement dans la préface de son recueil *Vainafo tononkira* :

> ny ilaina dia ny hahaizan'ny zatovo hahay manakatra hevi-dalina sy hahatsinjo izay miery ao ambadiky ny fisainan'ny hafa, na toinona na toinona endrika isehoan'izany. Dila ny fotoana nahatsotra nyolombelona toy ny zaza. indro efa lasa antitra tamin'ny filaza mahatsiravina sy mihoampampana izy ka efa lasa tangary sy fatsa-droa hoho.[1]
>
> (ce qu'il faut, c'est que les jeunes soient capables de saisir le sens et de voir ce qui se cache derrière les pensées des autres. Les êtres humains ne sont plus comme des enfants).

Randja Zanamihoatra devient ainsi un modèle pour les écrivains malgaches. Avec d'autres artistes soucieux de promouvoir l'écriture en malgache, la fidélité au patrimoine et le renouvellement esthétique, il participe à la création de nouveaux cercles poétiques dont « Fivoy » en 1988. Un groupe créé en 1982 qui est officiellement nommé en 1989 le cercle poétique « Sandratra »[2] organise des soirées et des spectacles poétiques. Il est parmi les aînés qui soutiennent la publication de recueils de jeunes et le journal littéraire *Ambioka* qui redynamise le réseau des jeunes poètes malgachophones. Dans l'un et l'autre, Randja

1 Préface du recueil *Vainafo tononkira* (1969).
2 *Nouvelles études francophones*, vol23, 2008, p.22..

soutient la réflexion sur la modernité de l'écriture en malgache et l'inventivité dans les expériences esthétiques.

Sa poésie est, à cet égard, un modèle de symbiose entre cet attachement à l'héritage (*lova*) ancestral, esthétique et patriotique et une adaptation au nouveau contexte de la société.

Randza Zanamihoatra appartient à ce vaste courant de Malgaches qui grandissent sous la colonisation dans un système scolaire et social dominé par la culture française des institutions scolaires mais qui, en même temps, bénéficie des réseaux des écoles protestantes où la production littéraire des aînés et la langue nationale sont également valorisés. Il incarne ainsi la continuité d'une culture qui puise dans des corpus différents pour exalter, dans la langue héritée des ancêtres, une identité et une mission idéalisées. Sa trajectoire se poursuit longtemps après l'indépendance, contribuant à renouveler cet attachement à cette sensibilité considérée comme constitutive de l'identité malgache.

Radanielina Radoheninjo
Université d'Antananarivo

Bokin-dRaimbilanja, des imprimés pour le peuple

L'histoire littéraire en général et celle de Madagascar en particulier entretient la mémoire des auteurs considérés par les critiques comme prestigieux et conformes à leurs critères esthétiques ou idéologiques. Il résulte de cette opération de légitimation par sélection un canon qui correspond à la culture d'élite autant par ses auteurs que par ses destinataires. Celui-ci, donné par les instances de légitimation comme naturel, a été caractérisé par le français Daniel-Henri Pageaux comme « le corpus de textes auxquels sont rattachées des valeurs tant dans l'enseignement que dans la critique littéraire » et par l'américain Harold Bloom par des textes remarquables par « la maîtrise du langage métaphorique, l'originalité, la puissance cognitive, le savoir, l'exubérance de la diction »[1]. Pourtant, coexistent toujours d'autres productions, moins prestigieuses, parfois plus éphémères mais appréciées d'un lectorat populaire. Nous entendrons par peuple[2], non pas la catégorie socio-économique de la perspective marxiste, mais les membres de la communauté qui, n'accédant pas à un corpus transmis par les institutions officielles, développent

1 Ozouf Séramin Amedegnato, Sélom Komlan Gbanou et Musanji Ngalasso-Mwatha, *Légitimité légitimation,* Presses universitaires de Bordeaux, 2011, p.176.

2 Émilie Groin et François Provenzano, *Usages du peuple. Savoirs, discours, politiques,* Presses universitaires de Liège, 2017.

et consomment d'autres formes d'expression, auxquels s'ajoutent ceux qui, bien qu'appartenant à l'élite, aiment aussi ce qui est considéré comme plus facile. Cette littérature, seconde mais souvent quantitativement majoritaire, a été appelée tour à tour paralittérature[1], contre-littérature,[2] infralittérature, et littérature « mauvais genre »[3], le nombre de termes trahissant tour à tour la condescendance, l'embarras et la provocation de la critique. Cette production jouit généralement de succès en terme de diffusion mais reste éphémère dans la mesure où les instances éditoriales n'en assurent pas la pérennité.

À Madagascar, une culture d'élite s'est développée dans les milieux nobles de la capitale dès le milieu du XIXe siècle[4]. Ses principaux acteurs vont continuer à évoluer durant toute la colonisation, principalement dans le cadre des églises. Le champ littéraire s'élargit sous l'impulsion des autorités qui soutiennent d'autres instances éditoriales plus conformes à leur visée idéologique. Dans les deux milieux, les nombreux auteurs reconnus publient dans des revues, en malgache et en français et la poésie est le genre considéré comme légitimant. Cependant, au même moment, de nouveaux acteurs vont développer une production marginale mais qui, parce qu'ils en maîtrisent la production comme la diffusion, va rencontrer un très large public étranger à la culture d'élite.

Ces ouvrages sont appelés les *Bokin-dRaimbilanja* ou « imprimés à 4 sous » ; ils apparaissent dans les années 1930 et se

---

1 Michel Jarrety, *Lexique des termes littéraires,* Paris, Librairie générale, 2001 .

2 Bernard Mouralis, *Les contre-littératures,* Paris, Presses universitaires de France, 1975.

3 Nicole Robine . Lectures et lecteurs de mauvais genres. In : *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°54, 1987. pp. 95-108.

4 Faranirina Voahanginatohy Rajaonah, *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XXe siècle*, thèse pour l'obtention de doctorat es-lettres (histoire), Université Lumière, Lyon 2, 1996 – 1997, 1018 p. Didier Nativel, « les héritiers de Raombana. Érudition et identité culturelle à Madagascar à l'époque coloniale (fin XIXème siècle – 1960), in : *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2004/1, pp. 59 – 77.

répandent en grand nombre entre 1934 et 1944. Ces publications bon marché (d'où leur surnom), sont destinées à un public populaire c'est-à-dire sans maîtrise fine ni du langage hypercorrect ni des questions théoriques du moment mais avide de trouver dans la fiction des échos de son vécu. Charles Rajoelisolo, enseignant la culture de référence, exprime dans la revue *Sakaizan'ny Tanora* de 1904 son appréhension voire son mépris vis-à-vis de ce qui ne répond pas aux canons institutionnels. Il affirme qu'il faut avoir recours à « l'utilisation du genre romanesque pour former les lecteurs et en exigeant de sortir de l'écriture de « romans à quat 'sous » (*Bokin-dRaimbilanja*) ».

Nous nous proposons de comprendre dans quel contexte sont nés ces ouvrages qui n'ont pas retenu l'attention des histoires littéraires. Puis, à partir de quelques titres, nous analyserons leurs caractéristiques paratextuelles et linguistiques. Enfin, nous tenterons de définir, à travers ce genre littéraire sans égale en terme de forme et de tirage, ce que peut être une littérature « populaire ».

Le contexte de production et les modèles

Ces romans feuilletons voient le jour dans une période marquée par l'essor des mouvements d'émancipation vis-à-vis de l'ordre colonial sous des formes diverses telles que les syndicats, le journalisme autonomiste (*Fandrosoam-baovao*, « le Nouveau progrès ») et le mouvement littéraire *Hitady ny very*[1] (« à la recherche des valeurs perdues »). Ces mouvements relèvent d'une réflexion collective, politique et esthétique, caractéristique des milieux intellectuels de l'Imerina.

Pourtant, le genre du feuilleton est très populaire à Madagascar depuis les premières revues (*Teny soa* (« la Bonne Parole ») dès

1, Claire Riffard, « Le Mouvement littéraire de *Mitady ny very* (à la recherche des valeurs perdues) : une ressource fondamentale pour la poésie malgache contemporaine », in *Journal of French Studies*, vol. 2, 2008, pp. 209 - 223.

1866 puis *Mpanolo-tsaina*[1] (« le Conseiller ») des missionnaires dont la visée était essentiellement éducative. Elles contenaient, outre des réflexions bibliques et des reportages, une histoire découpée en épisodes. Ce que Michael Bamberg et Alexandra Georgakopoulou appellent des *small stories* (« petites histoires », « petits récits », « micro-récits ») désigne un ensemble d'activités narratives sous-représentées, comme les récits d'événements en cours, d'événements futurs et hypothétiques, d'événements partagés (connus), mais aussi les allusions à des récits, les récits différés ou encore les refus de raconter[2].

Les *small stories* se distinguent des *big stories* par leur contenu peu développé et en apparence anodin, mais aussi par leur structure qui ne remplit pas toujours les critères textuels identifiés pour le récit ; ils contiennent généralement une action ou une « complication » minimales. Ce genre est généralement négligé par la critique. Le but de la *small stories research* est d'attirer l'attention sur ces récits courts et fragmentés que l'on trouve dans les environnements interactionnels ordinaires.

???, tout en favorisant d'autres objectifs pédagogiques, a repris cet usage du feuilleton présent dans l'édition populaire française. En France, au début du siècle, plusieurs collections identiques dans leur présentation publient de courts romans[3] ; en 1918 chacune compte plus de soixante-titres à son catalogue. Il s'agit de Flammarion avec la « Nouvelle collection illustrée » au slogan « Une heure d'oubli », les éditions Pierre Lafitte avec des

---

1 Dovy Navalona Randrianoelina, *Presse protestante et histoire de l'Imerina : le discours de la presse protestante malgache et son rôle dans l'évolution des valeurs, des représentations et des mœurs au XXe siècle*, Université d'Antananarivo, flsh, Département d'Histoire, DEA, 2012 – 2013, 106 p. Voir le chapitre consacré à ce travail.

2 Michael Bamberg, et Alexandra (2008) Georgakopoulou, « Small Stories as a New Perspective in Narrative and Identity Analysis », *Text and Talk*, vol. 28, n° 3, 2008 pp. 377-396.

3 Ces brochures ne sont pas datées mais plusieurs sont annotées en 1918.

brochures qui peuvent « être lues par tout le monde », Calmann-Lévy avec sa « Nouvelle collection illustrée » et Fayard avec sa « Modern-bibliothèque » aux livraisons mensuelles. Les textes sont illustrés, présentés sur deux colonnes, sans aucun appareil critique, et les volumes imprimés sur un assez mauvais papier sont très bon marché. La quasi-totalité des nombreux auteurs sont oubliés aujourd'hui.

Une personnalité malgache hors du commun va reprendre ce modèle à la fois littéraire et économique ; il connaîtra un succès sans équivalent dans l'histoire littéraire.

Une équipe et un projet

Paul Rapatsalahy (1912-1988)[1], connu sous les pseudonymes de Kambetty et Idealy-Soa, est imprimeur, écrivain, journaliste, romancier et producteur malgache. Il fait aussi partie de ce que l'on qualifie des poètes *zandriny*, « cadets », c'est-à-dire ceux de la génération de Jean-Joseph Rabearivelo, qui sont nés au début du siècle.

La famille de Paul Rapatsalahy n'appartient pas aux milieux intellectuels mais, orphelin de son père boucher, il est encouragé dans son très précoce projet d'écrire par sa mère qui a reçu une éducation auprès des protestants anglais. À l'école régionale de Mantasoa où il est pensionnaire entre 1925-1928, il apprend le secrétariat. Diplômé, il revient dans la capitale et devient le secrétaire de la fédération des fonctionnaires malgaches puis, en 1932, le collaborateur de la partie littéraire du *Journal officiel* avant de créer une succession de publications et d'activités culturelles.

Il commence par les journaux. Il lance *Takariva* (« Le Crépuscule », par allusion au fait que l'édition sort le soir) et

1 Nasoloniaina Razanamiarantsoa, *Idealy Soa sy ny tantara noforonina nosoratany teo anelanelan'ny taona 1930 – 1960*, Université d'Antananarivo, ENS, filière malgache, mémoire CAPEN, 2002, 156p.
Nous sommes aussi redevable à la fille de Paul Rapatsalahy, madame Eliane Ralalaharinoro Rapatsalahy qui nous a recue dans son musée privé et a bien voulu nous montrer ses collections et évoquer ses souvenirs le 4 mai 2019. Qu'elle en soit ici remerciée.

un almanach[1] du même nom dans son imprimerie fondée avec Émile Parson en 1933[2]. Ce dernier, qui signe P.E Lamarquise ou de Hotohizana, fait aussi partie de ces poètes zandriny mais les indications biographiques des registres du dépôt légal de Madagascar sont hélas trop rares pour qu'une bibliographie complète de lui puisse être établie[3]. D'autres écrivains font équipe avec eux, dont Samuel Randrianasolo (1908-1985)[4], un enseignant polygraphe qui signe sous le pseudonyme de S BEM des romans, des articles dans de nombreux journaux, des poèmes et des pièces de théâtre (il appartient à la troupe Analamanga dirigée par Naka Rabemanantsoa[5]). Un autre auteur n'est connu que sous son pseudonyme de « l'Aube d'Anjiro ». Il fonde ensuite le magazine *Mahafinatra* avec Rabearivelo, Rasolofo Marcel et Félix Rakotomalala, le journal trilingue *Outremer* (1936-1939) avec Razafindralambo Pierre et Rajaonarivelo, puis le journal politique *Ny Vahoaka malagasy* (« Le peuple malgache », 1937), la revue humoristique *Ikatsikana.* Après cette trajectoire intense, il sera, à l'indépendance en 1960, le premier attaché de presse de la délégation malgache auprès de l'Unesco à Paris puis, en 1961, le premier journaliste malgache boursier du Département d'état américain. Il sera reçu par le président Kennedy, voyagera pour des reportages sur l'Amérique en proie à la ségrégation raciale. Ces derniers paraîtront dans *Takariva*.

L'écriture de Rapatsalahy est polymorphe puisqu'il écrit aussi bien des histoires drôles que des reportages, des chroniques politiques engagées (il est nationaliste mais n'appartient à aucun parti),

---

1 Dominique Ranaivoson*, Madagascar : dictionnaire des personnalités historiques*, Saint-Maur-Antananarivo, Sépia-Tsipika, 2011, p. 156 -157.

2 David Esnault, *Mada' Médias 97 : le premier guide de la communication et des médias à Madagascar*, Tananarive, CITE, 1997, 288p.

3 Une dizaine de publication entre 1936 à 1944 dont *Ilay vehivavy* (« une femme ») publié en feuilleton du 03/07/1936 au 26/10/1936 par les imprimeries Franco Hova et Malagasy.

4 Georgine Rasoamampionona, *Ny Teatra malagasy manodidina ny taona 1945,* Mémoire pour l'obtention du certificat d'aptitude pédagogique de l'école normal (CAPEN), Tananarive, Université d'Antananarivo, ENS, Lettres Malgaches, 1996, 261p.

5 Voir l'article sur le théâtre dans ce volume.

des romans, des livres de cuisine, des sonnets en français et des poèmes en malgache.

Cet hyper-actif crée d'autres structures dans le secteur culturel : un studio de photographie (1936), une émission de radio « Takariva-Radio » (1947-1951), une société de production de disques, la SEM (1958), le concours de Miss qui permettra aux Miss Madagascar de représenter leur pays lors de l'élection de Miss Monde (1960, 1961, 1962). Enfin, il organise en 1958 un prix littéraire couronnant un roman en malgache doté par sa femme, le « Grand Prix Takariva » conduit par un jury de 10 hommes, 7 Malgaches et 3 Français, des enseignants, des linguistes et des hommes de presse. Les lauréats sont Gilbert Randrimbazafy pour *Ny veloma izay napetrany* et Michel Andrianjafy pour *Orimbaton'ny fiadanana* ; tous deux seront publiés dans « Takariva collection ».

Ayant commencé sur sa propre machine à écrire soutenu par sa femme, il est devenu, au moment de l'indépendance, un homme riche, influent, soucieux de promouvoir la créativité et la modernité malgaches auprès du monde, qui monte dans l'avion présidentiel et préside des banquets et des conseils d'administration.

Sa fille témoigne de son souci constant de concevoir des produits qui répondent au plus près aux aspirations de la majorité de la population, c'est-à-dire qu'il est convaincu de la fonction sociale de la littérature. Cet homme de conviction est aussi un homme d'affaires et un organisateur avisé : la littérature populaire qu'il produit et diffuse est un des secteurs de ces multiples activités.

Des produits originaux

Dès 1933, le quotidien *Takariva* contient des feuilletons, comme toutes les publications contemporaines. L'équipe de collaborateurs lance alors une collection de romans bon marché reprenant l'ensemble des épisodes de chaque titre. Ces *bokindraimbilanja* sont présentés sous la forme de brochures d'une quinzaine ou vingtaine de pages comprenant quelques épisodes

ou en volume complet. Chaque texte est donc diffusé trois fois, dans les colonnes du quotidien, en chapitres imprimés séparément puis en volume sous la forme des brochures assemblées. Les *bokin-draimbilanja*, ou *sombin-tantara* (« fragments de récits », nouvelles)[1] occupent donc une place originale entre les feuilletons des journaux et les livres.

Cette collection *Boky maintso* (« Livres verts ») compte des dizaines de titres publiés entre 1933 et 1986, avec un pic en 1941 avec 41 titres. D'abord fabriquée à l'imprimerie Takariva, elle passe à l'imprimerie Ankehitriny[2], d'où son nom de Collection « Takariva Ankehitriny. *Boky Maintso »*. Paul Rapatsalahy signe à lui seul 64 titres de cette immense production. Ces volumes, d'une longueur très inégale, comptent entre 20 et 200 pages.

Nous ne pourrons mentionner et aborder que quelques titres de cette bibliographie impressionnante qui s'étale avant et après l'indépendance et dont les dates de publication sont souvent difficiles à préciser du fait de l'absence de plusieurs d'entre eux au Dépôt légal de Madagascar :

1 Beby Denise Solohery, « La Nouvelle », *Notre Librairie,* n° 109, 1992, p. 68.
2 Ambatomitsangana, Antananarivo, Lot IVH 29 avec comme imprimeur P. Rason, Esnault, *Mada' Médias 97, op.cit.*.

Auteur	Œuvres citées	Autres titres
Paul Rapatsalahy	*Rovitr'akanjon'i Denise*. (« les restes des vêtements de Denise »). 3ème édition. 1976 *Namono ny fitia-vana na kotran'ny fanjanahanatany.* (« Ce qui a tué l'amour »). 2e édition. 1979	*Ilay Kintana Mainty* (« L'Étoile noire »). *Ilay tsipika mena*. (« La ligne rouge ») *Adidy miafina* (« La responsabilité secrète »), 1940. *Raharaha 47* (« L'affaire 47 »). *Ilay sorona maha-gaga* (« Un sacrifice miraculeux »)

Emile Parson	*Adidy voaheloka*. (« Des responsabilités condamnables »), 1947. *Ilay marika 29* (« Le chiffre 29 »), 1955. *Vinanto adala*. (« un gendre fou ») 1967. *Hanaja ilay malalako aho* (« Je respecterai ma bien-aimée »), 1962 et nouvelle édition en 1976 *Trosa masima*), 1957.	*An'iza ny foko* (à qui appartient mon cœur) *Ilay rakitry ny rahona* (« Ce qui est renfermé par les nuages ») 1948 *Ilay heloka mangina* (« Mes péchés ») *Ilay tanà-mihoson-drà* (« La main couverte de sang ») 1936 et réédité en 1948, *Valifatimbehivavy* (« Les vengeances d'une femme ») *Ilay vehivavy mitam-piadiana* (« Une femme qui prend les armes »), 1936. *Nahoana no mitomany* (« Pourquoi pleures-tu »), 1937. *Masoandro sompatra na Randria Edouard* (« Un espoir gâché »), 1941.
S. BEM	*Beby Taxi* (indray miseho), Tananarive, Imp. Takariva, 1974, 18p	*Tsy nataoko izao ry Dada* (« Papa, je ne l'ai pas fait ») *Ankoatra tontosaina* (« L'Au-delà »). Trosa masina (« Des saintes dettes »), 1958.

l'Aube d'Anjiro	*Tombokavatsa*. (Takariva collection SS n° 22).	*Penina voasoketa* (« Des écrits profanés ») 1941 et *Milalaon'afo*. (« Jouer avec le feu »), 1941.

Les objectifs de cette collection sont clairs : il s'agit de proposer des produits faciles d'accès aussi bien matériellement que littérairement. La stratégie sera donc de concevoir une fabrication, une distribution, un langage et des thématiques qui permettent d'atteindre un lectorat plus large que celui, traditionnel et cultivé, issu des écoles et des églises.

Considérer l'objet-livre permet de comprendre les choix éditoriaux et les signaux mis en place à destination des lecteurs[1]. Nous l'avons vu, la priorité des éditions Takariva est d'abaisser les coûts pour diffuser des objets à très bas prix. Les conséquences sont visibles puisque l'on observe d'abord la piètre qualité du papier qui explique, aujourd'hui, sa très mauvaise conservation et qui justifie aussi les rééditions successives[2]. Les feuilles de ce papier jaunâtre sont agrafées et cousues avec un simple fil apparent qui relie deux trous. La couverture est aussi souple que l'intérieur. Elle indique le nom de l'auteur, le titre, les références de la collection et le numéro de la série quand l'ouvrage est publié en plusieurs volumes et la date de publication. Un même roman peut être divisé en 12 parties d'une dizaine de pages, vendues d'abord séparément hebdomadairement puis proposées en volume. La quatrième de couverture comprend parfois une publicité[3] et les références des lieux où trouver l'imprimé qui sont des dépositaires : « An'iza ny Foko, Rasedinah ets, ary ny maro hafa koa (« à

1 Roger Chartier, *Au bord de la falaise : l'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 2009.

2 L'imprimerie Takariva n'existe plus mais plusieurs titres de Paul Rapatsalahy ont été réédités aux éditions CMPL (Centre malgache de la promotion du livre) à Antananarivo en 2017.

3 Les ouvrages consultés citent toujours celle de l'épicerie Chan Wai Chun à Antsirabe.

qui appartient mon cœur, Rasedinah, etc et bien d'autres)», mais également la bio-bibliographie de l'auteur. Le prix en 1956 est de 20 francs[1]. L'intérieur ne comprend ni présentation de la collection, ni préface, ni résumé quand le contenu est à épisodes. On note parfois la traduction du titre en français notamment sur les couvertures de *Ilay marika 29* (« Chiffre 29 ») d'Émile Parson et de *Beby Taksi* (« Beby Taxi ») de S. BEM.

Les illustrations de couverture ont pour fonction de situer l'histoire afin d'éveiller l'intérêt du lecteur potentiel ; elles sont réalisées grâce à la technique de la gravure sur cuivre ou sur bois. Pour certains titres, elle change chaque semaine, au fil des chapitres, sur le modèle des magazines.

La quatrième couverture du *Rovitr'akanjon'i Denise* indiquant les livres publiés par Paul Rapatsalahy ou Idealy soa et des ouvrages disponibles auprès de l'imprimerie Takariva.

La quatrième couverture du *Beby Taksi* de S BEM faisant la publicité d'ouvrage à paraître.

Le montant du tirage n'est que rarement précisé mais la moyenne se situe entre 900 et 1000 exemplaires et jusqu'à 3000 exemplaires pour les plus célèbres de Idealy-Soa (Rapatsalahy). On sait que *Ilay marika 29* de Parson fut tiré à 900 exemplaires, et *Hanaja ilay malalako aho* (« Je respecterai ma bien aimée »), du même, à 1000 exemplaires, comme *Beby Taksi* de S BEM.

Ces publications (puisqu'on hésite à les appeler « livres »), en tout semblables aux modèles français, sont vendues dans des kiosques avec les journaux, dans les dépôts comme indiqué et jusque par terre sur les trottoirs d'Antananarivo. La diffusion en province est difficile à identifier. Ces modes de diffusion, on le voit, court-circuitent les lieux et institutions dédiés et, de fait, assimilés à la culture des intellectuels. En adoptant cette stratégie, Rapatsalahy ne cherche pas cette reconnaissance-là mais celle de ses lecteurs et clients.

L'économie des moyens qui permet et explique à la fois cette

1 À titre de comparaison, la *Revue de Madagascar*, sur papier glacé, coûte en 1960 175 f.

audace commerciale porte aussi sur les caractères d'imprimerie ce qui va altérer la qualité visuelle du texte. En effet, la composition typographique révèle que le travail de prote est chaque fois exécuté à la va-vite, entraînant la présence de nombreuses coquilles, des erreurs sur les indications des scènes dans la structure du récit. L'économie des lettres oblige à un usage détourné de certains signes typographiques avec pour résultat un aspect atypique. Dans *Ilay marika 29*, des signes sont inversés maladroitement ; dans *Tombokavatsa* de L'Aube d'Anjiro, sur plusieurs pages l'apostrophe est systématiquement inversée: dans le passage *« eo anatrehan' ny lehilahy* », le prote fait usage de la virgule au lieu d'employer l'apostrophe puis le « h » est inversé pour devenir un « y ». La même chose se produit dans *Adidy voaheloka* (« Des responsabilités condamnables ») d'Emile Parson, où « h » et « y » puis « d » et « p » sont le même signe. Parfois les caractères sont usés, les polices mélangées, l'encre déborde ou manque.

Pourtant, la médiocrité de l'apparence de ces textes ne rebute par leurs lecteurs qui n'ont sans doute pas l'objectif de constituer une bibliothèque avec des périodiques intéressants mais considérés comme éphémères.

La réalité dans les fictions

Nous tentons à présent d'expliquer les raisons du succès de ces publications de mauvaise qualité technique. Nous interrogerons d'abord les sujets traités. En effet, ces fictions semblent ne traiter que de situations que l'on pourrait qualifier « de proximité » : il s'agit d'aventures sentimentales, financières, de fuites, de quiproquos ; les scénarii sont toujours situés à Madagascar, principalement dans le cadre urbain de l'Imerina. Les intrigues restent sommaires, linéaires et la lecture univoque. Les auteurs ont le souci de traiter au plus près de la société dans laquelle ils sont des acteurs et des observateurs tout en insufflant à un réalisme parfois sombre, nécessaire à l'identification, la dimension épique

ou sentimentale nécessaire au besoin d'évasion du lecteur. Nous proposons une typologie des romans en fonction des intrigues et de leur construction.

Le modèle du roman sentimental est *Adidy voaheloka* (« Des responsabilités condamnables » d'Emile Parson, une histoire d'amour entre Raharijaona (le jeune homme) et Ravololona (la jeune fille) dont est également amoureux Andriampaniry. Se déroulant à Tananarive dans un milieu de commerçants, l'amour et la jalousie de ce trio fatal aboutiront à un meurtre. Le ton du récit est haletant, selon tous les usages de la dramaturgie classique.

Le roman d'aventure serait *Ilay marika 29* en partie inspiré des anglais Daniel Defoe et Robert Louis Stevenson. L'histoire d'amour impossible entre Burrà et Brizella, séparés par leurs familles, se déroule sur une île où ils ont échoué qui est contrôlée par des bandits. Le premier avait pris la mer au moment où la seconde, enceinte, avait disparu. Prisonnière du chef qui la force à l'épouser, la jeune femme meurt et les hommes se battent. Nous citons ce dialogue assez conventionnel de la scène XIV entre Burrà et Meriani (ami de Burrà) :

> Burrà : Lazao ahy izay marina, ireto ny vola raha ilaina, aiza Brizella, fa liana loatra ny tavan'ity olon-tiana ela nijaliana taona maro.
>
> Mériani : Ampirimo ny volanao tompokolahy, fa tsy mila centime iray akory izahay, mba hilazana ny marina aminao.
>
> (« Burrà : Dis-moi la vérité, demande moi combien d'argent tu veux. Aie pitié d'un cœur aimé qui a tant souffert
>
> Mériani : Range ton argent, je n'en veux pas même un centime pour te dire la vérité »).

On pourrait également considérer cette histoire comme une opérette en 3 actes ou une pièce costumée joué par 5 acteurs. En effet, les décors évoqués par les personnages ou les didascalies suggèrent un isolement purement théâtral :

Vestera : Aza malahelo foana ry Meriani fa any andro hanirahan'ny lanitra hamonjy antsika.

Mériani : (mitazana) Vestera o ! andray ny masoko ve no ratsy fijery sa tena marina fa sambo iry tazako iry.

Vestera : Aiza indray (mitazana izy 2). Eny tena sambo tokoa ry Meriani, ka an'iza ary iza ?

Mériani : Ka ho aiza anefa isika e (mikaodikaodina eran'ny scène). Scène XIII. p. 35.

[…] Miditra amin'izay ny Komandà Burrà sy ny lieutnant Varusse, manao fitafiana, saingy mitafy kapaoty mainty . Scène XIV : p. 36.

(« Vestera : Ne sois pas triste mon cher Meriani, le ciel nous viendra en aide.

Mariani regarde l'horizon et dit :« C'est un bateau que j'aperçois à l'horizon ou j'hallucine » .

Les 2 compagnons regardent et Vestera dit : « oui, c'est bien un bateau, mais qui peut bien être à bord ?

Mériani : Peu importe qui, où pourrons nous aller. […]

Le commandant Burrà et le lieutenant Varusse entrent. Le premier est vêtu d'une cape noire »).

Très peu de romans sont orientés politiquement. *Namono ny fitiavana na ny kotran'ny fanjanahanatany*, de Paul Rapatsalahy, est le récit d'un amour impossible sur fond des événements politiques précédant l'indépendance. L'histoire d'un homme trahi par sa femme avec un étranger est racontée par un journaliste qui se trouve au congrès du parti politique UDSM en 1960. L'étranger (*vazaha*) Georges est représenté sous les traits du séducteur qui éblouit par l'accès à la modernité et au rêve puisqu'il promet à Olivette qu'elle sera actrice de cinéma à Hollywood. De fait, il est à la fois celui qui vole la femme d'un autre et celui qui vole l'indépendance du pays. Notons que les propos de chaque personnage sont exprimés dans sa langue maternelle ce qui provoque un curieux mélange et indique

que les lecteurs auraient accès aussi au français. Citons quelques extraits qui le montrent :

> La femme : Georges fa izany no fanajana azy. (« Tu l'appelles Georges c'est son nom »)
>
> Le mari : sans blague ? Hoy aho somary naneso. (« Sans blague ? J'ai dit sur un ton moqueur »)
>
> Le vazaha : Je vous assure qu'elle travaille bien.
>
> Le mari : À quoi lui servira tous cela ? Hoy aho. (p.20)
>
> […] avy amin'ny studio Hollywood, mianatra vedette de cinéma. (« Étudier pour être vedette de cinéma dans un studio d'Hollywood »). (p.22)
>
> […] Le mari : Hanky va re hoy ny vadiko. (Ah bon c'est ça disait ma femme)
>
> La femme : Tu as du toupet. Mais tu vas voir, Georges sera ici tous les jours et même les dimanches et les jours fériés. Quel manque de savoir vivre ! (p.23)

Certains romans sont construits sur le comique. *Vinanto adala* d'Emile Parson, traite avec humour de l'amour ; le ton est à la fois léger, joyeux et moralisateur. Dans sa préface, l'auteur rappelle que ses précédents romans ont été pour l'essentiel des œuvres plutôt dramatiques d'où son idée de changer de genre, d'abord avec *Indray alina tao amin'ny bal* (« Une nuit dans un bal ») puis avec ce texte.

Enfin, le modèle du roman policier connaît toujours un grand succès. Idealy Soa raconte, dans *Rovitr'akanjon'i Denise* (« les restes des vêtements de Denise ») l'enquête qui découle du meurtre d'une jeune Denise. Les rebondissements s'enchaînent sur fond de culture urbaine à Tananarive mais l'auteur insère des qualificatifs qui dévoilent son projet littéraire : il s'agit d'une *tantara madio mahafinaritra* (« une belle histoire »), *nefa nampikotaba ny polisy* (« perturbante pour les policiers »), une *tantaram-piainana fahita matetika rehefa dinihinao* (« une histoire bien commune »). Il campe la scène d'ouverture dans

la pure tradition de la découverte du corps et de l'apparition de l'enquêteur :

> Ny vonoan'olona tato, hoy ny agent de recherche iray. Izany no mbola vokatry ny famotorana voalohany izao. Nandray ny pensilihazony ilay mpanao gazety sy namoaka ny bloc fanoratany.
>
> Nisy namono omaly alina Madame Rafenja tompontrano, hoy ilay agent. Androany hariva vao hita ny fatiny, tary amin'ny Barrage d'Alariboa no natsipin'ireo namono azy.Tato an-trano no namonoana azy hoy indray ilay agent, tao amin'ny salon, fa ny firavak'ilay vehivavy dia hita betsaka tao, ary ny perla teny am-bozony dia niparitaka hatrany an-tokotany […].
>
> Tamin'izay dia niditra indrindra ny inspecteur malagasy izay, dia Andriamatoa Ravenanosy, ilay malaza sy kingalahy amin'ny mpitsongo-dia eto Madagasikara. (p.3)

> C'est un meurtre dit l'agent de recherche. Mais on attend les résultats des premières enquêtes. Le journaliste prit son bloc note et son crayon.
>
> Madame Rafenja a été assassiné hier et on a retrouvé son corps jeté sous le barrage d'Alariboa. Elle a été tuée dans son salon et l'on a retrouvé son collier de perles arraché dans toute la maison […].

C'est à ce moment que l'inspecteur Ravenansy, un des meilleurs de Madagascar fait son entrée. p.3.

Certains quartiers de Tananarive sont évoqués, mais ce ne sont pas, selon la tradition littéraire de prestige, les hauts quartiers royaux mais des lieux de honte, par exemple la fumerie d'opium du Chinois à Tsaralalana :

> Izany izy ry sakaiza rehefa avy mifoka ompioma ary tsaralalana any @ sinoa any izy.
>
> Mena maso, famindra mitahontahona, tsy stepy, tsy fox trot fa toy ny zanak'ondry fola pehy.

(« Il [le protagoniste principal] est comme ça après avoir fumé

> de l'opium dans une fumerie d'opium chinoise à Tsaralalana. Les yeux rouges, une démarche bancale, ni une danse step, ni du fox mais plutôt la démarche d'une jeune brebis blessé »). p.6.

L'auteur intervient encore pour orienter le récit vers une réflexion sur la vengeance et la jalousie dans la mentalité des Malgaches. Il dénonce ainsi les travers de sa société :

> Ny ory hava-manana anie ka misy Ranona ô, ny mahita an'iny tovovavy mitsilailay ilay eo anaty lakana, afenin'ireo harefo sy zozoro ireo no nahalotika ny fon'ny mpamosavy dia lotoiny eo. Matiny lahy tamin'ny farany.
>
> (« Les jaloux perfides ne manquent pas. En voyant cette jeune fille se prélasser dans ce canoë entouré par des nénuphars ne manque pas l'occasion de vouloir lui faire du mal. Et ils ne se sont arrêtés qu'une fois le mal accompli »). p.5.

En moraliste, le romancier propose le recours à la sagesse des Anciens et d'éviter d'exposer insolemment ses succès :

> Mamandrika ny aina ny harena sy ny hatsarantarehy ry zareo any adala no be noho ny Hendry eto an-tany, tsy misy faly amin'izay fiadananao akory anie, fa satriny hianao fadiranovana e ! Raha vao mideradera hianao dia tetehiny. […] Hitanao fa tsinjon'ny Ntaolo Malagasy izany, ka tsy mba mampiseho harena mihitsy ny Ntaolo, fa aleony tsotso-piaina eny ihany.
>
> (« Les richesses attirent la convoitise et la haine des autres. Et en effet, il y a plus de fous que de gens bien. Des gens qui ne sont en aucun cas contents de votre réussite et qui préfèrent vous voir au fond du trou. […] les Anciens malgaches le savaient, c'est pourquoi ils menaient une vie humble »). p.5.

La structure narrative est organisée selon le découpage propre au feuilleton, avec des temps d'attente, des réapparitions de personnages inattendues, des retournements de situation, l'objectif étant d'étaler la publication en mainte-

nant l'intérêt du lecteur de semaine en semaine ou de mois en mois.

Outre le choix des sujets, qui exclut toute interrogation sur l'identité ou la politique, ce corpus se caractérise par un usage très particulier des langues, que l'on pourrait qualifier de négligé, familier, hors de la norme dictée par les milieux intellectuels.

Un langage hors-norme

L'image négative de ces imprimés véhiculée par les intellectuels malgaches s'explique par le contexte de leur publication. Dès le début de la période coloniale, le respect de la langue malgache semble être le premier des signes de fierté et de revendication d'une identité qui résiste à l'acculturation. Les historiennes Faranirina V. Rajaonah et Françoise Raison Jourde préfacent ainsi une biographie du pasteur nationaliste Ravelojaona :

> [...] Nous ne savons dans quelle langue a été rédigé l'original de ce texte[1], écrit entre septembre 1900 et avril 1901, qui nous est parvenu en français. En effet, à cette date, Ravelojaona avait déjà assez d'expérience du français pour servir d'interprète à des missionnaires. Mais si l'ensemble du document témoigne d'une aisance dans le maniement de cette langue, les gaucheries dans les expressions et des dictons qui appartiennent à la culture malgache laissent penser qu'il s'agit plutôt d'une traduction. La prudence élémentaire recommandait à un Malgache l'usage de sa langue pour une histoire qui n'était pas « politiquement correcte »[2].

Dans les années 1930, des intellectuels et des écrivains de la génération des poètes dit *zandriny* (« cadets »), de la génération de J.J Rabearivelo, Lys Ber, Samuel Ratany, Fredy Rajaofera, auxquels s'adjoignent des poètes dit *zokiny* (« aînés ») comme Ny Avana Ramanantoanina voient dans la littérature et la langue

1 Il s'agit d'un journal écrit par Ravelojaona.

2 Françoise Raison-Jourde et V. Faranirina Rajaonah, « Penser la colonisation du côté des colonisés : *journal d'un jeune Malgache en colère (1900-1901)* », in Chantal Chanson-Tabour et OdÎle Goerg (dir.), *Mama Africa*, Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 243-262.

le lieu privilégié pour repenser l'identité perdue par la colonisation. Leur mouvement *Hitady ny very* (« à la recherche des valeurs perdues ») cherche à redéfinir l'identité malgache, au sens national, voire nationaliste. Pour cela, ils se donnent trois objectifs : convaincre les malgaches d'aimer et d'apprécier les œuvres écrites en malgache, faire ré-émerger par la poésie le substrat traditionnel de la culture et utiliser le roman pour la formation intellectuelle, morale et patriotique.

Or, les *Bokin-dRaimbilanja* ne semblent remplir aucun de ces objectifs. En premier lieu, les romanciers populaires semblent peu soucieux de mettre dans la bouche de leurs personnages une langue normée et donc de faire circuler un modèle « citoyen » de langue.

Dans son article sur le roman de Randriamiadanarivo *Sikajin'i Dadabe* (« La piastre de Grand-papa »)[1], Solotiana Nihry-Lanto Ramamonjisoa évoque le personnage principal qui est proposé comme modèle parce qu'il parle une belle langue malgache. Pour lui, le mélange de langues fut, certes, à la mode à cette époque, mais il n'y eut pire ennemi de la reconstruction nationale que cette tendance car, dit-il, elle appauvrissait la langue.

Deux usages transgressifs sont en effet redondants dans les imprimés populaires : le mélange des langues et le mélange des niveaux de langue dans le malgache.

La malgachisation de lexèmes français, qui crée des raccourcis et, pour les puristes, « abâtardit » la langue, est un phénomène récurrent dans ces imprimés populaires. Les champs lexicaux les plus concernés sont ceux qui se rapportent aux traits culturels importés par la colonisation et qui entraînent ce qui peut être qualifié de « révolution sociale » visible dans l'« interpénétration des modèles et des cultures européenne et malgache »[2]. Nous relevons ces néologismes :

---

1 Solotiana Nihry-Lanto Ramamonjisoa, « Sikajin'i Dadabe » in *L'Extraordinaire et le quotidien. Variations anthropologiques. Hommage au professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthala, 2000, pp. 419 - 526.

2 Faranirina Voahanginatohy Rajaonah, *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XXème siècle, op.cit*.

Les vêtements	*Labotika* *Karavato* *Posety* *satroka bonetra* *pipakely* *katalogy* *pardesia* *komplile* *somizo* *satrokaplà*	magasin cravate pochette chapeau bonnet pipe catalogue pardessus complet chemise chapeau plat
des objets du quotidien	*Lakile* *Vera* *gazety* *Telefona* *gotomobilina*	Clé Verre Journal Téléphone automobile
des métiers et des faits précis	*Telegrama* *Poleta* *kondrikiteran'ny lagara* *motosikÎleta*	Télégramme Pistolet conducteur dans une gare motocyclette

La plupart de ces mots figurent dans le recueil *Vocabulaire des mots d'origine européenne présentement usités dans la langue malgache* publié en 1909 par Aristide Marre, un ancien professeur de malais, de javanais et de malgache à l'école spéciale des Langues Orientales vivantes et initiateur de l'étude de la langue malgache en France. Cet ouvrage se présente comme un manuel à destination des colons voulant s'installer dans l'île. Les mots français sont utilisés pour désigner les rôles des protagonistes, indiquer des événements, des faits, des métiers et des objets particuliers. On trouve ainsi les termes villa, béton armé, terrasse, dossier, inspecteurs, brigadier, autopsie, agent de recherche, indicateur, rébellion, trou d'air, train d'atterrissage, district, provinces, vedette de cinéma, robe de chambre, piano.

L'usage de l'alternance codique sert à rappeler des pratiques

urbaines dans les couches sociales aisées qui imitent avec fierté les Français. Elle est fréquente dans certains registres comme la tenue de la maison, les relations entre époux ou des aspects du savoir-vivre dont des formules de salutations. On retrouve dans les textes l'expression *Modelim-pitondrantena* (« un modèle de savoir être »), la salutation « *bonjour, mademozely* » (« bonjour, Mademoiselle »), le syntagme « *mise en scène amin'ny studio holliwood* » (« mise en scène dans un studio d'Hollywood ») ou encore l'usage d'un verbe malgache et de son complément français « *mianatra vedette de cinéma* » (« apprendre à être une vedette de cinéma »). Paul Rapatsalahy montre, avec ironie, par ce dialogue entre une femme et son mari dans *Namono ny fitiavana na kotran'ny fanjanahanatany* cet usage par des Malgaches modernes et occidentalisés.

> *Kanjo* lasa *ny dimy* andro *dia hoy* Olivette.
> Olivette : Laurent à *nahoana ho aho isé no tsy manao*
> « TU » *an'i* Georges ?
>
> Le mari : *Nahoana no hanaovako azy*
> « TU » ?
> Olivette : Ka izy te hanao « TU » an'i toi.
> Le mari : *Hitako ho'aho fa hianareo efa mifanao* « TU », *tsy adiko izany*.
> Olivette : *Andray ! Tena impoli zany raha lehilahy*.
> (« Mais 5 jours plus tard, Olivette a dit ceci :
>
> Olivette : Laurent, pourquoi tu n'appelles pas Georges « TU » ?
> Le mari : Et pourquoi l'appellerais-je « TU » ?
> Olivette: Il a envie de t'appeler « TU ».
> Le mari : J'ai bien entendu que vous vous tutoyez, je n'approuve pas cela.
> Olivette: Eh ben, quel homme impoli ! »)

Le style familier fait du récit une mise en scène au plus près d'une conversation réelle effaçant, en apparence, tout travail stylistique. Ce mode de fausse transcription permet au lecteur d'être en situation de témoin, voire de voyeur, dans des milieux

auxquels il n'a pas accès du fait de sa condition. Cependant, la transcription du registre familier supprime toute distance. Les textes sont ainsi ponctués d'interjections : « *Lakile, ka tsy fantatro tsinona khon »* (expression d'affirmation); *Kon* (expression d'étonnement) *; On, on* ; *Issy* (des idées de contradiction) ; *Ha, marina zany* ; *Han ?* (affirmation); *Odré* (étonnement) ; *Dray, dray* (fierté mais dont le sens varie selon les formulations des phrases) ; *Hein* (surprise).

Ce qui serait considéré comme une maladresse ou, pire, comme un manque de respect pour la langue malgache et donc l'identité idéalisée d'avant la colonisation peut aussi être interprété en terme de stratégie pour gagner un lectorat peu concerné par le purisme langagier mais friand de retrouver des traits de langage familier. Le but étant toujours de le conquérir et d'assurer la lecture rapide et facile d'une intrigue captivante, on comprend que la recherche langagière soit négligée par ces romanciers. En reproduisant la langue des gens de la rue, ces textes répondent en réalité à une demande sociale très différente de celle des lecteurs de revues et d'ouvrages que l'on dirait « savants ». Les usages sociaux de l'écriture n'étant jamais neutres[1], il faut s'interroger, dans une approche sociologique[2], sur les formes d'appropriation de l'imprimé dans ce contexte afin de savoir si nous sommes en présence d'une authentique littérature « populaire », c'est-à-dire à destination du peuple.

Les éléments culturels les plus légitimants sont, durant la colonisation, la maîtrise du français, la connaissance des références des lettrés malgaches, l'accession aux diplômes et aux emplois de l'administration, de l'enseignement ou des affaires. Or, le lectorat de ces imprimés se distingue bien des malgaches, nombreux, qui ont accès via les écoles missionnaires ou laïques (dites « officielles ») à une culture de type occidental.

---

1 Roger Chartier, *Au bord de la falaise, op.cit.*, p.319.

2 D.F Mackenzie, *Bibliography and sociology of texts: panizzi lectures*, London, The British Library, 1986.

Gisèle Sapiro, *La sociologie de la littérature*, Paris, La découverte, 2014.

Il nous faut observer qui est représenté et de quelles manières dans ces fictions, comment ces intrigues réalistes et ces registres de langue mettent en scène les différences sociales et dans quel objectif.

Ce dialogue entre deux malgaches, un journaliste, personnage-type du lettré, et un paysan, personnifiant le peuple, illustre ce procédé dans *Namono ny fitiavana na kotran'ny fanjanahanatany* . L'un a accès à la modernité et aux formules cérémonieuses, l'autre n'en comprend pas le fonctionnement. Ici le journaliste manifeste sa supériorité en présentant son interlocuteur en des termes peu glorieux « *tambàny* » pour désigner une personne de la campagne qu'il considère comme n'ayant pas accès à la culture des élites :

> Niatokely ny resakay roalahy fa indro nisy tambàny iray nanantona anay.
>
> Un paysan : nanao ahoana ny « trou d'air » ry havana hoy ny fanontaniany ahy sady nandray Tanana izy. Toa elabe vao nety nidina ny aeroplana nitondra anareo.
>
> Le journaliste: izaho miarahaba anao hoy aho sady faly mahalala anao
>
> Un paysan: Hay nanara-maso ny « avion » nitondra anay teo hianareo? Azo lazaina fa kinga sady mahay ilay kapitenin'ny fiara an-habakabaka iny.
>
> (« Notre discussion s'est arrêtée, un paysan s'est approché de nous.
>
> Un paysan : Comment s'est passé l'atterrissage ? Est-ce que votre avion a été perturbé par les trous d'air, mes amis ? demanda-t-il en nous saluant. Votre avion a mis du temps pour atterrir.
>
> Le journaliste: Je vous salue, ravi de faire votre connaissance.
>
> Un paysan : Ah ! Vous avez suivi notre avion des yeux d'ici ? On peut dire que le pilote est habile et expérimenté. »)

Malgré cet exemple, il ne faut pas en conclure que seuls les plus pauvres seraient mis en scène dans une posture de revendication à la

manière de la littérature prolétarienne. Bien des personnages appartiennent à la classe moyenne et aisée des commerçants de Tananarive qui s'accommodent fort bien de la nouvelle organisation sociale. Il ne s'agit pas non plus d'exalter une société malgache pré-coloniale idéalisée.

Cette collection a le souci du réel dans la mesure où elle permet de construire des intrigues illustrant des prises de position morales et de montrer une grande variété de situations sociales par des personnages qui sont offerts au lecteur comme des « cas ». Les situations complexes nées de la co-présence, en situation coloniale, de cultures différentes ne sont pas ouvertement au service d'une cause mais permettent, par le double jeu du reflet et de la distanciation, de poser un nouveau regard sur la société urbaine et ses turpitudes. Son succès vient pour une large part de la facilité avec laquelle tout lecteur s'identifie aux personnages et s'attache à suivre l'action d'épisode en épisode. Il est aussi le résultat d'une vraie stratégie à la fois rédactionnelle et commerciale. Jamais aucune production littéraire n'a été diffusée selon ces voies les plus extra-institutionnelles et à un prix si bas. Ses tirages sans équivalent ont défié les discours réprobateurs des élites sans pour autant instaurer de débats sur l'opposition entre culture populaire et culture savante car Paul Rapatsalahy et ses collaborateurs ne sont ni des théoriciens ni des militants. Ils ont inventé un vrai « modèle » romanesque malgache démocratique dont le succès durera jusqu'aux années 1980 soit pendant cinquante années et qui s'achèvera à leur disparition. Ils auront fait vivre une véritable contre-culture qui a toute sa place dans l'histoire culturelle de Madagascar.

Anjara Fanomezana Rakotoniaina,
Université d'Antananarivo
et
Dominique Ranaivoson,
Université de Lorraine

Première fiction sur la fracture : l'insurrection de 47 vue parE.D. Andriamalala (1954)

La période coloniale[1] a débuté dans la violence d'une colonne mandatée pour la « conquête » et, bien qu'elle ait subi plus de pertes du fait des fièvres que des combats, elle imposa par la force la reddition du Palais de Tananarive le 30 septembre 1895 puis dut lutter contre le mouvement diffus et persistant des rebelles armés dits *menalamba* entre 1896 et 1903. La « pacification » achevée, le système semblait stable quand les autorités découvrirent en 1915 le mouvement clandestin des VVS (*Vy, Vato, Sakelika,* « Fer, pierre, réseau ») qui rassemblait des intellectuels sur le thème du nationalisme. La déportation de nombre d'entre eux jusqu'en 1922 et une surveillance plus stricte transforma les conditions des écrivains qui se cantonnèrent, du moins en apparence, à la littérature sentimentale et pieuse.

C'est pourtant le dernier épisode sanglant de cette longue série de confrontations qui reste dans toutes les mémoires, l'insurrection déclenchée le 29 mars 1947 à Moramanga contre un camp militaire et nombre de colons et qui se répandit dans de nombreuses régions. L'armée française poursuivit les « rebelles » dans les forêts jusqu'en octobre 1948 tandis que les Malgaches étaient divisés entre les deux partis, le MDRM (Mouvement Démocratique pour la Rénovation de Madagascar) et le PADESM (PArti des DEShérités de Madagascar) qui s'af-

1 Sylvain Urfer (dir.), *Histoire de Madagascar. La construction d'une nation,* Paris, Maisonneuve & Larose / Hémisphères, 2021.

frontaient sur des bases politiques mais aussi régionalistes et sociales. Le premier prônait l'accès à l'indépendance dans le cadre de l'union française et le second, dont les militants étaient originaires des régions périphériques moins dotées en cadres et en dirigeants potentiels, considérait que le moment n'en était pas encore venu. Lors de l'insurrection, le MDRM fut accusé d'en être l'instigateur tandis que le PADESM prit ouvertement le parti de la France. Les affrontements entre militants firent de très nombreux morts, en particulier sur la côte Est. Comme les précédents épisodes violents, cette profonde blessure marqua pour les décennies suivantes les esprits et modifia les comportements des uns et des autres, des Malgaches vis-à-vis des Français et des Malgaches entre eux d'autant plus que l'autorité coloniale, considérant que la rébellion étant vaincue la situation revenait à la normale, imposait le silence. L'historienne Faranirina Rajaonah résume la situation :

> On ne peut parler d'unanimisme à l'endroit du mouvement, ni ignorer les tensions à l'échelle d'un village ou au sein des familles, entre ceux favorables à l'insurrection et ceux plus réticents, sans être pour autant à la solde de l'administration. Ces divisions, ainsi que l'amertume causée par l'échec et par la répression déshumanisante, expliquent sans doute aussi le silence autour de « la rébellion »[1].

Les milliers de morts, la misère, les délations, la haine entre les camps ont continué de hanter les mémoires et d'orienter secrètement la vie sociale. Cette catastrophe sans chroniqueurs pèse sur la société malgache à la manière de la shoah sur l'Europe que l'historien Henry Rousso qualifie de traumatisme « matriciel » parce qu'il oriente la temporalité vers ce passé tu mais persistant[2].

Nous nous proposons ici d'analyser la seule œuvre qui osa aborder ce sujet avant l'indépendance, le roman *Fofombadiko*

---

1 Sylvain Urfer (dir.), *Histoire de Madagascar, op.cit.,* p.227.

2 Henry Rousso, *La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain,* Paris, Gallimard, 2012, p.192.

d'E.D. Andriamalala, écrit en 1954, publié dans une version courte en revue en 1957 sous le titre de *Ny onja,* en version longue en 1963, couronné du Prix Akbaraly en 1972 et inscrit au programme de littérature malgache des lycées depuis 1976. Premier roman s'inspirant de l'insurrection de 1947, il est aussi, dans l'histoire littéraire malgache, un texte-carrefour dans la mesure où l'auteur inscrit en filigrane des références au poète Jean-Joseph Rabearivelo avant d'être, à son tour, choisi comme modèle par les romanciers contemporains.

La littérature et l'histoire à Madagascar : les précédents

Quiconque tente de revisiter l'histoire de Madagascar se heurte à une série de sÎlences des acteurs d'abord puis, par voie de conséquence, de l'historiographie, qui aboutit à ce que Marc Ferro nomme les « tabous de l'histoire »[1]. L'assassinat du jeune roi Radama II par des membres de la noblesse en 1863, les liens entre la cour de Tananarive et les rebelles menalambas en 1896, la vision et les moyens du mouvement VVS en 1913, l'organisation interne des MDRM en 1947 et, plus récemment, l'assassinat de l'éphémère premier ministre le général Ratsimandrava le 11 février 1975, sont autant de moments matriciels frappés du sceau du silence et auréolés des plus fantasques hypothèses en dépit des travaux des historiens. Tenter d'expliquer ces conspirations débordant le cadre de cette analyse, nous nous pencherons sur le rôle de la littérature dans une telle situation.

En effet, mettre en scène dans une fiction des personnages construits à partir de personnes ayant existé contribue à réactiver leur présence dans l'imaginaire collectif, donc à les réintégrer dans ce qui constitue ce passé commun indispensable à la construction nationale[2]. Il faut néanmoins se demander quelles stratégies narratives sont mobilisées pour faire du romanesque

1 Marc Ferro, *Les tabous de l'histoire. Pourquoi et comment l'histoire nous a caché les faits,* Paris, NiL éditions, 2002.
2 Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », 1882.

ce qu'Anderson dénonce comme « une campagne historiographique » ou une « industrie pédagogique » [1] visant, au gré des projets politiques, à faire oublier ou se remémorer ceux qui auront été choisis par les vivants.

Ce premier roman sur une révolte écrasée dans une société divisée relève donc d'une entreprise isolée et si audacieuse que l'ouvrage ne sera publié qu'après l'indépendance et que sa réception ne mettra pas l'accent sur sa « charpente historique »[2].

Le contexte d'écriture : 1954

Le retentissant procès de 1948 avait condamné les trois députés Jacques Rabemananjara, Raseta et Ravoahangy et les principaux responsables du parti MDRM à de très lourdes peines : condamnations à mort commuées en bannissement, au bagne de Nosy Lava et aux Comores, emprisonnements et d'autres procès qui s'échelonnent jusqu'en 1952[3]. Déjà, l'événement avait suscité l'écriture, sous la forme de poésie. En mai 1947, alors qu'il est en prison, Jacques Rabemananjara écrit un poème-fleuve bouillonnant de plus de cent strophes, *Antsa,* qui invoque la liberté sur Madagascar. Ce texte atteint la France où il est publié, préfacé par le journaliste et écrivain François Mauriac. À Madagascar, la vie reprend dès 1948 son cours normal au point que bien des coloniaux ne s'aperçurent de rien[4]. Seuls les communistes du Comité de Solidarité Madagascar poursuivaient des actions sociales et politiques en faveur des prisonniers et du combat anticolonial[5].

---

1 Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme,* [Londres, 1983], Paris, La Découverte, 2002, p. 201-202.

2 Benedict Anderson, *L'imaginaire national, op.cit*., p.205.

3 Gisèle Rabesahala, *Que vienne la liberté !* Océan éditions, La Réunion, 2006, p.336.

4 Témoignage de M. Robert Dumont arrivé en 1948 à Madagascar pour y être commerçant. Il y séjournera jusqu'en 1958 sans avoir conscience des bouleversements de la société. Propos recueillis entre 1990 et 2010.

5 Gisèle Rabesahala, *Que vienne la liberté ! op.cit.*, p. 58-59.

Les écrivains s'organisent en jouant des contraintes. Le journaliste, romancier et éditeur Paul Rapatsalahy publie depuis 1933 de nombreux romans qui remportent un grand succès et le théâtre classique offre toujours des spectacles éblouissants. En 1952, quinze hommes, journalistes, poètes, romanciers, dramaturges, souvent tout cela à la fois car ils sont polygraphes sous divers pseudonymes, fondent l'UPEM, l'« Union des Poètes et des Écrivains de Madagascar ». Le projet de stimuler la création dans le cadre d'une institution autonome aboutira à l'éphémère Académie Andrianampoinimerina. Paul Abraham, qui fit partie des deux équipes, témoigne de leurs objectifs :

> Le pouvoir cherchait à contrôler tous les moyens d'expression des Malgaches, en particulier la littérature et la presse, principal lieu de sa diffusion. […] La majorité d'entre nous écrivait en malgache dans un souci de la langue malgache qui était pour nous un des symboles de notre culture et que nous persévérions à brandir avec fierté. […] J'étais aussi […] parmi l'équipe de 25 intellectuels qui fonda l'Académie Andrianampoinimerina dans le même esprit de promotion d'une réflexion malgache autonome et diversifiée[1].

Les luttes qui ont violemment opposé les partisans du MDRM et ceux du PADESM semblent effacées par un pouvoir qui les domine, les surveille et les manipule. Cette politique nourrit le nationalisme, surtout parmi les élites de la capitale. De « 47 », de sa terreur, de ses objectifs, des clivages profonds, des rancoeurs, plus personne ne parle. William Ratrema résume la situation :

> Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, l'oppression était telle que la majorité des Malgaches préférait se détourner des problèmes politiques. Pour « oublier » les réalités, les écrivains se cantonnaient dans les histoires d'amour[2].

---

1 « Entretien avec Paul Abraham », in Dominique Ranaivoson (dir.), *Dox, écrivain et musicien à Madagascar,* St-Maur-Antananarivo, Sépia-Tsipika, 2009, p.26.

2 William Ratrema, *E.D .Andriamalala. Un écrivain à la charnière de deux mondes,* Paris, Institut des Langues orientales, 1987, p.78.

Pourtant, *Fofombadiko* va briser le tabou. Il est écrit par un homme qui n'appartient ni aux milieux littéraires ni aux réseaux nationalistes du MDRM. Pourtant, il deviendra une référence littéraire.

Andriamalala : un Merina chez les Côtiers

Emilson-Daniel Andriamalala naît dans une famille des Hautes-Terres centrales, dans la banlieue de Tananarive. Ses parents descendent de familles nobles qui ont quitté ruinés leurs terres après l'abolition de l'esclavage en 1896 pour occuper des postes dans la bureaucratie coloniale et les affaires. Ils vivent dans la tension de l'époque, profitant d'un système que par ailleurs ils combattent en militant dans des partis politiques nationalistes. Son père adhère d'abord au réseau VVS puis, après 1929, au mouvement dirigé par les nationalistes communistes Paul Dussac et Joseph Ravoahangy. Il est élevé par ses grands-parents à Tamatave, le grand port de la Côte Est. Dans cette capitale des Betsimisaraka dominée par les rois merinas depuis 1817[1], vivent depuis le siècle précédent de nombreux commerçants créoles, des Chinois et des Merinas, essentiellement dans les services de l'État et le commerce. Andriamalala y grandit entre les langues, le français, le malgache dit « officiel » de la capitale et de sa famille, le betsimisaraka de la population locale et les cultures, celle de la Bible, celle de la société coloniale et celle des nationaux, merinas et côtiers. Tamatave est alors une ville moderne, riche, ouverte sur le monde grâce à son port. Ravagée par un cyclone en 1927, elle est entièrement reconstruite selon un urbanisme moderne. En 1931, Andriamalala la quitte pour poursuivre ses études au collège protestant Paul Minault de Tananarive, célèbre pour ses méthodes actives stimulant les talents artistiques en particulier l'écriture. Il retourne à Tamatave en 1939 et y entame une carrière d'employé de

1 Jean-Michel Dewailly, *Tamatave, porte historique de Madagascar (1660-1970),* St-Maur, Les amis de Toamasina-éditions du parc, 2012.

commerce sans pour autant renoncer à la littérature Dès 1943, il écrit des romans et des pièces de théâtre mais qui restent inédits. L'insurrection de 1947, qu'il place au cœur de *Fofombadiko,* il la vit sans s'engager, à Tamatave, qui est pourtant la ville du bouillant député MDRM Jacques Rabemananjara. La capitale de la côte Est est aussi l'un des principaux lieux du parti adverse, le PADESM, formé par des Côtiers en 1946 pour, précisément, contrer le MDRM et ses dirigeants majoritairement issus des Hauts-Plateaux. Andriamalala est donc un témoin direct des très violents antagonismes qui déchirent la société. William Ratrema le situe dans la cartographie ethnique comme « un Merina parmi les Betsimisaraka à Tamatave », et à Antananarivo « un Betsimisaraka parmi les Merina »[1]. Quand il rédige *Fofombadiko* en 1954, toute polémique au sujet de la colonisation ou des prises de position opposées entre Malgaches est devenue taboue et les oppositions larvées sont nourries de la mémoire tue des crimes des uns et des autres et des antagonismes ethniques instrumentalisés par certains discours. Directeur chez diverses compagnies étrangères puis malgache de 1954 à 1957, Andriamalala entend bien se soustraire à ces tensions et poursuivre sa carrière en cultivant de bonnes relations avec tous. Pourtant, à partir de 1956, l'année de la promulgation de la Loi-cadre qui donne plus de liberté aux Malgaches, il s'engage en politique dans le parti issu du PADESM, l'Union des Démocrates Sociaux de Madagascar (USDM) jusqu'à en devenir un des porte-parole et le rédacteur en chef de son organe, le journal *Ny Nosy manontolo* (« L'Île entière »). Celui-ci est rédigé en malgache la plupart du temps mais aussi quelquefois en français[2].

Il devient peu à peu un homme politique et, en 1958, alors que Madagascar entre dans le processus de l'Union française, le

1 William Ratrema, *ED*, *Andriamalala, op.cit.*, p. 13.

2 William Ratrema, *E.D. Andriamalala, op.cit.,* p. 187-188. Ses articles, tous en malgache, publiés entre juin 1958 et mars 1960, sont rassemblés dans William Ratrema, *Ny rafi-pisainana iorenana sy aorin'ny asa soratr'i E.D. Adriamalala,* Antananarivo, Librairie mixte, 1983, p.117-180.

chef de cabinet du président de l'Assemblée nationale Norbert Zafimahova, lui-même originaire de la côte Est. Cependant, au moment de l'indépendance en 1960, Zafimahova est évincé du pouvoir au profit de Philibert Tsiranana, fondateur de l'autre parti côtier issu du PADESM, le Parti Social Démocrate (PSD). Dépité, Andriamala abandonne alors la vie politique et décide de se consacrer à la vie intellectuelle, la langue et la civilisation malgaches. Grâce à une bourse de l'Unesco, il voyage en Europe toute l'année 1963 avant d'être chargé de mission à la faculté des Lettres (1964-1966) de Tananarive puis administrateur des éditions de l'« Association pour le développement des bibliothèques de Madagascar » jusqu'en 1970. Il reste dans le milieu littéraire à des postes administratifs successivement comme chef de la division de la promotion des Lettres, du livre et de la lecture à la Bibliothèque Nationale puis au service des Bibliothèques (1970-1977) puis, sous le régime de la malgachisation de la seconde République, il devient administrateur d'édition de l'Office du Livre malgache (1977-1979). Parallèlement, il est engagé au service de la langue malgache et de la redéfinition de l'identité malgache, à la fois sur le plan pratique en donnant des cours de malgache et des conférences et sur le plan théorique quand, en 1974, il rédige à la demande du colonel Ratsimandrava le bref et tonitruant traité en faveur de l'usage exclusif de la langue malgache, *Ny Fanagasiana* qui deviendra, entre les mains du président Ratsiraka, un manifeste politique violemment anticolonialiste et la référence théorique du mouvement de la malgachisation.

Il continue à écrire. Ayant, comme la plupart des écrivains, commencé par des poèmes diffusés dans les journaux sous divers pseudonymes ; ses nouvelles sont publiées dans le journal de son parti entre 1958 et 1960 mais aussi dans d'autres publications qui ne partagent pas forcément le même engagement politique, comme *Dingana*, *Fanasina, Hehy*. Les romans, *Antso* (1943), *Zazavavindrano* (1945), *Menarana* (1945), *Voankazo Nandraràna* (1946), *Talambalo* (1948), *Ny Fofombadiko* (1954) restent inédits et ne seront publiés qu'après la révolution de 1972 qui ne légitime plus que la littérature en mal-

gache. Il sera l'un des écrivains les plus prolixes des années 1960-1970 avec des pièces de théâtre, des adaptations de contes et de très nombreux articles et des essais politiques[1]. Il meurt à Antananarivo le 25 mai 1979.

47 dans *Fofombadiko*

Ce roman rédigé à la première personne est une longue lettre adressée à la femme aimée désormais éloignée du narrateur pour expliquer le malentendu qui les a séparés. Le récit en abyme qui prend la forme d'une anamnèse, évoque leur rencontre dans un village de forêt au moment du déclenchement de l'insurrection. Forcés de suivre les insurgés, les deux jeunes s'échappent de leur village clandestin et réalisent quel est le vrai visage de leur meneur. L'intrigue principale est l'amour perdu et les malentendus qui ont séparé les amants ce qui explique la tonalité générale du regret, de la perte des idéaux, de la nostalgie dans un romantisme cher aux Malgaches. Cependant, le contexte de cette intrigue amoureuse complexe permet au romancier d'introduire des portraits et des déclarations qui relèvent bien de l'analyse politique. Il est donc possible de lire ce roman sentimental aussi comme une fiction historique construite à partir des témoignages certainement recueillis par l'auteur. Cependant, les scènes décisives sont maintenues en arrière-plan. Les personnages centraux se sont éloignés de la capitale puis de la ville de Moramanga où éclatera l'insurrection le 29 mars. C'est un piroguier atteignant le village isolé où ils font étape qui leur rapporte une « rumeur » :

> Que sont ces *tabataba* en provenance de Moramanga […] il y aurait beaucoup de morts d'hommes. Il paraît que ce sont des Sénégalais qui ont tué des Malgaches. […] Il y en a même qui disent que les Sénégalais se dirigent par ici, vers l'est, ils pillent et saccagent tous les villages qui sont sur leur passage…(Chap 6, 41)[2]

1 William Ratrema, *Ny rafi-pisainana, op.cit.,* p. 185-186.
2 Toutes les citations en français sont tirées de la traduction de Johary Ravaloson, *Ma Promise,* La Réunion, Dodo vole, 2020.

Le romancier présente là la vision des gens extérieurs à toute interprétation politique car, effectivement, les premiers insurgés attaquèrent un camp français où étaient cantonnées des troupes coloniales avec des Africains, appelés communément par les Malgaches « sénégalais ». Ces derniers, le lendemain, se livrèrent à des exactions qui impressionnèrent durablement l'imaginaire malgache sur les Africains. Il faut remarquer l'usage du mot *tabataba* qui signifie d'abord « bruit » et qui, depuis 1947, désigne par euphémisation l'insurrection[1].

Au chapitre suivant, un autre personnage arrive de Moramanga, en même temps que d'autres sur la côte Est :

> Quatre ou cinq Vazaha [Français] ont été tués et, de minuit jusqu'à l'aube, les représailles s'enchaînèrent : coups de feu, maisons incendiées. La mort s'est abattue sur toute la ville […] Les rares rescapés se sont sauvés en forêt.

À la question des initiateurs, il répond :

> On ne sait plus. […] La plupart des gens […] ont trouvé la mort à peine arrivés dans la rue ! L'orgueil des mâles cœurs se réveilla devant le drame des compatriotes massacrés comme des criquets. Beaucoup ont saisi ce que trouvaient leurs mains pour rendre la mort. […] Les Sénégalais ont poursuivi les fuyards jusque dans la forêt en brûlant tout sur leur passage. (67-68).

Le récit se termine par une dernière attaque qui jette les villageois hors de leur camp en disant : « Sauvez-vous […] les Sénégalais arrivent » (167).

Les deux héros sont originaires de la capitale ; ils sont donc merinas, de ce groupe plus éduqué pour des raisons historiques dont le royaume avait conquis les régions périphériques au XIXe, y installant des représentants du pouvoir dominateur. Ces deux éléments nourrissent une tenace rancune chez les habitants des côtes, dont ceux de la forêt où est située l'intrigue. Les villa-

1 Le film de Raymond Rajaonarivelo sur 1947 est intitulé *Tabataba* (1988).

geois sont montrés comme considérant tous les merinas comme des agents de la colonisation puisqu'ils occupent les postes de fonctionnaires. Le chef du village, qui va se révéler être un des responsables des insurgés mais qui est l'ami d'enfance du héros, explique les premières attaques : « Les gars ont envoyé en enfer tous les fonctionnaires traîtres du village » (7, 45) ; le médecin, merina aussi, sera assassiné tandis qu'un autre surgit à la fin du récit en racontant :

> Dès que l'affaire a explosé, on m'a mis en prison. Sans raison ni explication. Peut-être tout simplement parce que je suis un Merina ! Je ne faisais partie d'aucun groupe politique, j'accomplissais juste mes devoirs de fonctionnaire…[…] j'étais médecin d'État (153-154)

Le narrateur, qui l'a connu à la ville « habillé et raide comme un Merina », le retrouve « vêtu de rabane » (58), c'est-à-dire du tissu de raphia fabriqué en forêt.

Le chef Marolahy, armé d'une sagaie, qui est l'arme emblématique des insurgés, est plus explicite encore quand il arrête les « Merina » (78) et se présente comme un chef qui « ne résiste à aucun têtu d'Ambaniandro » (82), le terme par lequel les Côtiers les désignent et les accusent de collusion avec le dominateur : « c'est pourtant eux qui se lient comme des cheveux crépus avec les Vazaha » (83). Le récit représente ce chef en « brute » (117) au « sourire énigmatique » (134) à la tête d'une bande qui viole les femmes (155) et se révèle, in fine, un traître (177). Pourtant, sa harangue synthétise les arguments politiques et spirituels du MDRM et la lecture du réel diffusée par les devins dans le cadre de la propagande :

> Je suis l'envoyé du général de l'armée malgache chargé de réunir tous les hommes valides de la côte Est….Nos soldats se préparent, on a reçu des fusils, on a reçu des armes, et de surcroît les Américains viendront nous aider ! […] Prenez vos sagaies, emportez vos bâtons… Nous n'avons pas peur des armes des Vazaha, car nous avons les dieux protecteurs, déjà protecteurs de nos ancêtres…L'ombiasy va venir maintenant nous donner le sacrement anti-balle ! ..et nous

> irons jusqu'au bout, nous ne nous arrêterons pas avant l'indépendance ! (92).

Le texte rapporte donc à la fois des éléments factuels, la forte proportion des Merinas parmi les agents de l'état, la présence des devins dans les rangs du MDRM, et les points de vue stéréotypés qui nourrissent les tensions entre ethnies, le double jeu des uns et la violence des autres. Pourtant, le narrateur, qui a suivi la trajectoire de l'auteur et peut être interprété en grande partie comme son double sur ce point, semble défendre une position supra-ethnique dans ce contexte extrêmement tendu. En même temps que son discours inclusif, il décrit les cultures régionales, en particulier les divers rapports à la parole et donc la sociabilité :

> Je ne crois pas aux ségrégations ethniques entre Malgaches ; le cloisonnement est dû aux us et coutumes et non à la haine et au mépris. Et si c'était facile pour nous, enfants de Merina, de nous fréquenter, c'était grâce à notre langage, moins direct que celui de nos amis Betsimisaraka qui nous écorchait les oreilles (46)

Lui, le Merina vivant sur les côtes, qualifie le chef de « Betsimisaraka ignorant sous ces feuillages » (94) tout en découvrant avec horreur sa violence : « Je croyais sincèrement qu'il était impossible qu'un Malgache puisse tuer un autre Malgache » (82). L'auteur insère à ce moment un jugement sévère sur l'insurrection en la faisant qualifier par le narrateur de « folie » (73), d'« idées donquichottesques » (76) et de « tuerie qui ne servait à rien » (178) :

> Exiger son indépendance n'est pas folie mais passer de la discussion à l'affrontement par les armes, où l'on ne risque pas de gagner, ça l'est ! […] nous avions commencé à demander notre indépendance selon la voie légale, nous devions rester sur ces positions. (74)

L'évocation de cette étape politique du parlementarisme prise en charge par un « nous » qui ne peut renvoyer qu'aux positions officielles du MDRM est résumée en une phrase qui rappelle son succès aux élections législatives de 1946 :

> Comme un seul homme, les Malgaches, sans distinction de cheveux, s'unirent derrière leurs représentants et exigèrent le retour à la souveraineté de la nation (101).

La charge est violente contre les nationalistes, en particulier les fondateurs du MDRM à Paris en 1946 qui, en contradiction avec leur projet politique affiché, avaient tenu une campagne électorale très virulente l'année précédente. Le narrateur s'insurge et l'auteur accuse les députés :

> Je ne suis pas d'accord avec vous, les étudiants de l'au-delà des mers ! …Si là-bas vous êtes pleins d'ardeur et de prétention, quand vous proclamez « plutôt mourir », une fois rentrés à Madagascar, vous obtenez place importante et gros salaire. (11, 75)

Le personnage, mis en minorité face aux insurgés décrits comme peu aux faits de la politique, risque sa vie en affirmant aux combattants « je ne suis pas d'accord avec votre position dans ce conflit […] je ne suis pas du tout persuadé que ce que vous faites correspond à du patriotisme » (133). On voit bien que le romancier cherche à introduire, non un débat sur l'intensité des violences, mais une réflexion de fond sur les manières d'exprimer son patriotisme.

Pourtant, de nombreuses scènes témoignent du désir d'évoquer, avec une certaine fidélité mais par touches, une situation dramatique encore récente. Si aucun personnage d'autorité français , en particulier l'armée, n'apparaît, la répression est évoquée à travers une scène ou un hélicoptère survole le village en mitraillant ses habitants (96). On rapporte l'arrestation des députés qui eut lieu à Tananarive en avril 47 et celle de leurs partisans que l'on « fourgua en prison comme du bétail » (101), autant de faits avérés mais qui restent à l'état de silhouettes. La vie misérable des populations fuyant dans les forêts, menacés par « des escadrons de tirailleurs » (178), toujours des Sénégalais (110, 181) est partagée par les personnages et rapportée par le narrateur. Souffrant de tout

mais particulièrement du manque de sel et de médicaments (131), on les voit « pourchassés comme des bêtes sauvages » (133) :

> On habitait dans des cabanes en bois camouflées par des feuillages et des buissons touffus, à l'abri des regards indiscrets, même de ceux des aviateurs. Les Betsimisaraka sont experts dans ce genre de camouflage (111).

Pourtant, le texte, au contraire des hagiographies qui suivront, insiste constamment sur la symétrie des violences et donc sur la vanité à prendre parti :

> Pendant ces périodes troubles, les crimes commis par les Malgaches étaient désignés par les insurgés comme des actes commis par des Vazaha et les actes de folie des Vazaha dénoncés par eux-mêmes comme bestialité de l'ennemi ! La sagesse consistait seulement à écouter sans rien dire, car on n'avait aucune possibilité de vérifier et la seule vérité était que les deux nations étaient revenues au temps des grottes et des tanières primitives. […] On extermine sans pitié du côté des Vazaha ! On assassine du côté des Malgaches ! (126 et 128)

Le texte présente comme équivalentes les souffrances d'une Malgache tuée en brousse depuis les airs et d'une Française épouse de colon prisonnière. Le romancier semble soucieux de donner par elle une description de colons plus nuancée que le discours de propagande sur les français inhumains :

> Nous possédions une sucrerie un peu au nord de Toamasina, commença-t-elle. Mon mari était parti en ville pour affaire quand les ouvriers se sont retournés contre moi, nous ont tout volé et ont tué ceux qui cherchaient à me protéger. Pourtant, mon mari est un Vazaha natif de l'Île (146).

Un roman politique ?

L'analyse du scénario et des personnages permet de conclure que ce texte n'exalte aucune partie ni aucune thèse. Ce retrait

est, en soi, une position de défiance par rapport aux responsables politiques malgaches, ceux du MDRM en 47 et ceux du moment de l'écriture en 1954. Le narrateur pleure sur sa « petite nation » : « Combien de fois dans son histoire avait-elle été trahie par ceux en qui elle avait placé sa confiance » (173). Si le principe de l'indépendance semble défendu, si le terme de « nation » est utilisé, l'insurrection, dans son ensemble, est condamnée pour son impréparation, le profil de ses responsables et la violence de sa mise en oeuvre. Le narrateur accuse : « Par votre folie, l'espoir de devenir indépendant est grillé pour un bon moment » (181). Le récit semble extrêmement prudent dans l'analyse des faits, omettant à la fois de rappeler l'attaque du camp et des colons, le rôle de l'armée française, la présence de réseaux clandestins et le sens politique de l'insurrection. Il minimise le nombre de colons tués et cherche à exprimer le point de vue de villageois non informés.

La violence barbaresque étrangère est représentée, non par le pouvoir colonial (les « zones contrôlées par le pouvoir colonial » sont au contraire le lieu de refuge, 168) mais par les Sénégalais, qui, sans cesse nommés, ne sont jamais mis en scène. Depuis la conquête de 1895, ces troupes coloniales appelées aussi « forces noires » représentent une forte proportion de la présence militaire française et cristallisent toutes les peurs des Malgaches[1]. Andriamalala préfère rappeler leur réaction que dresser le portrait des 2000 insurgés malgaches[2] du camp de Moramanga ou

1 Ahmadou Ba, *Des «Sénégalais» à Madagascar : militaires ouest-africains dans la conquête et la colonisation de la Grande-île (1895-1960).* Thèse d'histoire, Paris 7 Diderot, 2010.
Abdul Sow, « Témoignage sur le rôle des tirailleurs sénégalais lors des événements de 1947 à Madagascar », in Francis Arzalier et Jean Suret-Canale, *Madagascar 1947. La tragédie oubliée,* Paris, Le Temps des cerises, 1999, pp.133-140. A. Champeaux, E.Deroo, *La Force noire. Gloire et infortunes d'une légende coloniale,* Paris, Tallandier, 2006. Frédéric Garan, *Défendre l'Empire.* Paris, Vendémiaire, 2013.
2 Jacques Tronchon, *L'insurrection malgache de 1947,* Paris, Karthala, 1986, p.43.

des troupes françaises déployées au sol[1], hormis au dénouement. Cette incarnation du mal par les Noirs, plus grands que les Malgaches, avait été exprimée par Jacques Rabemananjara avec des termes encore plus forts, dans un poème écrit en prison en 1948 où il évoquait son arrestation et son séjour au siège de la Sûreté où il fut torturé par des Comoriens :

> Les messagers torrides / de la torture et de la nuit !
> Ils mâchent comme du béthel des syllabes rugueuses / entre leurs dents de carnassiers […]
> Il fallait croire aux primautés des chimpanzés / et prêter oreille attentive / au guttural de leur sabir[2].

L'orientation politique des autorités n'est énoncée qu'une seule fois, au dénouement, et le romancier la place dans la bouche du soldat français natif de l'île et ami des héros : « l'État colonial est décidé à en finir et à écraser l'insurrection par tous les moyens » (187). Il semble qu'Andriamalala en s'attachant, pour des raisons personnelles, à décrire l'exploitation, par les insurgés, de la haine des Merinas, reprend un argument du PADESM et tait l'engagement nationaliste de nombreux Merinas. La thèse du roman serait donc un plaidoyer en faveur de la concorde, sur le sol malgache, de toutes les ethnies et des Français et l'exaltation d'un patriotisme « inclusif ».

Cependant, le texte se situe avant tout sur le terrain moral. Le narrateur, interpelé par son interlocutrice et amante, est tenaillé par les questions philosophiques de l'amour et théologiques de la présence et de l'action protectrice de Dieu ou du bien fondé de la vengeance. Le romancier, qui multiplie les allusions aux discours politiques et aux témoignages de 1947-48, paraît sans cesse, en même temps, vouloir détourner le centre de gravité de

---

1 Pierre et Serge Bouchet de Fareins, *Madagascar, île meurtrie. Impressions de campagne d'un capitaine 1947-1949,* Paris, L'Harmattan, 2013.
2 Jacques Rabemananjara, « Conte pour Bakoly », *Oeuvres complètes. Poésies,* Paris, Présence africaine, 1978, p.250-251.

l'intrigue vers les questions existentielles. Ce qui peut passer pour de l'hésitation va assurer au texte des lectures multiples.

La réception

En 1954, Andriamalala avait à son actif déjà plusieurs romans, et aucun d'eux n'avait été publié. Quand, après l'indépendance, la reconnaissance atteignit la gloire littéraire, la critique n'insista pas tant sur l'analyse politique que sur le romantisme de l'histoire d'amour et sur la poésie d'un texte qui renouvelait la langue tout en rendant hommage à Rabearivelo. Interrogés sur les raisons de leur admiration pour lui, les auteurs contemporains ne mentionnent jamais son analyse politique de la situation.

Solofo Ratsimbazafy, qui, comme Andriamalala est d'origine merina mais vit à Tamatave, écrit des histoires et des pièces de théâtre. Il se reconnaît dans la démarche politique et sociale du romancier :

> Je marche dans ses pas. J'ai été éducateur puis formateur : j'ai écrit des histoires dans lesquelles, comme Andriamalala, je propose des modèles. Comme lui aussi, j'essaie de forger des images, de trouver des expressions justes, parfois même je m'inspire d'un passage de lui pour construire mon texte. J'inscris quelquefois au bas du texte « inspiré par ED Andriamalala ». […] Moraliste, oui, il l'est quand, par exemple, il glisse dans ses romans une réflexion sur les apports et les limites du progrès. Il met en garde contre la fascination de ce qui vient de l'extérieur : cette pensée est toujours d'actualité. Il incite à ne pas se laisser gagner par la jalousie mais à regarder à soi-même. Loin de « prêcher » ou de développer des théories, il glisse ses messages dans les fictions, via les personnages. C'est plus habile. La morale ne tue pas la littérature, au contraire, elle la rend socialement utile […] Il est un Merina pur, même s'il a vécu sa jeunesse à Tamatave. Cependant, ses écrits s'adressent à tous les Malgaches, abordent toute l'histoire de Madagascar[1].

1 Entretien avec Dominique Ranaivoson, Tamatave, 15 mai 2017.

Le romancier Patrick Ramamonjisoa le prend aussi pour modèle, littéraire cette fois en reconnaissant : « J'ai été particulièrement séduit par sa faculté à maintenir une tension tout au long du récit, à éclater la trame avec un sûr instinct de dramaturge »[1]. Johary Ravaloson, son traducteur qui est lui-même romancier, se considère aussi comme un de ses héritiers. Il précise ses apports en parlant surtout de sa créativité langagière :

> Ses constructions romanesques et sa langue ont formé le début de mon intérêt pour la littérature. Il écrivait dans une prose d'où surgissaient les métaphores propres à la langue malgache mais aussi au lyrisme de l'auteur. Il aimait manier des proverbes et parfois usait de clins d'œil à la poésie qu'il aimait : ainsi, les titres de ses chapitres : les vers de *Ilay ora mpanova* de Rabearivelo dans *Ny fofombadiko.* Mais surtout il avait un regard poétique sur l'amour. […] En dehors du travail d'enrichissement de la langue, m'a charmé la construction recherchée de certains de ses romans qui ne se résignent pas au respect de la chronologie et qui paradoxalement respectent davantage l'histoire. La forme de lettre à la fiancée adoptée dans *Fofombadiko* est ainsi géniale car conforme à l'histoire et nécessaire à la narration[2].

Très curieusement, la mise en scène de l'insurrection semble passer inaperçue à son traducteur : « Une autre de ses obsessions était la nation. S'il ne racontait pas d'histoires se déroulant dans des périodes clés de luttes, pour l'indépendance, pour la culture ou la langue, il faisait traverser ces thèmes dans ses romans »[3].

Pourtant, ce premier texte sur 1947 sera suivi par de nombreux autres, dans tous les genres, à toutes les époques et pour défendre des points de vue divers. Citons, en malgache, le roman policier d'Idealy-Soa, *Raharaha 47*[4] (1967) et *Mitaraina ny tany* (1975) sous forme de témoignages rapportés, d'Andry Andraina[5], plus réaliste qui est mis au programme des lycées. En français, les productions

1 Entretien avec Dominique Ranaivoson, par mail, 10 août 2017.
2 Entretien avec Dominique Ranaivoson, par mail, 18 septembre 2017.
3 *Ibidem*.
4 Idealy-Soa (Paul Rapatsalahy), *Raharaha 47,* Antananarivo, Takariva, 1967.
5 Andry Andraina, Andry, *Mitaraina ny tany,* Antananarivo, Librairie mixte, 1979, rééd 2007.

sont plus récentes avec le roman polyphonique *Nour, 1947* (2001) et *Madagascar, 1947* (2007) de Raharimanana[1], les romans plus ouvertement historiques *Sang pour sang, vie pour vie*[2] (2003) de Charlotte Rafenomanjato et *Zovy. Au coeur de l'insurrection malgache*[3] de René Radaody-Ralarosy (2009).

Les filiations sont délicates à établir puisqu'il est possible de comparer ces textes à *Fofombadiko* soit sur le plan de la construction narrative et de la poésie soit sur celui de l'écriture de l'histoire. Nous nous en tiendrons à ce second critère qui permet de retrouver chez Charlotte Rafenomanjato et René Radaody-Ralarosy le souci de rappeler la diversité des positions des Malgaches en 1947 et de souligner les conséquences persistantes quoique non énoncées de ces douloureux antagonismes.

En conclusion, soulignons le caractère exceptionnel de ce roman de l'époque coloniale directement inspiré d'un de ses moments les plus tragiques mais qui ne verse pas dans le discours partisan. Au contraire, ce roman, historique pour une part, sera aussi, et surtout pour beaucoup, lu comme une représentation de l'amour idéalisé et des mirages qu'elle induit et comme une incitation à réfléchir à la construction nationale. Il sera aussi la matrice d'une vision renouvelée de la langue et de la stylistique malgaches. Cependant, malgré toutes ces qualités, il ne pourra être promu qu'au moment où les instances politiques, issues de la révolution de 1972, et éditoriales résolument nationalistes, auront le souci de construire un patrimoine littéraire conforme à leur vision.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

---

1 Raharimanana, *Nour*, 1947, Paris, Le Serpent à plumes, 2001, rééd. La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2017. Raharimanana, *Madagascar 1947,* La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2007.

2 Charlotte Rafenomanjato, Charlotte, *Sang pour sang, vie pour vie,* Antananarivo, SME, 2003.

3 René Radaody-Ralarosy, *Zovy. Au Coeur de l'insurrection malgache,* St-Maur, Sépia, 2009.

Partie II

Des écrivains parmi les coloniaux : observateurs, amis, modèles

Quand des écrivains français parlent de Madagascar : les correspondances de Paulhan et Renel.[1]

Madagascar, pour les Européens, c'est un truisme de le redire, est au sens propre à l'autre bout du monde si bien que la perception qu'ont pu en avoir les Français passa donc toujours par les voyageurs et leur discours. L'époque coloniale, en envoyant davantage de militaires, de colons, de journalistes, de fonctionnaires, élargit considérablement l'éventail de ces intermédiaires. Parmi les documents de diverses natures qui ont façonné les représentations de cette île complexe, les correspondances privées contiennent sans doute les mots les plus sincères. Adressées souvent dès l'arrivée, elles se font l'écho à chaud des impressions et de la mise en place d'une nouvelle vie à destination d'un public qu'il faut certes rassurer mais pour lequel il n'est point besoin de faire sans cesse des effets. La correspondance d'écrivains influents qui ont mis en scène par ailleurs ce dont ils rendent compte dans leurs lettres constitue donc, il nous semble, un des meilleurs lieux à analyser pour comprendre comment s'est forgée chez les scripteurs une représentation qui a ensuite nourri leur écriture et forgé durablement l'imaginaire européen sur Madagascar.

Charles Renel (1866-1925) et Jean Paulhan (1884-1968)

---

1 Ce chapitre est une version remaniée du chapitre « Paulhan et Renel : une époque, deux perceptions de Madagascar, deux entreprises littéraires », colloque « Idées et représentations coloniales dans l'Océan Indien XVIIIè-XXè siècles », Saint-Denis de La Réunion, octobre 2007, Presses Universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), 2009, 710 p., p.437-449.

furent deux personnalités du monde colonial et littéraire dont les écrits sur Madagascar rencontrèrent, à des époques différentes, un grand succès. Nous analyserons ici leurs correspondances[1] car elles sont exactement contemporaines, entre 1907 et 1910, le temps de son séjour malgache pour Paulhan, celui de Charles Renel se prolongeant jusqu'à sa mort en 1925. La correspondance de Paulhan, volumineuse, déjà parue sous forme de fragments en 1982[2], fut publiée intégralement en France en 2006[3] tandis que celle de Renel, en grande partie disparue dans les bombardements de sa maison familiale, demeure inédite. L'un et l'autre furent au service de l'enseignement, apprirent la langue malgache et s'attelèrent à des tâches de collectes de ce qui est désormais nommé la littérature orale ou littérature traditionnelle malgache, les contes, les proverbes et les joutes poétiques. Ils furent tous deux considérés comme connaisseurs voire spécialistes de Madagascar et, à ce titre, leurs analyses sur le pays furent d'emblée légitimées en France. À des époques et dans des milieux différents, ils contribuèrent ainsi à créer dans l'imaginaire français un Malgache qu'ils avaient cru voir et comprendre avant de le représenter dans leurs textes. C'est la force et la persistance de leurs représentations qui nous a incitée à entreprendre cette analyse.

Une époque, deux trajectoires

Jusqu'à 1896 et la conquête militaire de Madagascar par la France, les missionnaires protestants anglais et norvégiens, présents depuis 1820 ont ouvert des écoles, des hôpitaux, fixé la langue, collecté les traditions, suscité des écrivains, formé des cadres[4] en anglais et en malgache. Après 80 ans d'action, leur

1 La correspondance de Paulhan s'étend du 13 décembre 1907 au 20 octobre 1910 et les lettres de Charles Renel du 7 février 1907 au 24 décembre 1913.
2 « Cahiers Jean Paulhan », Paris, Gallimard, 1982, 414 p.
3 *Lettres de Madagascar,* annotations de Laurence Ink, Paris, Editions Claire Paulhan, 2006, 535 p. Nous indiquerons les références par *L.*
4 Essentiellement des enseignants, des pasteurs, des artisans et des médecins.

influence s'étend à tous les domaines de la vie politique, sociale, économique, spirituelle et artistique. Galliéni, premier gouverneur général, voit et comprend que cette situation constitue une sérieuse entrave à la domination hégémonique que la France entend mettre en place. Dès son arrivée, il considère comme une priorité d'imposer la langue française d'une part et une distance entre les écoles et les églises d'autre part[1]. Il parle de « franciser l'île »[2] par un programme d'enseignement qui est en même temps d'ordre politique et religieux en vue de « les affranchir des préjugés et des méfiances dont ils s'étaient imprégnés sous leur ancien et despotique gouvernement, de manière à les transformer en auxiliaires et collaborateurs pour l'œuvre française et économique que nous avons entreprise ».[3]

Son successeur, Augagneur, qui arrive en 1904, l'année de cette lettre, poursuit cette entreprise en accentuant la lutte contre les écoles chrétiennes. Violemment anti-clérical de par son appartenance à la franc-maçonnerie, il adopte une véritable stratégie d'étouffement des missions. En France, l'idéologie coloniale quasi unanimement partagée croit en la hiérarchie des races et en l'avance de l'Occident dans cette marche ininterrompue et progressiste de l'humanité. Paulhan et Renel, non religieux[4], envoyés par une République laïque conquérante, sont des ambassadeurs de ce système en train de se mettre en place dans une société modelée par des modèles autochtones qui ont depuis plus de 80 ans subi d'autres influences.

Charles Renel, originaire d'Epinal, soutient un doctorat de

---

1 Jacqueline Ravelomanana, « La culture scolaire : l'exemple du lycée Jules Ferry de Tananarive (1924-1972), communication du 13 novembre 2003, *Bulletin de l'Académie malgache,* tome LXXXII / 1-2, Antananarivo, 2003, pp.395-400.

2 Lettre du 19 août 1897, citée par Jean Valette, « Note sur quelques documents inédits destinés à saisir la pensée religieuse de Galliéni », *Bulletin de l'Académie malgache,* tome XLIV-2, 1966, Tananarive, 1968, p.187-189.

3 Lettre du 12 avril 1904 citée par Jean Valette.

4 Charles Renel est de famille protestante.

sciences religieuses en 1898 puis est maître de conférences à l'université de Besançon et professeur de philologie à la faculté des lettres de Lyon. En 1907, Victor Augagneur, comme lui lyonnais et franc-maçon, le nomme directeur de l'enseignement à Madagascar pour trois ans. Il restera 19 ans en poste, jusqu'à sa mort en 1925 avec seulement des périodes de congé en France[1]. Il a pour mission d'imposer l'enseignement laïc et francophone sur toute l'île. Selon les zones, il s'agit d'ouvrir des écoles et des centres de formation professionnelle ou de fermer des écoles confessionnelles pour imposer une laïcité conforme au projet de la France républicaine. Il « ouvre » ainsi 820 écoles[2]. Sa correspondance, l'abondance de son œuvre, la durée de son séjour, la descendance malgache qu'il y laissa, sont autant d'éléments qui marquent son enracinement dans l'île.

Paulhan a 20 ans de moins. Il est le fils unique d'un philosophe ami de Lévy-Brühl qui écrit mais semble ne pas gagner sa vie et d'une mère protectrice qui cherche à faire vivre la famille en ouvrant une pension de famille[3]. Dans ce contexte quelque peu étouffant, le jeune Paulhan est rêveur. En 1906, à 22 ans, il obtient une licence de lettres et philosophie puis, après son échec à l'agrégation en 1907, cherche à explorer des pays lointains. Il commence à apprendre le chinois, pense à Salonique quand il obtient un poste à Tananarive[4]. Il est chargé d'enseigner le français aux enfants de colons dans un établissement public, le collège de garçons, qui vient d'ouvrir. Il restera en poste 33 mois au cours desquels le gouverneur ne lui confie aucune autre mission spéciale[5] malgré sa maîtrise revendiquée de la langue.

---

1 Martine Chalvet, *L'enseignement à Madagascar de 1906 à 1968,* brochure conservée par l'Académie des sciences d'outre-mer, Paris, 1986. Les périodes d'absence de Renel sont signalées par Paulhan, *Lettres,* p.415 et 487.

2 Maurice Pottecher, introduction aux *Contes de Madagascar,* Paris, Leroux, 1930, p. I-XII.

3 Sa correspondance en témoigne.

4 Notice « Jean Paulhan » in Flavien Ranaivo, *Hommes et destins, Madagascar,* Paris, ASOM, 1979, in p.356-357.

5 « Si Augagneur était un type distingué, il n'hésiterait pas à me confier une mis-

Restant à l'écart des lettrés malgaches, redoutant le contact avec les missionnaires anglais qui travaillent depuis longtemps sur les littératures traditionnelles, il porte toute son énergie à la collecte de proverbes et de poésies, les *hain-teny*, qu'il classe et traduit en vue de leur publication. Il fréquente quelques vieux, les domestiques, les concubines malgaches et les fonctionnaires coloniaux de la capitale mais assiste aussi aux réunions de l'Académie malgache, cercle de savants créé en 1902 par Galliéni au sein duquel il se fait admettre. Il rentre à Paris en 1910 pour enseigner le malgache à l'école des langues orientales au moment où son supérieur Renel était décidé à le licencier[1]. Jusqu'à sa mort en 1968, il se dira spécialiste de Madagascar mais, directeur des plus célèbres revues littéraires françaises, mentor de très nombreux écrivains, il ne publiera jamais sa thèse ébauchée sur Madagascar et ne lancera pas d'auteurs malgaches. Son séjour de jeunesse, véritable parenthèse de formation, ne sera suivi d'aucun autre et si toute sa vie il continue à donner des conférences sur Madagascar, rien n'indique qu'il soit resté en contact avec des Malgaches, écrivains ou non. La quatrième de couverture des *Cahiers Jean Paulhan* de 1982 résume la situation : « Jean n'y retourna plus car en trois ans, il était devenu Jean Paulhan ».

Alors que les deux hommes sont mutés presque ensemble à Tananarive, la hiérarchie fait de Renel le supérieur de Paulhan. Si l'aîné parle du gouverneur général Augagneur, il ne mentionne jamais le jeune professeur débutant, tandis que celui-ci cite à maintes reprises l'accueil dont il bénéficie :

> Renel est très bien. Il est l'intellectuel costaud. Il a un gros ventre et il a toujours l'air de marcher de travers. Mais il rit comme une bête féroce et il a de grandes belles dents. Il joue très bien au tennis et aux boules. Il a tout à fait les mêmes opinions que Papa, en littérature et en art ; ou presque. […] Ils m'invitent parfois à dîner et je suis très content d'aller chez eux. Ce sont les mieux de tous ici…(22 mars 1908, *L,* 126)
>
> Une après-midi très bonne. On a joué aux palets, au tennis. Madame Renel a

sion importante et secrète à travers l'île, par exemple d'aller écouter les plaintes des Malgaches- ou de savoir ce qu'on pense de lui. », *Lettres, op.cit.* p. 341.

1 *Lettres,* note a, p. 503.

joué et a chanté. Il y avait d'autres invités, bien inférieurs aux Renel. Mais j'ai beaucoup de plaisir à les voir et à causer avec eux. (18 août 1908, *L,* 239)

Ce matin je déjeune chez les Renel, puis un tennis (dimanche 1er août 1909, *L,* 353).

En avril 1909, l'opinion de Paulhan change ; Augagneur et Renel (qui appartiennent à deux loges maçonniques différentes[1]) paraissent ne plus s'entendre et il confie à sa mère :

Imagine-toi que depuis que le collège existe, Renel ni le gouverneur n'y sont pas encore venus une seule
fois, ni voir comment marchaient les classes, ni rien. Renel est un homme heureux, il ne connaît pas un
mot des règlements français. Il ne sait pas le malgache. Il joue au tennis et organise une exposition d'art
malgache pour pouvoir rapporter en France quelques souvenirs. Et pour le reste, il s'en remet à Augagneur, qui s'en remet à Poiret. (10 avril 1909, *L*, 303)

Puis il parle du « tyran » (*L,* 378) dont « l'œuvre est nulle » (*L,* 379) et, voulant critiquer un trésorier-payeur trouve cette comparaison : « il s'intéresse et il s'entend au trésor à peu près comme Renel à l'enseignement. » (1er mai 1909, *L,* 316)[2].

Nous pouvons donc dire que la rencontre entre les deux hommes n'a créé ni lien de confiance ni collaboration intellectuelle ou littéraire. L'un et l'autre, quoique dans des positions différentes, ont observé assidûment les Malgaches en rendant librement compte de leurs interprétations dans leurs correspondances.

De l'œil à la plume

Le 17 février 1907, Renel écrit à sa famille « presque tout est à faire ici » et l'année suivante, il qualifie la terre de « neuve et pittoresque » (1er septembre 1908) et il y lance une action

1 *Lettres,* note 4, p.308.

2 Il reprend les mêmes accusations dans la lettre du 16 juin 1909, p.342.

administrative en laquelle il croit. Il se révèle un observateur curieux, circule partout, va dans les spectacles populaires, le *hira gasy* qu'il appelle « théâtre en plein air à l'usage des indigènes » (17 février 1907) ; il effectue de longues « tournées d'études personnelles en même temps que d'inspection administrative » (8 avril 1907) dans toutes les provinces comme il l'annonce à sa famille le 12 mars 1908 :

> Voici mes projets actuels pour 1908 : au mois d'avril ou commencement mai, tournée dans l'Ouest vers le pays sakalava (10 jours environ) ; en mai, tournée dans le Nord dans la région du lac Alaotra […] ensuite grande tournée de deux mois (probablement août et septembre) jusque vers Fort-Dauphin dans l'extrême-sud : je descendrai par les régions montagneuses et je remonterai le long de la côte.

Il s'attache des collaborateurs, surtout des instituteurs, qui recueillent des contes et de nombreuses traditions. Cependant, malgré cette constante immersion dans la société malgache, il garde un vif et persistant sentiment de distance qui correspond à l'exotisme tel que défini au même moment par Segalen de ce que est « en dehors » de la « tonalité mentale coutumière »[1] et l'exprime à son oncle dans une lettre du 17 février 1907 :

> Des mers et des mers nous séparent, et des pays étranges habités par des peuples qui n'ont rien de commun avec nous et parmi lesquels nous passons en voyageurs sans presque rien pénétrer d'eux. Comme nous chérirons, quand nous quitterons l'île lointaine, notre terre de France et nos frères de race et de sang.

Il insère, par exemple, dans ses romans, des remarques sur les amours et leurs limites avec des femmes malgaches : « toujours elles demeurent la maîtresse exotique, séparée du blanc par un mur, non pas de verre, mais d'airain »[2].

Pour Paulhan aussi, l'étrangeté des Malgaches reste leur

---

1 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme,* Paris, Fata Morgana, 1978, rééd. Livre de poche, 2009, p.38. Ce passage est tiré de notes de Segalen rédigées en 1908.
2 Cjarles Renel, *La Race inconnue,* Paris, Grasset, 1910, p.142.

première caractéristique[1] : « c'est un peuple étrange, qui n'est ni noir, ni jaune, ni blanc et qui a l'air de venir d'un autre monde » (*L*, 246). Il ne cesse de trouver « étranges » des comportements dont les motifs lui échappent totalement comme le don d'une pièce d'argent à l'occasion d'un décès (*L,* 363), la technique de construction d'une maison (*L,* 277), le statut de la femme (*L,* 280), ou du malade (*L,* 246), les habitudes culinaires (*L,* 378) ou matrimoniales (*L,* 143, 260, 280). Soupesant les avantages des femmes de diverses conditions, il conclut par : « les femmes esclaves sont mieux. Elles ont de longues figures maigres et bien noires et un air humble et sauvage » (*L,*144).

Les deux hommes, imprégnées des théories anthropologiques de leur époque, soucieux de ne pas quitter l'approche rationnelle héritée de leur culture, associent étroitement la rencontre physique et le questionnement intellectuel dans un souci constant de parvenir à des catégorisations ethniques et sociales. Renel parle des Merinas[2] comme d'un « peuple extrêmement sympathique, très doux et très gai, heureux de vivre, curieux et imitateur, tout disposé à accepter les idées et les mœurs des Européens » (17 février 1907), des Sihanaka[3] comme « de vrais sauvages […] la race est intelligente et douce » (15 juin 1908). *La Race inconnue* juxtapose une série de portraits et d'anecdotes qui mettent en scène des Malgaches des différentes régions, le métis, l'esclave, le bourjane, le dernier des fahavalou, Renel présentant ainsi la typologie des caractères telle qu'il l'a organisée. Dans l'introduction au premier volume des *Contes,* il ose ce jugement :

> La race malgache présente, à un haut degré, des qualités intellectuelles rares chez les demi-civilisés et
> qu'on s'est habitué à rencontrer surtout parmi les populations blanches antiques ou modernes, du bassin de la Méditerranée […] ils possèdent

1 La présentation de sa correspondance à Antananarivo par Laurence Ink reprend ce terme : « De retour sur la terre de ses propres ancêtres, il s'évertuera à faire découvrir à ses pairs la richesse, les étrangetés de la culture malgache. » Programme du Centre culturel Albert Camus, Antananarivo, février 2007.

2 Population des régions centrales d'origine asiatique.

3 Population des bords du lac Alaotra, au Nord-Est de Tananarive.

> une imagination vive, vraiment poétique, apte à comprendre et à fixer les correspondances des choses, les Malgaches ont de l'esprit.[1]

Paulhan profère des interprétations à partir de ses observations telles que « ils n'ont pas le sentiment de la paternité » (*L,* 143), « ils ne savent pas du tout supporter le froid. Ils ne songent pas à courir pour se réchauffer » (*L,* 171), « ils n'ont aucune idée de questions sociales […] pas d'idées morales actives » (*L,* 191), « ils n'ont pas eu de philosophes ni d'apôtres et les idées de paysans sont très vagues en général sur ces points [l'immortalité de l'âme][2] » (*L,* 162). Il appuie ses axiomes sur des anecdotes comme le montre cette étrange démonstration qui ne semble pas ironique :

> Les Malgaches sont beaucoup plus ingénieux que nous. Avec des boîtes de fer blanc qui ont contenu du pétrole, ils font de petits fourneaux […]. Ici quand Rakoto a fait le fourneau il n'avait pas de fil à plomb. Alors pour le remplacer il s'est servi de la première branche venue. D'ailleurs le fourneau n'était pas du tout droit. (*L,* 246)

Les Sakalaves, qui vivent dans cet Ouest où il ne s'est jamais rendu mais qui sont méprisés et craints des Merinas, ne sont « que des sauvages » (*L,* 229).

Dans la même perspective positiviste, Renel ne cesse de comparer les Malgaches aux peuples antiques qu'il a étudiés. Quand il visite Ambohimanga, qu'il sait dater du XIXe siècle, il y voit une « forteresse barbare » et ajoute « je me figure que les fermes fortifiées construites en Gaule par nos barbares ancêtres au VIe ou au VIIe siècle devaient être à peu près analogues » (8 avril 1907). Paulhan observe ses porteurs qui « se tiennent comme les dieux égyptiens » (*L,* 123). Cette fascination pour l'étrangeté les empêche, leurs textes l'expriment sans cesse, d'entrer dans la vision du monde malgache. Rationnels, ils ne

1 Charles Renel, *Contes de Madagascar,* 1ère partie, Paris, Leroux, 1910, p. XIII.

2 La phrase précédente est : « Je ne sais pas si c'est tout à fait exact que les Malgaches ne croient pas à l'immortalité de l'âme ».

peuvent croire en une autre logique que la leur et n'hésitent pas à transformer en pittoresque naïf les systèmes qui leur échappent, Paulhan qualifiant les croyances des Malgaches de « légendes » (377) et, ne saisissant pas la structure sociale de la ville d'Antsirabe, n'hésite pas à parler d'une population « flottante, récente, qui tient du betsileo et du hova. Sans traditions et sans histoire, des bourjanes et des cuisiniers » (*L,* 481).

Pourtant, les deux hommes se sont intéressés à la langue malgache. Quoique Paulhan en dise dans une de ses lettres, Renel a appris le malgache dès son arrivée. Il le rapporte à sa famille :

> Je ne pourrai l'[le théâtre] étudier que quand je saurai le malgache. J'en ai commencé les premiers rudiments mais faute de temps à y consacrer, mes progrès ne sont pas très rapides. (17 février 1907)
>
> Je fais dans cette langue des progrès rapides : je commence à lire et à me débrouiller pour la langue usuelle. (8 avril 1907)

Paulhan se met aussi au malgache, ses lettres faisant état de ses progrès au contact d'un vieux répétiteur. Il a pour objectif de recueillir un état ancien (donc « pur », selon sa vision) de la langue : « Je travaille le malgache parlé. Et je continue à réunir des hainteny. J'en ai déjà une belle collection et très précieuse au point de vue de la vieille langue. » (*L,*460). Soucieux d'être reconnu, il accorde une importance extrême au Brevet auquel il est reçu en juin 1909 (*L,* 341) alors que déjà en mars 1908, il avait affirmé : « je commence à devenir très fort en malgache […] c'est une langue très douce, gracieuse, surtout comme je la prononce » (*L*, 129). Cependant, en dépit de ses allégations, ses remarques sur les expressions imagées montrent qu'il se méprend sur leur usage. Alors que son ambition est de pénétrer la pensée en maîtrisant la langue, il rapporte par exemple les souhaits de bonne année en les interprétant par une traduction littérale des expressions : « D'abord on entre et on se souhaite d'être rattrapé par beaucoup d'années comme celle-ci (car les Malgaches pensent que ce sont les années qui courent et les hommes qui restent à peu près immobiles) » (*L*, 421). Il en arrive à prétendre :

« La vie des Hovas, les matériaux premiers des idées, animaux, plantes, pays sont ici si simples que l'on peut suivre dans tous ses détails la vie d'une idée générale » (*L,* 422). Dans les années 1930, alors qu'il tente toujours de rédiger sa thèse, il se met en scène en prétendant avoir été si intégré qu'il aurait été associé à la vie d'une famille : « J'ai passé trois années, de 1907 à 1910, à Madagascar, demeurant dès le premier jour dans une famille malgache, prenant part à ses travaux et assez vite – autant qu'il me semble- à nombre de ses soucis et de ses pensées »[1].

Les deux écrivains, dans la tradition coloniale de l'investigation, sont donc arrivés à un maîtrise certaine de la langue et ont cru que par elle, ils avaient atteint et compris non seulement les pensées de leur entourage autochtone mais l'élaboration de celles-ci et, partant, sa vision du monde. Dès lors, chacun n'a eu de cesse de rendre compte de ses découvertes par des publications, savantes ou populaires.

Renel a déjà écrit de nombreux articles et ouvrages quand il arrive à Madagascar : sa thèse où il rapproche la légende védique des Açvins du mythe grec des Dioscures, *L'évolution d'un* mythe (1898) et de nombreuses études sur les religions anciennes de la Grèce (*Les idées religieuses et morales de Bacchylide,* 1898), Rome (*Les cultes militaires de Rome,* 1903), la Gaule (*Les religions de la Gaule avant le christianisme,* 1905). À peine arrivé, bien que, de son propre aveu, il ne connaisse encore rien du pays, il pense déjà écrire sur lui: « Nous avons assisté deux fois déjà à des danses et chants populaires en plein air, dans des villages un peu éloignés ; c'était tout à fait pittoresque et je projette un article là-dessus pour une Revue française » (17 février 1907). En avril suivant, il élabore déjà ce qu'il accomplira dès 1910 : « je fais aussi recueillir par les instituteurs indigènes les traditions du folklore malgache que je publierai à mon retour. J'aurai à le traduire d'abord » (8 avril 1907). Dans la même lettre, il assure « j'ai déjà des notes de quoi écrire un ou deux volumes. Je suis

1 Cahiers Jean Paulhan, *op. cit. ,* p. 267. Le texte n'est pas daté mais la présentation l'estime à 1936.

donc sûr de rapporter du travail en France pour plusieurs années ». Tout en résidant à Tananarive, il publie en France trois recueils de *Contes de Madagascar*[1] traduits par lui-même, des portraits (*La Race inconnue,* 1910) et plusieurs romans qui se déroulent en des milieux variés de Madagascar[2]. Il publie à Tananarive des études, *La coutume des Ancêtres* (1913), *Les amulettes malgaches* (1919), *Les religions de Madagascar, Ancêtres et dieux* (1923). Si son œuvre romanesque est personnelle, Renel n'hésite pas à citer ceux qui l'ont précédé dans ce travail de collecte[3] et de décryptage de la culture malgache et souligne sans cesse son caractère collectif, comme dans la préface aux *Amulettes malgaches* :

> Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier ici tous mes collaborateurs indigènes ; Le livre est en partie leur œuvre : s'ils eussent été moins nombreux, j'aurais eu plaisir à donner leurs noms chaque fois que j'utilisais leurs notes.[4]

Paulhan, à 24 ans, n'a rien écrit en France mais entreprend très vite des projets d'écriture qu'il présente comme personnels. Contrairement à Renel, il ne donne aucune importance à ses collaborateurs, laissant au contraire entendre qu'il est un « découvreur » et un « scientifique » (*L,* 492). Sur les proverbes, traduits depuis des décennies par les Anglais, il dit : « il n'y a pas un seul vazaha[5] qui en sache autant que moi » (*L,* 398). Comme Renel, toute « découverte » se transforme en projet de publication :

---

1 Paris, Leroux, 1910 (2 vol) et 1930 (à titre posthume).

2 Plusieurs ont été réédités : *Le Décivilisé* (1923), réédité présenté par Nivo Gallibert, La Réunion, Grand Océan, 1998. *La fille de l'Île rouge* (1924), postface de Dominique Ranaivoson, Publications de l'Université de Saint-Etienne, collection « Longs-courriers » dirigée par Yves Clavaron, 2011. *L'oncle d'Afrique ou la Métisse* (1926), réédité annoté et commenté par Claude Bavoux, La Réunion, Orphie-Grand Océan, 2005.

3 Il nomme Callet, Sibree et Dahle dans l'introduction aux *Contes de Madagascar,* 1ère partie, Paris, Leroux, 1910, p.VIII.

4 Charles Renel, *Amulettes malgaches,* sans indication d'éditeur, Tananarive, 1919.

5 « Etranger » en malgache ; sous la colonisation le terme signifie « français ».

> J'avance dans les proverbes. Il m'en manque un peu moins de 1000 à expliquer. Peut-être je chercherai après à faire un article sur les animaux dans les proverbes malgaches. Mais c'est un peu restreint parce qu'il y a ici très peu d'animaux. (*L,* 400)

C'est que le jeune Paulhan n'a pas de carrière encore tracée et cherche à construire une image de lui voire un dossier de candidature. Terminant un article, il en imagine la trajectoire :

> C'est la seconde fois que je le finis. Ça a cinquante pages. Une fois retapé j'ai envie de l'envoyer à Georges ou au Directeur de la Revue de Paris. Ça me fera encore un article de refusé mais au moins je ne l'aurais pas envoyé à la R [evue] de Psycho [logie] Sociale. (*L,* 337)

Un an après son arrivée, il parle déjà d'une thèse sur les proverbes (*L,* 222), thèse qui portera ensuite sur les hain-teny et qui restera toute sa vie en projet, quelques fragments en ayant été publiés dans des revues françaises, puis il envisage un numéro entier du *Bulletin de l'Académie malgache* sur les hain-tenys (460) qui ne verra pas non plus le jour. Il se représente en auteur : ce sera un volume de hain-teny « réunis et ordonnés par J. Paulhan. Ça fera très bien sur la couverture. Puis c'est honorable d'avoir publié un livre » (*L*, 468).

S'il faut comparer leur productions en ne tenant compte que du nombre de titres, Renel a publié beaucoup plus que Paulhan. Il a traité de questions plus larges et plus variées, le genre des contes, les aspects ethnologiques et anthropologiques des croyances, enfin il a livré des analyses des divers milieux coloniaux dans ses romans. Cependant, la réception de leurs œuvres et leur place dans le champ littéraire français sont si disproportionnées qu'elles entraînent une grande différence dans leur rôle dans la représentation de Madagascar parmi les intellectuels français.

Réception et impact

Renel, fort de ses titres universitaires et de son poste important dans la colonie, est publié à Paris par les grands éditeurs Grasset (*La Race inconnue*, 1910), Flammarion (*La fille de l'île rouge,* 1923), Leroux (*Contes*) et lu avec succès dans cette période où la littérature coloniale est en vogue. Il se place lui-même dans la filiation de Loti, explorant l'attrait qu'exercent les lieux et les personnes exotiques sur l'Européen[1]. À sa mort en 1925, le journal local *Le Madécasse* le situe dans le paysage littéraire colonial :

> Il restait dans la bonne tradition classique, rien du fauve littéraire […] ses romans reflètent exactement le milieu indigène de Madagascar. Nous n'avons qu'un seul romancier madécasse, c'est Monsieur Renel.[2]

Sa filiation intellectuelle est passée par les canaux de l'enseignement officiel, ses collègues puis les élèves de ceux-ci dont Albert Rakoto-Ratsimamanga, le premier ambassadeur de Madagascar en France en 1960, qui le qualifie d'« un des rares Français du début de la colonisation à comprendre les Malgaches »[3]. Jacqueline Ravelomanana, historienne de l'éducation à Madagascar, qualifie au contraire son œuvre d' « offensive anti-missionnaire » qui, élitiste, a mis en place des « processus acculturatifs »[4].

Il faut donc admettre que Renel marqua profondément la diffusion de la littérature traditionnelle malgache par ses contes,

---

1 Analysant le charme de la femme merina, il introduit cette comparaison : « On revit avec elle les amours étranges peintes par Loti », Charles Renel, *La race inconnue,* p.142.

2 *Le Madécasse,* 16 septembre 1925, page de couverture. ASOM, Paris.

3 Albert Rakoto-Ratsimamanga, « Charles Renel », notice in Flavien Ranaivo, *Hommes et destins, Madagascar,* Paris, ASOM, 1979, in p.460-461.

4 Jacqueline Ravelomanana, *Histoire de l'éducation des jeunes filles malgaches du XVIe au milieu du XXe siècle*, Antananarivo, Antso, 1995, p.257-258.

bien souvent repris dans les volumes ultérieurs à Madagascar sans que mention soit faite de son nom. Cependant, il n'a pas publié de commentaires sur ceux-ci, comme Paulhan le fit durant 50 ans sur les proverbes et les hain-teny. Associé à ce que la colonisation produit de plus radical en terme de politique scolaire et l'anticléricalisme, le nom de Renel ne figure plus aujourd'hui qu'au fronton d'un collège de la ville de Majunga. Ses romans, s'ils ont largement contribué à diffuser en France les représentations stéréotypées des colonisés, ont été pour cette même raison oubliés.

Paulhan, rentré en France en 1910, publie en 1913 les poésies traduites précédées d'une large introduction et d'un appareil de notes conséquent sous le titre *Hain-teny merina*[1]. Le texte est repris sans l'appareil critique chez Gallimard en 1939 et à Antananarivo[2] en 1991 où il circule toujours. Il occupe ensuite de nombreuses fonctions dans le monde littéraire, développe une correspondance immense[3] et donne partout des articles et des conférences sur le même sujet, articles qui consistent souvent en bribes de cette thèse jamais achevée[4]. Parlant en son nom, n'étant pas associé à l'administration coloniale du fait de la brièveté de son séjour alors qu'il en était proche[5], il se prévaut sans cesse de sa qualité d'expert de la pensée malgache même au-delà de l'indépendance quand des linguistes et des littéraires comme Siméon Rajaona et Régis Rajemisa-Ramelison établissent des

1 *Hainteny merina,* Paris, Geuthner, 1913, réédition en fac-similé en 2007.

2 Editions Foi et Justice.

3 Les *Cahiers Jean Paulhan* publient plusieurs des lettres adressées à Paulhan en réponse aux *Hain-teny.* Parmi leurs auteurs, figurent Max Jacob, Appolinaire, Lévy-Brühl, Georges Duhamel, Jules Supervielle. est publiée dans des volumes séparés.

4 « La persistance du souvenir », cite ces articles, *Cahiers Jean Paulhan*, « Jean Paulhan et Madagascar », Paris, Gallimard, 1982, p.210-233.

5 Il était proche des frères Marius et Ary Leblond dont il fit la connaissance en 1910, avec lesquels il collabora dans la revue *La Vie* (1919-1920). Il figurait au comité d'honneur de la revue officielle *Résonances* du comité d'expansion culturelle de la France publiée entre 1948 et 1958 et qui avait entre autres collaborateurs Marius Leblond. *Cahiers Jean Paulhan,* p. 218 et 224.

histoires littéraires où il ne figure pas. Paulhan n'entra jamais en dialogue avec les intellectuels et chercheurs malgaches et continua à diffuser ses interprétations sans contradicteurs. En 1936, il parlait d'un « peuple indolent, aimant et aimable »[1] et en 1970 est publié un texte resté inédit sous le titre *Le repas et l'amour chez les Merinas* qui s'ouvre par « les Merinas s'y montrent doux, intelligents et peureux »[2]. En 1982, *Les Cahiers Jean Paulhan* citent Roger Judrin affirmant que « Paulhan rencontra un peuple subtil, et aussi particulier dans son cœur que dans ses coutumes et ses animaux, l'occasion du génie… » (4e de couverture). C'est ainsi que sa place prépondérante dans le champ littéraire français a accrédité tout au long du siècle sa vision de 1910. Il a construit l'image stéréotypée du Malgache doux, poète, incapable d'entrer dans une logique rationnelle, produit d'une expérience merina fascinante pour un jeune homme occidental qui ne pouvait imaginer ce qu'il représentait aux yeux de ceux qu'il avait pris pour des interlocuteurs.

Nul doute que Renel, qui a publié beaucoup plus de travaux que Paulhan et qui est parvenu à une plus grande connaissance de l'ensemble du pays, n'ait été ressenti par Paulhan comme un concurrent sérieux dans le champ littéraire français. La différence de génération, qui aurait pu ne faire de ce dernier qu'un jeune en formation, l'a laissé seul du binôme à la mort de Renel en 1925 mais non seul parmi les orientalistes (il se donne lui-même ce titre). Paulhan se trahit quand il s'exclame à propos de Rabaté, nommé pour diriger l'Ecole Normale indigène fondée par Renel : « Tout de même j'ai été vexé de le voir arriver. Et j'ai été naturellement assez froid avec lui les premières fois. J'ai un peu l'impression que Madagascar est maintenant à moi et qu'il me vole quelque chose » (*L,* 209). L'un et l'autre ont contribué à entretenir en France un intérêt pour la Grande Île. Mais, quand Renel n'ajouta jamais à ses publications de commentaires ou des correspondances, Paulhan resta sur des impressions de jeunesse ;

1 Les *Cahiers Jean Paulhan*, p. 269

2 *Le repas et l'amour chez les Mérinas*, Paris, Fata Morgana, 1970, p.9.

c'est son poids dans les lettres françaises qui lui permit de taire les autres intervenants possibles sur le sujet et de persévérer dans sa représentation en parlant en 1936 de « mentalité primitive »[1] des Malgaches et de rester l'unique médiateur entre les lettrés français et la littérature malgache.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

1 Lettre à Lévy-Brühl citée par Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny. Langue littérature et politique à Madagascar*, Paris, Karthala, 1983, p. 618.

Quand Jean Paulhan « découvre » les hainteny[1]

Jean Paulhan (1884-1968) directeur de *la Nouvelle Revue française* (NRF) chez Gallimard, fut, selon l'expression d'Adrien Le Bihan, un « faiseur de pluie et de beau temps »[2] dans le milieu littéraire parisien. Or, son talent de « découvreur » avait commencé avec les poésies dites *hain-teny*[3] qui sont des textes courts, à la première personne ou sous la forme d'adresse ou encore d'un dialogue qui se clôt brusquement par une formule énigmatique. Ils contiennent des proverbes et surtout des images selon un code qui n'est pas explicité si bien que leur sens échappe au lecteur non averti. Paulhan publie à son retour de Madagascar en 1913 un premier ensemble de textes qu'il a collectés et traduits. Il poursuivra sa réflexion sur ce corpus durant quarante années, devenant de fait la référence en la matière. Le sociologue Lévy-Bruhl, ami de son père cherchant à décrire « la pensée primitive »[4], avec lequel il entretint une longue correspondance, parle de son étude « si nécessaire, et si passionnante, d'habitudes men-

1 Lettre du 28 février 1926 publiée dans *Jean Paulhan à Madagascar,* Cahiers Jean Paulhan n° 2, Paris, NRF, Gallimard, 1982, p. 242. Nous noterons ensuite simplement Cahiers ou (C).

2 Introduction à la dernière édition des *Hain-teny merina*, Antananarivo, Edition Foi et justice, 1991.

3 Nous mettons en italiques le mot malgache mais celui-ci n'ayant pas eu de traduction est passé ainsi en français, nous l'intégrons dans le lexique.

4 Lucien Lévy-Brühl (1857-1939) est un disciple d'Auguste Comte. Il a publié de nombreux ouvrages dont *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910)*, L'âme primitive* (1922)*, La mythologie primitive* (1927)*, Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive* (1931). Il postule une différence radicale entre les uns et les autres.

tales assez différentes des nôtres pour exiger une étude patiente et approfondie »[1]. C'est ainsi que, malgré les poèmes de la même veine de Rabearivelo[2] puis de Flavien Ranaivo[3], la poésie malgache et les Malgaches en général, furent connus en France au travers de la vision qu'en avait donnée Paulhan. Aujourd'hui, son interprétation de ce corpus est contestée à Madagascar à la fois par les travaux des chercheurs qui, sans nier la valeur de sa collecte, mettent en évidence l'immense travail de ses prédécesseurs, par l'analyse de ces textes et par la place et le sens donnés à une culture que Paulhan qualifia de « populaire ». Madame Gisèle Rabesahala, nommée ministre malgache de la culture et de l'art révolutionnaire en 1977 par le pouvoir du même nom, déclare dans ses souvenirs parus en 2006 :

> Pendant la période coloniale, la culture fut réduite au « folklore » par le colonisateur pour tenter de retarder la prise de conscience populaire face aux injustices sociales et pour perpétuer la domination coloniale…[…] la longue période coloniale avait occulté l'identité malgache.[4]

Nous nous proposons de revenir sur les modalités de cette trajectoire qui fit de Paulhan pour les Français le « découvreur » et le promoteur du genre poétique des *hain-teny* afin de mieux comprendre l'impact de son attitude sur l'image de la littérature malgache et d'analyser par quels processus l'autorité interpré-

---

1 Jean-Joseph Rabearivelo, *Vieilles chansons des pays d'Imerina,* [1937], √, 1974. Le texte est repris dans : Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes*, tome II, ed critique coordonnée par Serge Meitinger, Laurence Ink, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard, Paris, CNRS éditions-Item-AUF, coll. « Planète livre, 2012, pp. 1453-1472

2 Jean-Joseph Rabearivelo, *Vieilles chansons des pays d'Imerina,* [1937], Antananarivo, Madprint, 1974. Le texte est repris dans : Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes*, tome II, ed critique coordonnée par Serge Meitinger, Laurence Ink, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard, Paris, CNRS éditions-Item-AUF, coll. « Planète livre, 2012, pp. 1453-1472.

3 Flavien Ranaivo, *L'Ombre et le vent*, préface d'Octave Mannoni, Tananarive, CA, 1947.

4 Gisèle Rabesahala, *Que vienne la liberté !* , La Réunion, Océans éditions, 2006, p.177 et 187.

tative peut échapper de façon durable aux membres issus de la culture concernée au bénéfice de ceux qui sont au cœur des réseaux influents. L'observation de la carrière de Jean Paulhan, du contexte colonial et de sa méthode nous aidera à comprendre comment un jeune intellectuel a pu, à l'issue d'un court séjour, rester si longtemps pour les Français l'unique référence sur la culture traditionnelle malgache.

La trajectoire malgache de Jean Paulhan

Jean Paulhan, parisien, licencié en philosophie, est recruté en novembre 1907 par le gouverneur général de Madagascar, Victor Augagneur, comme professeur dans le nouveau collège de Tananarive destiné aux enfants de colons, encore peu nombreux[1]. Il arrive à 24 ans en janvier 1908, prend ses fonctions et commence à apprendre la langue malgache en parlant avec ses domestiques, ses voisins et en prenant des leçons[2]. Choqué par l'état d'esprit qui prévaut chez les fonctionnaires de la colonie qu'il côtoie assez peu (ceux de l'enseignement uniquement), il ouvre une voie solitaire et se passionne pour la langue qu'il trouve « très douce »[3] jusqu'à réussir le Brevet de malgache. Lors de ses vacances, il parcourt seul la région, interroge les vieux des villages, compile les proverbes et songe à écrire une thèse sur eux. Puis il recopie une « histoire malgache » (*L*, 314) en avril 1909 et le terme apparaît pour la première fois dans une lettre à sa famille du 14 février 1910 : « je ramasse de vieilles chansons, des discours, des « hayn-teny » (*L*, 433) ; il en comptera bientôt trois cents (*L,* 454). Il parle aussi de « vieilles poésies » (*L,* 437). Il découvre ainsi une poésie qu'il définit ainsi : « ce sont des poèmes d'autorité, servant à des sortes de joutes poétiques et dont l'armure est faite de proverbes d'abord voilés

1 Il a 11 élèves en 1908. *Cahiers,* p.29.
2 Lettre du 30 janvier 1908. Jean Paulhan, *Lettres de Madagascar. 1907-1910,* Paris, Claire Paulhan, 2006, p.72.
3 *Ibidem*.

puis franchement avoués »[1]. Il donne deux communications, en février et avril 1910 (*L*, 437, 447 et 453) au cours desquels il fait état de ses entreprises dont le but à moyen terme est d'écrire une thèse (*L,* 437). Mais sa fougue pour la culture malgache ne plaît pas du tout à l'administration. Son supérieur, l'inspecteur Moguez, note dans un rapport qu'il a eu « le grand tort, cette année, de négliger par trop ses devoirs professionnels pour ne plus s'occuper que d'études malgaches » (C, 73) et rapporte la remarque du Gouverneur général Augagneur : « Foutez-moi la paix avec Paulhan. Un original. Toujours chez ses Malgaches ? » (*L,* 387). Il est donc de plus en plus mal noté au cours de l'année 1910 jusqu'à être licencié par son supérieur Charles Renel (*C*, 83) dans une lettre restée confidentielle puisqu'il était déjà rentré en France en novembre 1910 pour y être professeur aux Langues orientales de Paris. Il emporte de très nombreux documents[2] à partir desquels il envisage d'écrire une thèse sur les *hainteny* mais ne retournera jamais à Madagascar et rien dans ses écrits ne semble témoigner de regret à ce sujet. Il publie en 1913 à Paris chez Geuthner, une maison d'édition à vocation orientaliste, une première version bilingue de ce corpus précédée d'une large introduction qui sera reprise en 1939 par Gallimard sans l'introduction puis en 1991 par les éditions « Foi et Justice » à Antananarivo sans l'appareil critique initial. Cette version de référence est toujours commercialisée à Madagascar. Jean Paulhan collabore après la guerre à la revue surréaliste *Littérature* puis devient en 1920 secrétaire puis rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue Française.* Revenons un instant aux conditions dans lesquelles son séjour et ses travaux se sont déroulés.

En 1908, Madagascar n'est colonie française que depuis 12 ans et commence à fixer des colons venus de France. L'île,

1 Lettre à Léon Brunschvieg, citée par Bakoly Ramiaramanana-Domenichini, *Du ohabolana au hainteny*, *langue, littérature et politique à Madagascar*, Paris, Karthala, 1983, p. 617.

2 En particulier un ensemble de 2500 proverbes récoltés au cours de ses entretiens. Lettre citée par Bakoly Ramiaramanana-Domenichini*, Du ohabolana au hainteny, langue, littérature et politique à Madagascar, op.cit.*, p.618.

surtout les provinces centrales dites « Hautes-Terres », a bénéficié depuis 1819 d'une présence très active des missionnaires anglais protestants puis des luthériens norvégiens et des jésuites français. Les Anglais ont fixé la langue malgache et recueilli de larges pans de la culture merina[1]. Les contes et proverbes sont publiés par Baker en 1832[2], les hainteny cités par William Ellis (1794-1871) et définis par Joseph Freeman (1794-1851) en 1838 dans *History of Madagascar* [3]. Ces Anglais ont aussi largement développé la presse, encouragé l'écriture en malgache à des fins d'édification avant d'être expulsés par la reine Ranavalona Ière[4] en 1835. Celle-ci, dans un désir de conserver intactes les traditions considérées comme menacées par le christianisme, avait fait procéder à une vaste collecte de hainteny qui ne fut publiée qu'en 1968[5] mais qui témoigne de l'intérêt patrimonial porté à ces œuvres orales. Le norvégien Lars Dahle, arrivé en 1870, a lui aussi collecté pour les « préserver de l'oubli » ces « réparties populaires »[6] avant de les publier en 1877 sous le titre *Specimens of malagasy folklore* mais en censurant pour cause d' « obsénité »[7] ces dialogues codés faisant souvent référence à

1 L'adjectif « merina » désigne ce qui est attaché à la province centrale de l'île, l'Imerina, qui fut le berceau du pouvoir unificateur. Divers dialectes sont parlés dans les autres provinces mais le merina était la langue du roi Radama Ier en 1817 au moment du choix linguistique. Jusqu'à ce jour, on appelle « malgache » ou « malgache officiel » la langue merina. De larges pans de la population des Côtes ne la comprend pas.

2 C'est la première référence à un hainteny, dans *Journal of the Bengal Asiatic Society,* cité par Bakoly Domenichini, *op.cit.,* p.226.

3 Dans l'article *General observations on the Malagasy language – Outline of grammar and illustrations,* in Ellis, *History of Madagascar,* Londres, 1838. Cité par Bakoly Domenichini, p.234.

4 Ranavalona Ière avait succédé à Radama Ier en 1828. À l'inverse de son prédécesseur, elle est extrêmement méfiante puis franchement hostile à tout ce qui vient de l'étranger.

5 Le manuscrit *Hainteny d'autrefois* a été analysé par Bakoly Domenichini et publié à Tananarive, Librairie mixte, 1968.

6 Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, langue, littérature et politique à Madagascar, op. cit*.

7 Bakoly Domenichini, *op.cit.,* note 63, p.246.

l'amour. Ce texte, corrigé par l'Anglais Sims avec la collaboration de Rasoamanana, est réédité en 1908 en malgache *Hain-teny somary ohabolana* (« Hainteny ou proverbes ») puis en 1911, le changement de titre manifestant une hésitation générique entre les proverbes toujours connus et les hainteny dits oubliés, hésitation poursuivie avec le nouveau titre du même texte *Anganon'ny Ntaolo* (« contes des Anciens »)[1]. Rainandriamampandry[2] (1836-1896), qui signe aussi sous le nom de Rabezandry, est le seul écrivain malgache qui s'intéresse aux hain-teny dans son ouvrage *Tantara ny fomban'drazana* (« Histoires des traditions » (1896)[3] mais l'ouvrage est saisi par les autorités coloniales au moment de son arrestation[4] et ne paraîtra jamais. Après lui, le mot même de hainteny disparaît et ces textes au contenu énigmatique et osé seront soigneusement évités par le pouvoir colonial.

Les Français conquérants cherchent tout de suite à remplacer les institutions anglaises, craignant (à juste titre), qu'elles ne soient des foyers de résistance à Galliéni, bien que représentant d'un gouvernement laïc, laisse les catholiques français s'implanter et contrer l'influence protestante anglaise. Le Gouverneur Général Augagneur, envoyé en 1906 par un gouvernement anticlérical, est chargé de combattre les uns comme les autres. Il se lance donc dans une politique répressive à l'égard des congrégations et nomme Charles Renel pour implanter des écoles laïques et francophones à la place des écoles confessionnelles malgachophones. Le travail des missionnaires et des lettrés malgaches sur la langue et les traditions, déjà conséquent, est donc volontairement ignoré

1 Bakoly Domenichini, *Du ohaholama au hainteny, op.cit*, p.265.

2 Officier du palais de Tananarive, général des forces royales durant la première guerre contre les Français en 1885, pasteur formé par les Anglais, il est ministre des étrangères et historien. Son *Histoire de Madagascar* (1880) comme son ouvrage sur les hainteny est restée inédite. Désigné comme une des figures de l'opposition à la France, il est fusillé sur les ordres de Galliéni en octobre 1896.

3 Domenichini, *op.cit*.p.266-267.

4 Domenichini, *op.cit*.p.268.

par les Français qui sont dans la phase de découverte d'un pays neuf pour eux. Galliéni promeut, par le biais de l'Académie, des travaux scientifiques sur la société et la culture malgaches soumis à une exploration systématique et rationnelle mais maintenus à distance afin de conserver la hiérarchie entre autochtones et coloniaux. Paulhan se plaint beaucoup du mépris dans lequel les pouvoirs tiennent la langue et la culture malgaches. Il résume ainsi la position du gouverneur Augagneur :

> « Le malgache n'est pas une langue », a dit Augagneur. […] Il considère la littérature comme une fumisterie « la littérature ça conduit à Ibsen » (et Ibsen c'est tout ce qu'il y a de ridicule) […] Tous les instituteurs sous Galliéni apprenaient le malgache, aux cours du soir. Les cours ont été supprimés et on est mal vu si l'on apprend le malgache (*L,* 297-299)

Il décrit ce que l'on n'appelle pas encore l'acculturation :

> c'est un peu triste de faire un collège colonial sur le modèle exact de celui de Pontarlier […] l'idée d'apprendre le français à tous les Malgaches pour que tous les administrateurs puissent avoir des relations avec eux est aussi fantaisiste. (*L*, 422).

Il entrevoit clairement le lien entre l'acquisition du français ou le malgache officiel du gouvernement central précolonial (qu'il appelle le « hova ») et la perte de son identité et se prend à rêver d'un meilleur système :

> On s'apercevra […] qu'il est inutile d'apprendre le français aux enfants de la brousse qui passent deux ans à l'école, deux heures et demie par jour, et que cela ne leur sert qu'à oublier un peu le malgache. On se rendra compte qu'il est absurde de demander à un enfant betsimisaraka par exemple d'apprendre à la fois le betsimisaraka, le hova et le français […] On tiendra les Malgaches à l'écart, systématiquement, de la culture et des idées françaises. […] On les perfectionnera dans l'étude de leur langue. Enfin, on ne cherchera pas à en faire, comme M. Augagneur, des Français incomplets, mais de vrais Malgaches. (*L,* 221)

Paulhan semble étouffer dans cette ambiance et entreprend une quête solitaire où il se prend pour un précurseur.

De la collecte à la diffusion

Le jeune Paulhan découvre les mécanismes de la langue malgache en même temps qu'il entend les préjugés des autorités à son égard. Il lit et entend des contes, des proverbes, interroge les personnages les plus vieux qu'il trouve :

> Il faut que j'aille voir de très vieux types. (*L*, 356)
>
> J'ai découvert le type qui les connaissait [les « vieilles poésies malgaches »] : c'est un vieux [sic] homme nommé Ramanampatsa. Il paraît cent vingt ans et il est un peu fou mais il semble que les souvenirs de sa jeunesse lui sont revenus. (*L,* 437)
>
> J'ai trouvé un vieux Malgache qui les comprend presque tous [ses proverbes], seulement il est très vieux et j'ai peur qu'il meure (*L,* 398).

Plus que le contenu des discours, le fait majeur est que ceux-ci témoignent de « la vieille langue » (*L,* 460) c'est-à-dire celle qui était pratiquée avant l'intervention des Anglais au XIXe siècle mais dont personne n'a de trace écrite. Cette quête d'une pureté originelle de la culture l'entraîne aussi à valoriser le fait que, d'après lui, ces textes soient presque oubliés ou qu'une partie du sens ait été occulté par le puritanisme des missionnaires et de la société merina : « J'ai trouvé que la plupart avaient deux sens : un tout à fait moral pour les pasteurs européens et un tout à fait inconvenant pour eux » (*Cahiers,* 74). Cette satisfaction de contrer la vision que les missionnaires ont donné des haintenys montre qu'il avait lu leurs publications et que, par conséquent, il n'en était ni le « découvreur » ni le premier exégète. En fait, l'urgence pour lui est de se constituer une bio-bibliographie et donc de publier au plus vite. En effet, sa correspondance témoigne de son souci d'utiliser la notoriété acquise par ses travaux sur Madagascar pour obtenir un poste en France :

> Maman, ce n'est pas du tout pour être professeur en province que je veux me faire mettre de [sic] l'Université. C'est pour pouvoir dire, si jamais je me présente à une Faculté, que je suis un vieux universitaire, et détaché seulement aux colonies. Il paraît que cela vaut mieux. […] On a demandé à Renel quelqu'un pour un poste de professeur de malgache au lycée de La Réunion. Peut-être cela le décidera à en créer un aussi à notre collège. Ce me serait un titre si je me présentais aux langues orientales. (*L, 395)*

> Songe que c'est quelque chose d'immense d'avoir une chaire à l'École des L[angues] O[rientales]. (*L,* 450)

Stimulé par cet objectif, Paulhan entretient une correspondance avec le directeur de l'école, Boyer qui, dit-il, « fait son affaire de la réception de ma thèse » (*L,*434) et lui adresse tous les documents sur l'école (*L,* 467). Il semble même que tout signe de promesse de poste efface son intérêt pour le pays : « Il me tarde d'être nommé. […] Je commence à en avoir assez de Madagascar » (*L,* 478).

Sa correspondance avec sa famille témoigne de cette fièvre de publication en même temps que d'une hésitation constante entre les sujets. Dès juin 1909, soit 18 mois après son arrivée, il envisage de publier un article sur le double sens des proverbes (*Cahiers,* p. 67 et 72). En 1909, il prépare un discours pour la distribution des prix et note : « Peut-être ça sera publié » (*L,* 392).

En 1910, quand il apprend à sa famille son admission à l'Académie, il s'attache immédiatement aux conséquences éditoriales : « vous allez être rudement fiers de moi : je serai reçu dans un mois à l'Académie malgache. Et j'aurai dans le prochain numéro du bulletin un article sur de vieilles poésies malgaches que j'ai découvertes » (*L,* 437). Trois mois plus tard, il parle déjà d'un travail plus ambitieux : « Jeudi, je fais une nouvelle communication à l'Académie et ce sont déjà deux chapitres de ma thèse » (*L*, 446). Il songe à adresser ce travail tout juste ébauché au directeur de l'école des langues orientales (*L,* 446). En juillet 1910, il écrit : « j'ai l'intention de ne rien faire, sauf

préparer l'impression de mon livre de hainteny : *Hain-teny ny ntaolo nago-nina sy nahahatry* J. Paulhan (réunis et ordonnés par). ça fera très bien sur la couverture. Puis c'est honorable d'avoir publié un livre » (*Cahiers*, 80) ; il décrit le « recueil de 500 hain-teny, avec notes et une préface très bien – tout cela en malgache » (*L,* 477). Loin de s'en tenir à son seul corpus, il associe chaque sujet de lecture ou de recherche à une possible publication et s'improvise ainsi linguiste autant qu'historien : « maintenant je vais tâcher de faire un petit article sur le double sens des proverbes malgaches. Puis je tâcherai de faire qu[elque] chose sur Andrianampoinimerina » (*L,* 338).

Cependant, cette thèse semble un horizon qui recule sans cesse. Quelques semaines avant son retour en France, il décide de la délaisser : « j'ai mis ma thèse de côté, pour le moment […] je continue à réunir des hainteny […] l'année prochaine je les réunirai, avec quelques explications, et ce sera un numéro du Bulletin de l'Ac[adémie] Mal[gache] » (*L,* 460).

Il jouit d'une certaine reconnaissance de ses pairs puisque, le jour de son élection comme « membre correspondant » de l'Académie, le docteur Fontoynont, qui préside la séance, parle de ses « travaux sur la littérature malgache » (*L,* note 4, 451) mais les pasteurs anglais Sibree et Sims, qu'il y côtoie et dont il connaît les travaux antérieurs au sien, ne le félicitent, non sans ironie, que lorsque son cousin a traversé la Manche en ballon (*L,* 474). Il restera en lien avec l'honorable institution à distance, devenant titulaire en 1952 et honoraire en 1962. Une minute de silence y sera observée à sa mort en 1968 (*L*, 451) mais il ne fera jamais mention en France ni de ces intellectuels ni de leurs travaux.

Ce projet de thèse le poursuivra de longues années après son retour en France puisqu'une lettre de Lévy-Bruhl datée de 1936 fait encore mention d'un travail resté inabouti qu'il aurait dû conduire. « J'aurais été heureux d'être votre président de thèse, comme il était convenu il y a vingt-six ans » [1] rappelle le philosophe qui retient « l'intérêt psychologique » de son approche.

1 Citée par Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p.621.

Malgré son désir maintes fois exprimé à divers correspondants, l'ébauche que constitue l'introduction de 1913, les glissements entre l'étude des proverbes et celle des hainteny, l'aveu, 25 ans plus tard, « je n'avance que lentement, à petites étapes »[1], la thèse ne sera jamais soutenue. Ses publications et ses conférences sur les hainteny et les proverbes, qui paraissent dans de très nombreuses revues[2] entre 1914 et 1952 ont pour effet que l'ensemble du milieu littéraire français découvre cette poésie malgache à travers l'interprétation qu'il en donne. Senghor est un exemple de ces héritiers qui n'ont eu qu'une relation secondaire avec la littérature malgache, admirant avec effroi la trajectoire de Rabearivelo[3], considérant que les hainteny étaient le symbole même de la source oubliée de la culture malgache avec toutes les connotations de pureté et d'authenticité originelles que peut avoir le mot « source » pour lui. Il présente ainsi Flavien Ranaivo (1915-1999), traducteur et auteur de hainteny : « Il est et se veut malgache. Pour se connaître et s'exprimer, il retourne aux sources des hainteny »[4]. Celui-ci reconnaîtra sa dette envers Jean Paulhan : « J'avais complètement perdu ma « culture » originelle… Vers mes 21 ans, c'est un homme de lettres français qui m'a fait découvrir la beauté de la poésie malgache »[5].

1 Lettre de Jean Paulhan à Léon Brunschvicg, sans date mais où l'auteur dit « je la [la recherche] poursuis depuis vingt-cinq ans », citée par Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* pp. 617-621.

2 L'édition de 1913 est adressée à Apollinaire, J.H.Rosny aîné, Pierre Mac Orlan, André Breton, Max Jacob, Lévy-Bruhl, Georges Duhamel et suscite des lettres. Des « poésies malgaches » sont publiées dans *Les soirées de Paris* en 1913-1914. La revue *Résonances* publie en 1948 et 1952 des articles sur les hainteny et les proverbes malgaches. *Cahiers,* p. 213-249.

3 Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937) se suicida en déclarant son amour pour la littérature française. Sa position, d'entre les deux cultures (malgache et française), fut interprétée comme la cause de ce geste tragique, et Senghor trouva en lui une sorte de double menaçant. Janet Vaillant, *Vie de Léopold Sédar Senghor,* Paris, Karthala-Sephis, 2006, p. 165.

4 Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.*, p. 265.

5 Citation de 1949, reprise par Laurence Ink dans son article d'*Interculturel francophonies*, p. 177. Elle cite Adrien Le Bihan, *Revue Variété,* Alliance française de Tananarive, 1991.

À Madagascar, la publication et la diffusion sont un autre enjeu. C'est Rabearivelo qui reprend des textes de Paulhan sans le citer et rend une place centrale aux hainteny en les consacrant même poésie traditionnelle revivifiée par son verbe personnel. Dans *Vieilles chansons du pays d'Imerina*[1] écrit en 1936, publié à titre posthume en 1939, il insiste comme Paulhan sur le caractère ancien, perdu (*very*) donc authentique et identitaire de cette poésie, et propose une adaptation de textes collectés. Dans cette perspective, l'on peut considérer que le mouvement littéraire malgache *Mitady ny very* des années 1930, qui exalte les valeurs perdues des temps précoloniaux et préchrétiens, est un héritage de ce travail d'idéalisation des temps jadis.

En 1957, le poète Robinary emploie, à la place du mot hainteny la périphrase éloquente de « folklore de Jean Paulhan »[2], semblant attester que grâce à son travail, le genre littéraire ressurgit d'une mémoire occultée. Bakoly Domenichini parle d'une « éclipse du nom « hainteny » au bénéfice de ceux de *ohabolana* (« proverbes »), *tantara* (« histoires »), *angano* (« contes »), genres voisins qui bien souvent intègrent des hainteny[3]. À propos de Jean Paulhan, par qui elle a découvert les hainteny[4] et dont elle a repris, en les menant beaucoup plus loin, les thèmes de recherches[5], elle parle de « l'inestimable valeur de ses travaux » tout en avouant qu' « il n'a pas parfaitement réussi à dissiper cette obscurité »[6].

---

1 Paulhan qualifie lui aussi un hainteny de « vieille chanson du temps où ils allaient tous en lamba rouge chercher l'idole. » *Cahiers,* p. 53.

2 Robinary, *Sous le signe de Razaizay,* roman, Tananarive, c.a ,1957, p. 18.

3 Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p. 265.

4 Elle raconte cette rencontre littéraire en 1956 dans l'introduction à sa thèse, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.*.

5 Bakoly Domenichini-Ramiaramanana (décédée en 2005) peut être considérée comme le successeur de Jean Paulhan puisqu'elle a poursuivi toute sa carrière ses recherches sur les proverbes et les hainteny. Son mémoire de DES soutenu en 1962 à Paris porte le titre de « Les proverbes malgaches (Essai de traduction et de classification), leur rôle dans les hainteny ». Les travaux d'enquête menés pour sa thèse datent des années 1966-67.

6 Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.*, p. 279.

Plusieurs questions surgissent face à cette « renaissance » mise au bénéfice d'un observateur attaché à l'administration coloniale. Dans sa précipitation à publier, à diffuser les textes et l'interprétation qu'il en donne, dans son approche d'une culture qu'il tente d'assimiler très vite grâce à un travail acharné, Paulhan maîtrise-t-il les ressorts internes d'un système aux codes nombreux, la sensibilité propre à celui-ci marquée par un passé complexe ? La position de « découvreur » dont il s'est paré et que le public français non informé a acceptée, est-elle justifiée ? Enfin, qu'entend-il quand il qualifie le genre de « populaire », qu'entend le lectorat français qui imagine à partir de cela le peuple malgache tout entier?

Il nous faut interroger sa posture, ses méthodes, sa position relative dans l'histoire des travaux sur la culture malgache.

Méthodes et motifs du chercheur

Paulhan a, dès son arrivée, été saisi d'une curiosité qui l'a poussé à interroger également toutes les personnes de son entourage sans réaliser la place de chacune dans cette société dont il ne connaissait ni l'histoire ni la stratification sociale. Il cherche à établir une conversation à la manière des échanges de salon « à la française » avec sa domestique ce qui rompt avec le code de sociabilité malgache et note : « En général, je ne comprends pas du tout de qu'elle pense. J'ai cherché à lui parler d'elle et de moi et de ce qu'il y a en France, simplement, pour l'intéresser. Ça l'a un peu étonnée, elle se méfie et se demande où je veux en venir » (*L,* 84). Pourtant, il semble, sur le témoignage de ses interlocuteurs nobles (*L,* 143), avoir pris conscience des rapports statutaires, mais confond les faits (« il y a les esclaves, qui sont les anciens habitants », 144) voire défie l'ordre : « Il y a tout un milieu de femmes hovas qui sont les ramatoas des français. […] Les femmes esclaves sont mieux. Elles ont de longues figures maigres et bien noires et un air humble et sauvage » (*L,* 144).

Dans ses carnets et sa correspondance, il décrit et, aussitôt, dans la même phrase, interprète en généralisant. Il en arrive

ainsi à de bien curieuses affirmations. Devant le jésuite Malzac qui travaille depuis 29 ans à un dictionnaire qui est toujours la référence en matière de langue[1], il affirme, lui qui est arrivé depuis moins d'un an : « Il n'a aucune idée sur les Malgaches. Il ne tient ni aux Malgaches ni aux Européens » (*L,* 248). Il ne cesse d'employer des présents de vérité générale :

> Ils n'ont pas l'idée non plus que l'on offre à q[uel] q[un] quelque chose à manger […] sont trop doux pour travailler en général. […] ils ont encore une sorte d'idéal de paresse intellectuelle et calme ». (*L,* 91-92).
>
> Ils ne se figurent pas trop comment se font les enfants. C'est pour eux quelque chose d'un peu mystique et de vague. Ils n'ont pas le sentiment de la paternité » (*L,* 143).
>
> Ils ne savent pas du tout supporter le froid. Ils ne songent pas à courir pour se réchauffer […] ils ne s'aperçoivent jamais qu'ils vont être malades. (171).
>
> Ils n'ont aucune idée des questions sociales, les Malgaches, même les plus instruits. Ils n'imaginent pas qu'il y a des gens qui puissent mourir de faim, ni qu'il soit bon de changer la société sur certains points. Ils n'ont pas d'idées morales actives. (191)

Interprète hâtif de l'attitude des autres, le jeune français ne saisit pas du tout la manière dont il est observé et perçu par des Malgaches obéissant au double code traditionnel et colonial de ne pas manifester ses sentiments devant une personne d'autorité. Il rapporte, avec un sérieux qui témoigne de sa naïveté, la preuve de ce qu'il imagine être son immersion dans le peuple :

> Souvent, nous nous sommes déguisés en malgaches, les pieds nus dans des sortes de sandales de moines, en grand lamba, et la figure un peu noircie, et nous avons causé, quelquefois, avec d'autres malgaches sans être reconnus. Nous étions fiers. (*L,* 345).

De même, il ne comprend pas que l'on se moque de lui quand il rapporte : « nous irons passer une semaine à raconter des

1 Abinal et Malzac, *Dictionnaire Malgache-Français,* Ambozontany, Fianarantsoa, 1888, dernière édition, 1987.

contes dans les villages. Nous en savons beaucoup et cela amuse les Malgaches » (*L,* 270). Il oscille pourtant sans cesse entre la revendication d'une compréhension empathique qui l'autorise à énoncer comme des vérités ethnographiques sa vision singulière et, par moments, le bref aveu d'une étrangeté absolue qui obérerait toute doctrine : « c'est un peuple étrange » (*L,* 246) ou encore, « peut-être cette impression vient-elle simplement de notre ignorance de la pensée malgache »[1].

Le lectorat français l'a écouté, lu, et reçu dans un contexte où aucune autre parole n'était énoncée dans le cercle prestigieux des intellectuels gravitant autour de la NRF et de l'université. Or, Paulhan savait parfaitement qu'il n'était pas un pionnier.

Sa méthode, autant que ses résultats, doit être remise en perspective en tenant compte des autres acteurs du champ littéraire.

Conformément à l'idéologie coloniale, il semble ne prendre en compte que les travaux initiés par la France, dont la toute jeune Académie malgache fondée en 1902 par Galliéni. Or, bien des intellectuels, malgaches et étrangers, travaillent sur la langue et l'histoire depuis des décennies. Paulhan ne les mentionne que par allusion : « les missionnaires ont publié de jolis livres: *Le Compagnon des enfants, l'Almanach des femmes malgaches,* en malgache » (*C,* 48). Il est victime de la vision postérieure à la conquête française qui fait systématiquement fi des travaux des Anglais et des Malgaches, souvent nobles, protestants et anglophiles, quand il affirme candidement à propos des proverbes : « il n'y a pas un vazaha qui en sache autant que moi » (*L*, 398). Pourtant, lors de sa communication à l'Académie le 28 avril 1910, il cite dès son introduction le travail ethnographique du missionnaire anglais Standing (*C*, 193) et dans un texte rédigé sur place resté inédit, il cite un hainteny du recueil de Dahle en ajoutant : « je me permettrai une seconde modification au texte de Dahle et Sims » (*C*, 198 et 204). Il ne cite pas les ouvrages de Cousins alors qu'ils figurent dans sa bibliothèque (*L,* 512) et ne rapporte que brièvement sa visite à Ambohimanga au pasteur Griffith

1 « Notes sur le sens de quelques hainteny, 1910 », *Cahiers*, p. 209.

qu'il qualifie de « type bien intéressant ; intelligent, aimable » mais dont il ne rapporte pas les propos (*L,* 249). Sa correspondance, assez laconique, montre quelqu'un d'enthousiaste mais de désordonné dans ses recherches et vague dans ses datations : « j'ai trouvé de vieux livres très précieux, un vieux recueil de règles sur le destin » (*L,* 492) désigne sans doute un de ces manuscrits malgache écrit en caractères arabes appelés *sorabe*[1]. Quand il annonce « j'ai découvert de vieux manuscrits malgaches avec des mots et des tournures qui semblent venir du sanscrit et que personne n'avait connus » (*L,* 486), il joue sur le mot « vieux » puisqu'aucun manuscrit en malgache et en caractères latins n'a plus de 75 ans à cette date et sur le terme de « découvrir » qu'il répète en février 1910 quand il écrit un article pour l'Académie malgache sur « de vieilles poésies malgaches que j'ai découvertes » (*L,* 437).

En fait, il ne connaît que très mal l'histoire de Madagascar comme en témoigne un article de 1917 où il affirme que « les guerres malgaches avaient peu de morts, et les discours y prenaient la grande place » (*C*, 222) alors qu'il avait affirmé en 1909 lire en malgache le volume de référence du père Callet, *Tantara ny andriana*[2] (« L'Histoire des rois »), « Je lis le *Tantara* » (*L,* 293), ce qui semblait confirmé par le fait qu'il avait adressé à sa mère une histoire qu'il y a trouvée (*L,* 333). Enfin, il est étonnant que Paulhan ne mentionne jamais ni les hainteny contemporains ni la poésie alors qu'il dit lire les journaux qui en publient tous (*L,* 245). Rajaonah Tselatra (1863-1931), le plus grand écrivain malgache, compositeur de chants à la cour de la dernière reine, romancier et dramaturge, publie des hainteny depuis 1897. Au moment du séjour de Paulhan (en 1910-1911), il publie dans le journal *Vaovao Frantsay-Malagasy* (« Nouvelles franco-malgaches ») ses hainteny sous le titre de *Ohabolan'ny tanora* (« Proverbes des jeunes »)[3].

En fait, le jeune professeur Jean Paulhan arrivé à Tananarive

1 Ludvig Munthe, *La tradition arabico-malgache,* Antananarivo, éditions luthériennes (TPFLM,) 1982.

2 Cet ouvrage de référence a fait l'objet d'une réédition par le Gouvernement malgache, Antananarivo, Imprimerie nationale, 1981.

3 Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p.270.

en 1908 a découvert tout à la fois un pays (en réalité une région de celui-ci), des personnes, une culture et une langue étranges. Son enthousiasme pour ces éléments nouveaux, son ambition et sa méconnaissance des travaux déjà entrepris par nombre de personnes qualifiées l'ont poussé à entreprendre, à partir de sa position de néophyte, des recherches empiriques sur la poésie et les traditions orales. Cette démarche lui semble justifiée par sa découverte de faits de langues et de culture qu'il interprète comme « oubliés », menacés de disparition et qu'il dit « populaires » parce que des vieux des villages les lui déclament. Il impute cet oubli collectif (à propos duquel il ne semble avoir effectué aucune mesure, en particulier dans les milieux lettrés) à la fois aux missionnaires qui ont édulcoré les aspects osés de cette littérature et à l'enseignement français qui cherche l'assimilation en vue de la domination :

> Ah je voudrais quitter pendant cinq mois tous ces catholiques, ces protestants et ces
> anticléricaux et chercher toutes ces vieilles croyances et ces vieux chants qu'ils ont perdus.
> Jamais ils n'ont voulu me les dire. (*C,*76)

Il veut restaurer ce que les Malgaches, d'après lui, « oublient » et que lui « découvre » et « rétablit » (*L,* 437) par la transcription des paroles des vieux et leur interprétation. Il adopte ainsi la posture ambivalente du colonial capable d'effacer la rupture introduite par la modernisation de la société. Son idéalisation d'un passé dont il ne soupçonne ni la violence (des guerres intestines et de l'esclavage par exemple) ni la place de l'oralité l'entraîne à interpréter les textes qu'il collecte comme les pièces à conviction d'un état « primitif » de la pensée.

Les poètes français se sont saisis en lisant ses articles de cette littérature exotique présentée comme « populaire » donc spontanée qui valorise l'épaisseur du sens, l'ambiguïté ; ils ont rêvé à ces paysans lointains qui faisaient la guerre et l'amour en poèmes énigmatiques et osés. Au fil des années, tous considèrent ces pro-

ductions comme des manifestations de la simplicité originelle des « primitifs ». Pierre Mac Orlan reçoit les *Hain-Teny* en 1917 et remercie pour les « vives joies » qu'il aura à les lire car ils sont « très curieux d'exotisme » (*C,* 238), JH Rosny aîné manifeste son intérêt pour des textes qui « découvrent un aspect imprévu, et, en somme, fort subtil des âmes semi-primitives » (*C,* 240), André Breton en est « enchanté » en 1918 (*C,* 239), Max Jacob parle de « la plus antique tradition d'une race antique » en 1926 (*C,* 244) et Georges Duhamel des « êtres simples » que Paulhan a raison d'analyser car « si l'on veut comprendre l'adulte, il faut disséquer la larve » (*C,*246).

Paulhan continue, de 1913 à 1960, et sans jamais entrer en lien avec d'autres chercheurs (c'est Lévy-Brühl qui lui signale en 1926 le travail du pasteur Mondain sur le même corpus que lui, *C,* 242) à publier des hain-teny ou des analyses de celles-ci. Dans le contexte des milieux coloniaux, du goût de l'observation et du décryptage des sociétés inconnues, cette démarche individuelle et persévérante parut originale. Le linguiste Jacques Faublée rappelle dans un article de 1979 comment les communications de Paulhan inspirèrent dans les années 1920 d'autres orientalistes, Gabriel Ferrand et la Malaisie, Granet et la Chine[1]. Enfin, jusqu'à la réédition de 1991 encouragée par Adrien Le Bihan, les textes de Paulhan étaient retombés dans l'oubli, aussi bien chez les Malgaches qui avaient réinvesti le genre que chez les Français en contact avec Madagascar[2].

La collecte de Paulhan a-t-elle contribué au sauvetage de la culture populaire malgache, ou merina ? Le hainteny était-il en danger de disparition ? Nous ne disposons d'aucune mesure scientifique du taux de présence des hainteny dans la culture de l'Imerina en 1908. Bakoly Domenichini explique leur disparition

1 « Hainteny merina et pantun malais », *Cahiers Jean Paulhan,* p. 399-400.

2 « Dans nos services culturels, personne ne l'a lu. En arrivant à Madagascar, je m'attendais à voir ses *Hain Teny* dans toutes nos bibliothèques, je n'en n'ai pas trouvé un seul exemplaire. ». Adrien Le Bihan, *Retour de Lémurie,* Paris, Editions François Bourin, 1993, p. 187.

apparente par la disparition du nom après la censure opérée par les missionnaires Freeman, Sims et Dahle. Elle montre que les hainteny sont devenus des « *ohabolana* », proverbes, ou bien des *Anganon'ny Ntaolo*, « traditions ancestrales », toujours cités comme tels dans l'art oratoire (*kabary*). Ces glissements génériques constants empêchent de suivre la trajectoire des textes. Néanmoins, quelques indices issus de témoignages personnels et littéraires, ajoutés à l'œuvre de Tselatra, nous laissent à penser qu'ils n'étaient pas si oubliés que l'a dit Paulhan. En 1957, Robinary (1896-1971), élevé dans la campagne de l'Imerina avant d'être instruit par les pères français, fils d'une dame de la cour, publie un roman qu'il situe en 1869[1]. Il y décrit des jeunes gens au village puis une dame d'honneur et la reine[2] qui se récitent des hainteny en un spectacle où les répliques « sont menées avec une vivacité, une souplesse remarquable, avec un brio étourdissant »[3] ajoutant en commentaire dans le texte :

> Qu'elles sont habiles à manier les folklores ! Ils coulent tout au long des dialogues, car étant des *hainteny* (science de la parole) qui sont à la base de la langue des Hovas, ils font partie de l'éducation de la jeunesse. Jean Paulhan s'est chargé, de nos jours, de nous traduire quelques folklores[4] .

Il qualifie ce corpus bien vivant de « folklore des aïeux », de « fond même d'une langue» et de « Muses dans un domaine naïf et pittoresque »[5] mais ses citations sont empruntées à la traduction de Paulhan. Dox (Jean Verdi Salomon Razakandraina 1913-1978), un des plus grands poètes du siècle, avait été élevé dans les années 1920-30 par ses grands-parents à la campagne

---

1 La date est symboliquement choisie car elle est celle de la conversion de la reine au protestantisme. Le roman traite de la compatibilité des traditions ancestrales et du christianisme.

2 Il s'agit de Ranavalona II. La mère de l'auteur était elle-même dame d'honneur à la cour.

3 Robinary, *Sous le signe de Razaizay,* Tananarive, c.a., 1957, p. 88.

4 Robinary, *Sous le signe de Razaizay, op.cit.*p. 89 et 105.

5 Robinary, *Sous le signe de Razaizay, op.cit.* p. 73, 105, 103.

« grâce aux contes, légendes et aux hainteny »[1], sans avoir recours au volume parisien de Paulhan. Le hainteny, s'il a connu une éclipse en tant que genre autonome, a, semble-t-il, été intégré au corpus oral non soumis à la culture occidentale diffusée par l'enseignement colonial mais sans ostentation, si bien que les instruments pour en suivre le mouvement et les sources non européennes manquent. C'est le retour de Paulhan dans une France qui ignorait tout de la culture malgache et la publication durant de longues années de ses travaux dans un contexte où personne ne pouvait les mettre en lien avec d'autres qui fit croire à son originalité.

À Madagascar, ce sont les francophones qui assurèrent sa renommée. Flavien Ranaivo parle d' « influence du maître» qui lui fit redécouvrir sa « culture originelle »[2] et reconnaît qu'il sut « révéler au monde littéraire » français la valeur poétique des hainteny. Plus proche, Bakoly Ramiaramanana-Domenichini peut être considérée comme son successeur puisqu'elle a poursuivi toute sa carrière l'exploration des sources et des sens des proverbes et des hainteny. Malgré la publication en France de sa volumineuse thèse, elle ne peut infléchir dans le public lettré français la vision simpliste de Paulhan.

Le hainteny est-il une poésie « populaire » ? Comme tout le patrimoine oral, personne n'est l'auteur des sentences. Paulhan insiste à maintes reprises sur le fait qu'il va dans des villages éloignés, consultent les plus vieux, entrant chez les plus pauvres mais poursuit ses enquêtes à Ambohimanga (*L,* 387) qui fut la cité royale (ce qu'il ne dit pas). Si c'est là qu'il recueille la matière littéraire, il en déduit que là aussi sont les auteurs en considérant de manière indistincte tous les lieux ruraux. Or, Bakoly Domenichini propose une autre lecture en considérant ces hainteny comme les traces des anciennes joutes royales qui inscrivaient en filigrane les combats de taureaux et tous les temps forts de la monarchie

1 Nivohanta Rasendra, *Dox, poésie malgache et dialogue des cultures*, Paris, Inalco, Mémoire de maîtrise, 1992, p. 11.
2 Conférence prononcée en 1949, *Cahiers Jean Paulhan,* p. 360.

merina[1]. Ils seraient populaires en ce sens qu'ils ont été connus et déclamés rituellement par ceux de la communauté qui étaient désignés pour cette fonction[2] mais la complexité de leur forme comme la stricte liturgie de leur usage en fait un patrimoine d'élite, en tout cas pas l'archaïsme charmant qu'y ont vu les intellectuels français.

Enfin, la culture merina n'est pas celle des autres vastes régions, inconnues voire insoupçonnées par Paulhan et marquées par d'autres influences et d'autres formes esthétiques. Partout où Paulhan dit « malgache », il conviendrait donc de dire « merina » avec la plus grande précaution, ce qui est d'ailleurs mentionné aussi bien par Rabearivelo que par la nouvelle édition.

Le travail de Paulhan est donc le résultat d'un jeune intellectuel enthousiaste peu intégré dans les réseaux d'une société complexe qu'il n'a qu'entrevue. Après son retour, il est resté attaché à l'étude de son corpus sans confrontation ni avec la réalité socio-culturelle ni avec les travaux des autres chercheurs, malgaches ou étrangers[3] en continuant de qualifier les hainteny de « fait de la mentalité primitive extrêmement commun »[4]. Paulhan n'a jamais acquis le point de vue malgache mais il a scrupuleusement, rationnellement, méthodiquement noté, classé, justifié, interprété un genre littéraire tombé en désuétude en tant que tel. L'immense impact de sa publication a réhabilité cette poésie et éclipsé les noms de tous ceux qui avaient travaillé sur ce genre au point que tous les auteurs ont adopté son analyse en la créditant de l'authenticité absolue face à un apport français acculturant.

---

1 Bakoly Ramjaramanana Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p. 360.

2 Les *mpitantara,* « traditionnistes » courtisans, aujourd'hui les *mpikabary* ou les Anciens. Paulhan n'a pas remarqué que ceux-ci formaient un groupe particulier.

3 Il affirme ne jamais avoir « cessé d'être en rapports étroits avec des étudiants ou des familles originaires de l'Imerina ou du Betsileo », mais pas avec des écrivains ou des spécialistes. Lettre à Léon Brunschvicg, citée par Bakoly Ramjaramanana Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p. 617.

4 Lettre à Léon Brunschvicg, citée par Bakoly Domenichini, *Du ohabolana au hainteny, op.cit.,* p. 618.

Aujourd'hui, son rôle est silencieusement contesté à Madagascar par le spécialiste de la littérature Siméon Rajaona qui l'ignore dans le volume d'histoire littéraire *Takelaka notsongaina*[1] qui est la référence en matière de littérature, au bénéfice de ses prédécesseurs Dahle et Rainandriamampandry et de son contemporain Tselatra. La colonisation et le prestige de ses fonctions tout au long de sa carrière postérieure à son bref séjour malgache ont isolé Jean Paulhan en le laissant être le seul porte-parole d'une culture qu'il a explorée durant 33 mois et sur laquelle il a écrit durant 30 ans. Le public français crut connaître et comprendre tous les Malgaches grâce à lui. Presque un siècle plus tard, la parole poétique malgache réutilise et réécrit des hainteny pour exprimer une identité complexe et mouvante mais peine à remettre en lumière les travaux antérieurs à une colonisation qui introduisit des ruptures jusque dans la perception d'une production si mal comprise.

Dominique Ranaivoson
Université de Lorraine

1 Madagascar, Editions Ambozontany, 1962, 3e édition, 2000, p. 151-197.

Camo, Boudry et les autres : une chance pour les Malgaches ?

Si ni le corps des fonctionnaires coloniaux ni les aventuriers installés à Madagascar n'avaient vocation à stimuler la production littéraire malgache, de nombreux étrangers avaient, dès avant la domination française, entrepris des travaux sur la culture malgache et posé les bases d'une production écrite. Les missionnaires, catholiques et protestants, anglais, norvégiens, américains et français avaient déjà transcrit les langues, écrit des dictionnaires, traduit la Bible, publié des recueils de proverbes. Dans le cadre de leurs institutions, des Malgaches produisaient des revues, des recueils de chants que l'on peut considérer comme des poèmes, des essais et des romans. Cependant, ces intellectuels malgaches écrivant en malgache pour un public local, sont restés dans leur presque totalité inconnus des Français.

Dès le début de , des membres de ce que nous nommerons l' « élite » figurent parmi les agents d'une administration dont les présupposés sont qu'il faut tout apprendre aux Malgaches, en particulier à sortir de leur état supposé « primitif » car hors de la modernité occidentale, pour y accéder en bénéficiant du progrès considéré comme émancipateur. Les travaux d'ethnologie, de linguistique et d'histoire menés dans le cadre de l'Académie malgache fondée en 1902 émanent pour une part des missionnaires érudits installés dès avant 1896 et pour une autre part de ces Français curieux.

Cependant, comme dans le cas de Renel et de Paulhan qui ne publièrent qu'en France, bien peu établirent des liens intellectuels fondés sur des échanges et un travail local. Nous nous

arrêterons sur deux personnalités exceptionnelles dans la mesure où il s'agit d'hommes aux compétences techniques (en droit pour l'un, en finances et administration pour l'autre) envoyés à Madagascar pour servir le pouvoir colonial mais qui continuaient, à titre personnel, à aimer la littérature et à écrire. Pierre Camo et Robert Boudry tisseront des liens de proximité, parfois d'intimité intellectuelle, avec les poètes malgaches si bien qu'ils deviendront des modèles voire des mentors. Dédicataires de textes, bienfaiteurs, initiateurs, ils apparaissent dans les recueils comme dans les correspondances. Nous avons donc cherché quel fut leur rôle exact dans la constitution de ce champ littéraire malgache si difficile à cerner. Nous avons tenté de comprendre comment ils partageaient leur vie entre la France d'où ils venaient et où ils allaient rentrer, ce qu'ils écrivaient, quelle sociabilité ils avaient encouragé à Tananarive dans ces années 1920-1930, pourquoi les Malgaches les admiraient et enfin comment cette situation de médiateur avait pu, ou non, jouer en faveur des écrivains. Dans une société coloniale si cloisonnée, ils avaient à la fois franchi les barrières et séparé les domaines et les périodes de leur vie. Nous évoquerons en conclusion quelques-unes des autres personnalités de ces cercles qui ne réussirent pas à rendre visibles et crédibles les écrivains malgaches auprès du lectorat français, comme si ces hommes n'avaient pas pu ou pas voulu jouer le rôle de passeurs en faveur des écrivains malgaches. Ou l'histoire d'une chance qui n'en fut pas une.

Pierre Camo le poète modèle

Pierre Camo (1877-1974) est originaire de la petite ville catalane de Céret, où de nombreux artistes, dont Tristan Tsara et Picasso, séjournent dès le début du siècle et qui lui vaut d'être appelée par Yves Duchâteau « La Mecque du cubisme »[1]. Il commence sa carrière juridique à Paris, en développant des

1 Yves Duchâteau, *La Mecque du cubisme : 1900-1950, le demi-siècle qui a fait entrer Céret dans l'histoire de l'art,* récit, Céret, Alter ego, 2011.

dons de poète mais il n'entre pas en relation avec ceux que l'on appellera les « avant-garde ». Entré dans la magistrature coloniale, il est déjà un poète quand il arrive à Tananarive comme attaché au Parquet en 1903[1]. Il y poursuit sa carrière juridique comme juge pour la terminer en 1934 comme président de la Cour d'appel. Alors que Jean Loisy dit qu' « il entend la langue des Madécasses sans la parler », la presse tananarivienne[2] publie en malgache la traduction d'une conférence publique donnée au théâtre municipal par le procureur général dont le titre est en malgache : *Momba ny fikambanana hompanohana ny asa amantaozavatra malagasy* (« Projet d'appui aux métiers et à l'artisanat malgache »). Rabearivelo dit pourtant que son « maître et ami » « bien qu'il ne la parle pas, aime cette langue qui [lui] est chère et cherche toujours à ce qu'elle progresse »[3] et encore qu'il « ne parle et ne lit pas cette langue dans le texte »[4].

Durant les 31 années de son séjour, entrecoupé de retours en France et d'un poste au Sénégal en 1907-1908, il ne cesse d'écrire et de publier en France[5]. Il faut ajouter à cette activité poétique l'édition critique des œuvres de Racan (1589-1670), « poète élégiaque et pastoral »[6] contemporain de Tristan l'Hermite et disciple de Malherbe. En sus de cette production per-

1 Jean Loisy, *Pierre Camo,* plaquette, 1965.

2 *La Grande Île,* 4 mai 1933.

3 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes*, tome 2, Paris, CNRS/Présence africaine, 2012, p.1403. Nous noterons les références suivantes JJR, II.

4 Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes par lui-même : le diariste, «Les calepins bleus», l'épistolier, le moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard, tome 1, Paris. Présence africaine-CNRS-AUF- Item, 2010, 1273 p. p. 104. Nous noterons les références suivantes JJR, I.

5 Pierre Camo publie des poèmes dans des revues dès 1897 puis un recueil à compte d'auteur, *Le Jardin de la Sagesse* (1901) puis *Les beaux jours,* Paris, Mercure de France, 1913, *Le Livre des Regrets,* Garnier, coll. « la muse française », 1920, *Cadences*, Garnier, 1925, *L'Heptameron poétique,* Garnier, 1932. Jean Loisy, *op.cit.*

6 Racan, *Les Bergeries et autres poésies lyriques,* préface et notes de Pierre Camo, Paris, Classiques Garnier, 1929.

sonnelle, Camo, dès les années 1920, publie des articles sur Madagascar dans des revues françaises, en particulier le *Mercure de France* où il rédige « les lettres malgaches »[1]. À Madagascar, il publie dans l'officielle *Revue de Madagascar*. Fort de cette intense activité, il reçoit, en 1936, le Grand Prix de l'Académie française, qualifié en 1937 par Rabearivelo de « succès éclatant » (I, 1142). À Madagascar, cet auteur reconnu s'implique dans la vie culturelle, aussi bien dans le domaine de la peinture, de la littérature que de la musique.

En 1923, une grande foire rassemble pendant trois mois les Français de la Grande Île. Camo écrit en vers la préface du recueil d'*Images de Madagascar* de l'artiste Léone Georges publié à cette occasion. La même année, il lance et dirige la revue *18° Latitude Sud* sous-titrée « Cahier de littérature et d'art des pays de langue française de l'océan indien » qui paraît entre 1923 et 1926[2]. Il y signe de longs articles, sur l'exposition de peinture de 1923, l'histoire de Madagascar, ses poèmes, des recensions de publications françaises. Il publie aussi des poèmes dans *La Revue de Madagascar*[3] sous l'égide du Gouvernement général mais tous ses recueils et son roman paraissent en France. En 1933, il organise à nouveau, avec l'artiste Georges Faurec, une rétrospective des peintres de l'École de Paris (JJR, I, 155).

Il est aussi intéressé par la musique et collabore avec le musicien Andrianary-Ratianarivo pour le spectacle donné à l'Exposition coloniale à Paris en 1931[4]. Il crée une chorale de garçons, « la Chanterie » (JJR, II, 1393) qui participe au spectacle de Jean-Joseph Rabearivelo « Aux portes de la ville » dont l'auteur dit dans son journal qu'il « a été élaboré avec M. Boudry » (JJR, I, 1135 et 1143). Cette chorale est aussi associée à des soirées de déclamations de poèmes, sous la présidence de Camo (JJR,

1 Hubert Deschamps, notice « Pierre Camo », in Flavien Ranaivo, *Hommes et destins Madagascar*. T3, Paris ASOM, 1979 p. 111.

2 Les années 1923, 1924 et 1926 sont consultables sur Gallica.bnf.fr.

3 Son poème « Cadences », publié en recueil en 1925 en France, paraît dans la *Revue* n°2, avril 1933, p. 21-22, « La ville rose », n°3, p. 29-30.

4 *Le Colonial et le Malagasy,* n°1, 2 janvier 1932.

I, 189), aux spectacles donnés au théâtre municipal d'Ambatovinaky (JJR, I, 200). Il fonde, en 1933, la « Société d'encouragement aux arts », préside la soirée d'inauguration de la Société Malgache des écrivains et artistes indépendants (JJR, I, 89) et rassemble autour de lui ce qu'Hubert Deschamps[1] nomme un « petit cénacle » au « Cercle de l'Union » pour débattre de l'actualité locale et de questions poétiques.

Il est très estimé par Rabearivelo qui évoque à de très nombreuses reprises dans son journal des *Calepins bleus*[2] ses visites dans son salon « où il y a tant de beaux livres anciens et de magnifiques toiles modernes » (JJR, I, 130). Rabearivelo souligne son rôle dans la préparation de son opéra *Imaitsoanala* en 1933 : le Français lit le premier le livret traduit à son intention, encourage, établit le budget (JJR, I, 89-90). Le poète malgache le qualifie de « magicien de l'Océan austral » (JJR, II, 352), d'« écrivain prestigieux » (JJR, II, 1330), de « premier maître », se récite un de ses « quatrains miraculeux » (JJR, I, 253 -254). Son admiration prend la forme de plusieurs dédicaces de poèmes à partir de 1921 (JJR, II, 60) jusqu'à son départ en 1934 et de l'épigraphe de son roman *L'Aube rouge* en 1925 : « Pierre Camo, le poète des cours, des palais et des jardins imériniens » (JJR, II, 812). L'épigraphe du recueil *La Coupe de cendres* en 1925 (JJR, II, 74) lui est adressée, d'autant qu'il est « une publication promise à Camo pour son retour » (JJR, II, 123). Rabearivelo, imprégné de toute la littérature française, le place dans diverses cohortes, aux côtés de Tristan Corbière, Jules Laforgue et Tristan Derème dans une étude intitulée *Réflexions sur quelques poètes* annoncée en 1925 (JJR, II, 90), parmi « les grands poètes de la Terre, / Ovide du Bellay, Jammes, Camo » (JJR, II, 107) ou encore « en vain je lirai Lavaud, / Camo, Toulet » (JJR, II, 177) ; il se répand en dithyrambe dans une recension du recueil *L'Heptameron poétique* adressée en 1930 à la revue américaine *Books abroad*

1 Hubert Deschamps, notice « Pierre Camo », *op.cit.*, p. 111.
2 L'index du tome 1 de ses *Œuvres complètes* ne compte pas moins de 75 occurrences de son nom.

(JJR, II, 1348). Il l'interpelle durant ses absences : « Le navire en partance et l'attirante mer / vous attendent, Camo » (JJR, II, 119) ou : « sachant que le départ n'aura pas de retour, / Comme les fleurs, Camo, souffriront d'être seules »[1]. Il témoigne, dans un recueil publié après son départ, combien cette œuvre semble avoir un effet déclencheur en lui :

> Pierre CAMO, combien me sont plus chers vos livres
> Depuis qu'au fond de moi je sens des rêves ivres
> De répondre à l'appel des terres inconnues !
> Je les savoure ainsi que des pulpes charnues
> Au parfum captivant[2]

Rabearivelo semble avoir eu le projet de traduire Camo en malgache puisqu'il mentionne en 1928 un volume *Mpivahinin'Iarivo* (« Hôtes d'Iarive ») rassemblant les « poèmes de P. Camo et de R.E. Hart » (JJR, II, 296). Travaillant la langue de Camo, il y voit un modèle, une « muse », au moment où il cherche à « enchanter (sa) langue maternelle de certaines magies raciniennes et des plus belles musiques mallarméennes et valéryennes » (JJR, II, 1338). Il informe Camo sur ses contemporains en lui traduisant, par exemple, des poèmes d'Esther Razanadrasoa (JJR, II, 1408).

L'ami et le modèle Camo a un rôle actif auprès de Rabearivelo. Il l'invite chez lui, discute de sa poésie (JJR, I, 86), publie des poèmes dans sa revue (JJR, II, 1613), l'aide à vendre ses recueils (JJR, I, 152), le défend auprès de l'administration quand il est injustement accusé à propos d'impôts (JJR, I, 196 et 202). Il est plausible d'imaginer qu'il partage ses admirations littéraires, ses livres, parle de ses amis, dont Paul Valéry. Rabemananjara évoque cette référence inattendue chez Rabearivelo, soulignant « la haute admiration »[3] qui poussa le poète malgache à essayer de le traduire en malgache.

---

1 « Sylves », 1927, in JJR, II, p. 240.

2 « Chants », en prélude aux *Chants pour Abéone* (JJR, II, 181).

3 Jacques Rabemananjara, « 50e anniversaire de la mort de Jean-Joseph Rabearivelo », *Présence africaine,* n°142, 1987, p. 8.

Jacques Rabemananjara le reconnaît aussi comme une référence quand il entreprend la généalogie de la poésie francophone malgache : « l'épanouissement de la poésie française à Madagascar est de date toute récente. À peine oserait-on remonter au-delà de Pierre Camo. […] Donner dans l'Exotisme et suivre en cela les conseils de Camo, deux risques inévitables »[1].

Camo est aussi un témoin de la vie à Madagascar en général et de la culture en particulier. Il rédige en 1928 une description de plusieurs régions qu'il appelle « un guide pour ceux qui veulent entreprendre le voyage »[2] placé sous le sceau de la « vérité »[3]. Soucieux de décrire l'ensemble des activités des Malgaches comme des Français, il ne mentionne qu'à la toute fin d'une longue liste de produits du marché :

> J'oubliais les marchands de journaux et d'almanachs en langue malgache : moins favorisés que les autres, c'est à même la chaussée qu'ils débitent leurs papiers en compagnie de trois ou quatre spécialistes d'images d'Épinal qui représentent des scènes de la Bible et des portraits de saints[4].

Il est aussi l'interprète de cette réalité malgache pour ses amis français qui viennent découvrir la Grande Île. Pierre Benoît, qui vient à Madagascar en 1933 en même temps que Maurice Martin du Gard[5], parle de lui en ces termes : « le poète Pierre Camo, à qui il faut toujours se référer quand il s'agit de la Grande Île »[6]. C'est en effet lui qui l'accueille, lui fait découvrir Ambohimanga, la cité des rois, l'emmène à la chasse au crocodile dans les envi-

---

1 Jacques Rabemananjara, « La poésie malgache d'expression française », *La Revue de Madagascar,* n°27, juillet 1939, p. 73-79.
2 Pierre Camo, *Peinture de Madagascar*, Paris, ed Emile-Paul frères, 1928, p. 108.
3 *Ibid*
4 Pierre Camo, *Peinture de Madagascar, op.cit.,* p .50.
5 Pierre Benoit, *Toute la terre,* Paris, Albin Michel, 1988, p. 356. Ce volume présente des textes écrits au moment des voyages, ici le 9 septembre 1933.
6 Pierre Benoit, *Toute la terre, op.cit.*, p. 361.

rons de Majunga[1], lui explique les traditions car, selon l'aveu de Rabearivelo, « il est tout à fait au courant de la vie… et de la mort malgaches » (JJR, I, 192).

Mais Camo n'est pas tendre avec ses compatriotes en poste, publiant en 1926 *Madame de la Rombière, grande dame de Tananarive*[2], une caricature féroce du cercle étroit des ambitieux en poste à Tananarive, tout occupés à leurs bals, leurs aventures extraconjugales et leur avancement de poste. Ce roman à clés est illustré d'eaux-fortes signées Siméon. Il faut croire que les personnages sont faciles à identifier puisque dix ans plus tard Rabearivelo note : « J'ai été l'hôte de l'ancienne maison de Mme de la Rombière » (JJR, I, 1015). Camo résume ironiquement la vie culturelle des coloniaux : « Quelques milliers d'Européens mènent leur vie de préfecture de province, aux divertissements ordinaires de cinéma, de dancing et de réceptions en petits cercles »[3]. Mais l'homme est aussi critiqué, en particulier à la fin de son séjour. Rabearivelo rapporte le 28 septembre 1933 :

> Depuis quelques jours, je m'aperçois qu'on dit beaucoup de mal du grand Camo – et, au fond, on a un peu raison. Fatigué, en effet, par trop de charges, vieilli avant l'âge, et, surtout, « monté » par des amis indignes […] le Poète et même le Magistrat a presque tout modifié de sa vie et de ses amitiés. Ce n'est plus qu'un soûlard. (JJR, I, 233)

Camo termine son séjour malgache et sa carrière de juriste isolé, aigri, « déchu » selon le terme de Rabearivelo qui s'attriste le 23 mars 1934 de la situation de « ce pauvre grand homme » atteint par « un dégoût de tout et de tous » (JJR, I, 432) jusqu'à refuser que son ami lui consacre un essai en mal-

1 Pierre Benoit, *Toute la terre, op.cit.*, p.361 et 356. Maurice Martin du Gard raconte la même scène en ouverture de son récit *Le voyage de Madagascar,* Paris, Flammarion, 1928.

2 Pierre Camo, *Madame de la Rombière, grande dame de Tananarive,* Paris, éditions de l'étoile, 1926, 169 p.

3 Pierre Camo, *Peinture de Madagascar, op.cit.,*77.

gache (JJR, I, 436). Camo quitte définitivement Madagascar en avril 1934 sans avoir revu Rabearivelo (JJR, I, 451).

Après ces longues années à Madagascar, cette implication sans faille, et chargé de la confiance des Malgaches, on aurait pu s'attendre à ce qu'à son retour en France, Camo active ses réseaux au bénéfice de ceux qu'il a activement et efficacement soutenus à Tananarive. Mais son état l'incline à se replier sur ses terres, d'autant qu'en France il ne jouit pas de la reconnaissance des milieux littéraires nationaux. Le « Virgile cérétan » [1] retrouve sa ville natale, sa maison familiale, ne publie rien sur les Malgaches, ne fait pas circuler ni leurs textes ni leurs tableaux, ne laisse aucune archive sur les écrivains malgaches qui furent ses proches. Sa carrière de poète s'arrête aussi. Pourtant, il entretient ses relations avec ses amis artistes qu'il rencontre à Paris et invite dans son mas Paul Valéry, Pierre Benoit, le peintre Dufy dont il avait exposé des toiles à Tananarive, le sculpteur Maillol.

Pierre Camo, dont l'œuvre élégante mais désuète est demeurée dans le cercle régional, a joué un rôle considérable dans la vie culturelle malgache. En s'impliquant dans divers domaines artistiques, il a créé et dynamisé des structures, soutenu des projets, encouragé peintres, poètes et musiciens, diffusé ses œuvres de référence. Mais il était un poète sensible, nostalgique, resté fidèle aux formes classiques. Son esthétique comme sa métrique ont rencontré la sensibilité malgache et il est devenu un modèle. Sous son influence, les Malgaches sont restés à l'écart des grands courants artistiques, qui pourtant se développaient à Céret. Son départ précipité comme son retrait à son retour n'ont permis ni une meilleure circulation des œuvres malgaches en France ni celles des œuvres françaises modernes à Madagascar.

---

1 Yves Duchâteau, *La Mecque du cubisme : 1900-1950, le demi-siècle qui a fait entrer Céret dans l'histoire de l'art,op.cit.,* p. 305.

Robert Boudry, le bienfaiteur

Comme Camo, Boudry (1893-1958) est à la fois un fonctionnaire colonial et un littéraire. Après des études de droit et de lettres à Paris, il publie des poèmes[1] et trois romans[2] qui connaissent un certain succès en France. Entré dans l'administration coloniale, il arrive à Madagascar comme directeur financier de la colonie en 1930.

Parallèlement à ses fonctions techniques, il poursuit une activité artistique, publiant localement, dès 1933, une très remarquée *Étude sur l'art décoratif malgache* puis des poèmes[3], une nouvelle[4], des présentations de Madagascar[5], un recueil de *kabary,* les discours traditionnels. Rabearivelo évoque en 1936 la prochaine publication de poèmes au *Mercure* (JJR, I, 983) mais qui ne figurent pas dans les bibliographies ; il fait aussi allusion à « un superbe Boudry » représentant l'Imerina, un tableau exposé au Salon de Madagascar de 1935 (JJR, I, 963) et à trois tableaux sélectionnés pour l'exposition de 1937 (un paysage marin et deux aquarelles, JJR, I, 1058). L'activité intense de ce financier-poète-peintre-critique manifeste son vif intérêt autant pour les sites et les réalisation coloniales que pour la création artistique.

Avec Pierre Camo, il soutient très efficacement les écrivains et les artistes, supervisant la création de la Société des Peintres Malgaches en 1936 (JJR, I, 978) et accompagnant en particulier Rabearivelo,

---

1 Robert Boudry, *Humanités*, poèmes, avec des bois de Raymond Thiollière, Images de Paris, 1922.

2 Robert Boudry, *Le Valet de coeur*, Paris, Emile-Paul frères, 1926, *Le Cochon d'Inde*, Paris, Emile-Paul frères, 1927, *Toussaint Vezzani*, Paris, Emile-Paul, 1929, 283 p. 14 éditions.

3 Robert Boudry, *De tous les jours,* Tananarive, Impr. de l'Imerina, 1936. Rabearivelo évoque ce « recueil de beaux poèmes simples » I, p. 943.

4 Robert Boudry, *Récits de l'Île rouge. I. Tritrive*, Tananarive, Imprimerie de l'Imerina, 1937.

5 Robert Boudry, *Voyage à l'Isle de France* (1936), *Fianarantsoa, côte Est* (1937), *Découverte de la France australe* (1938)*, Kabares 1935-1937* (recueillis et préfacés par Robert Boudry, 1940). Tous ces textes sont publiés aux éditions de l'Imprimerie de l'Imerina.

davantage sur le plan administratif que sur le plan esthétique. En effet, ni Rabearivelo ni Rabemananjara ne font mention de ses écrits alors qu'ils le sollicitent pour tous leurs projets dans une liberté étonnante eu égard à la position du haut-fonctionnaire. Boudry raconte :

> Lorsqu'il [Rabearivelo] se rendait chez moi, il venait à mon bureau s'asseoir pour bavarder dans le grand fauteuil de cuir destiné aux visiteurs ou me rencontrait, en compagnie d'autres amis, au *Glacier,* un café dont la terrasse donnait sur le Zoma, le marché du vendredi, en plein cœur de Tananarive[1].

Rabearivelo souligne à la fois la distance statutaire qui sépare les deux hommes et la liberté dont il jouit auprès du directeur qui accompagne ses entreprises :

> Le planton annonce Faurec et s'efface derrière lui […] deux secondes à peine s'écoulent, et me voilà dans un fauteuil. Nous étudions ensemble un projet de statuts pour une Société à venir d'Artistes malgaches. Boudry tient la plume. Discussions, remaniements, etc…[…] C'est alors seulement que nous parlons de mon prochain livre. Boudry nous ouvre l'œil, puisqu'il doute de Vidalie, tant on dit partout du mal de celui-ci. Il nous conseille de faire élaborer et signer un contrat régulier. On en parle encore dans l'escalier. Dehors, c'est toute une cour des miracles –Boudry distribue de l'argent à pleines mains. (29-7-1933, JJR, I, 153)

Il rapporte le ton et le contenu de leurs échanges :

> […] je m'en fus frapper au bureau du poète. Il me reçut, comme toujours – mais plus qu'à l'ordinaire, j'en ai gardé l'impression… avec effusion. Nous parlâmes art et littérature – Ah ! le double signe jumelé de l'Intelligence et de la Beauté ! – et de l'Amitié aussi, qui achève de former la stricte trinité accordée aux hommes…[…] Nous avions passé ensemble près d'une heure et demie de bonne et franche camaraderie spirituelle. (JJR, I, 649)

---

1 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort,* Paris, Présence africaine, 1958, p. 6.

Les deux amis se retrouvent aussi aux séances de l'Académie (JJR, I, 713), échangent des lettres à l'intérieur de la ville comme l'un et l'autre le racontent. Rabearivelo note le 6 mars 1935 : « Boudry, depuis mardi, écrit chez nous. […] Quelle intelligence ! Quel esprit ! Quelle langue ! » (JJR, I, 781) et Boudry : « il entretenait avec nous une véritable correspondance. […] Je conservais ses lettres […] d'un style soigné »[1].

Le statut de Boudry explique une partie de l'empressement des écrivains malgaches à recourir à lui. Il avoue à propos de Rabearivelo : « je lui servais souvent d'intermédiaire avec l'Administration »[2]. Il soutient en effet sa candidature pour les Palmes académiques en 1935 (JJR, I, 805), semble incontournable pour entrer à l'Académie malgache (JJR, I, 1007). Il participe aussi à la diffusion de l'œuvre puisque, comme Camo, il diffuse des bulletins de souscription à la sortie des recueils (JJR, I, 152), permet la publication de poèmes dans les revues officielles, assure le soutien financier d'une publication[3] (JJR, I, 1007), propose sa cantate pour la cérémonie d'inauguration de l'hôtel de ville[4], publie « un bel article » témoignant d'une « formidable érudition poétique » sur *Traduit de la nuit* (JJR, I, 864). Quand Rabearivelo élabore un projet de revue poétique des îles, il cite Camo et Boudry comme collaborateurs de Madagascar (JJR, I, note 3,1158). Car si Boudry contribue à la visibilité de l'œuvre de Rabearivelo, l'inverse est vrai aussi : il sélectionne un de ses poèmes pour son anthologie (JJR, I, 878 et 882), lui réserve 10 pages dans une autre à destination de la Belgique (JJR, I, 1008). Boudry, comme Camo, partage ses enthousiasmes littéraires et contribue à forger ceux de Rabearivelo : « pour Boudry aussi,

1 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort, op.ci*t., p.7.

2 *Ibidem*.

3 « Parlé à Boudry […] de préparer pour cette année une Anthologie des Îles. Ai demandé le concours de la Colonie pour cent exemplaires. Accord fait provisoirement. » 21 février 1936, p. 1007.

4 « Le Maire était venu, la veille, au bureau de M. Boudry pour étudier ce que l'on pouvait donner de mieux. La Cantate, plutôt sa réalisation, avait été proposée ». 17 janvier 1936. I, 982.

Gide est le plus grand (voire le seul) poète français vivant » (JJR, I, 995). Rabearivelo manifeste son admiration poétique en dédicaçant deux poèmes à Boudry (JJR, II, 719 et 742).

Les liens ne sont donc pas seulement littéraires mais aussi financiers. Boudry ose engager en 1935 le jeune poète Jacques Rabemananjara dans le bureau des finances qu'il dirige, contrairement à la règlementation puisque l'écrivain n'a pas suivi le cursus de l'école Le Myre de Vilers. Titularisé l'année suivante, ce dernier multiplie les manifestations publiques de reconnaissance à la Colonie et, devenu porte-parole des fonctionnaires, prononce un discours sans équivoque qu'il publie ensuite dans sa revue :

> Madagascar dépérissait dans une civilisation anémiée. La France s'en aperçut. Elle brûla de lui insuffler une vie meilleure, plus saine et une vigueur plus réelle. […] en débarquant sur nos côtes, une grande pensée dominait les âmes de nos protecteurs et de nos conseillers ; contribuer pour leur modeste part à la réalisation de la consigne : le perfectionnement général de Madagascar dans le sens du progrès moderne. Nobles enfants de France, merci[1].

La même année, Rabearivelo cherche en vain à se faire embaucher selon le même processus. Il note le 27 septembre : « J'ai écrit tout à l'heure à Boudry pour le prier de bien vouloir repêcher la « candidature » de Fredy Rajaofera […] J'ai profité de l'occasion pour faire part à Boudry, en un discret PS, de mon impatience à faire signer mon contrat avec la Colonie. Je lui confiais mon « désargentement » (JJR, I, 917). En 1937, il est désespéré car il n'a bénéficié d'aucune faveur ; il lui est refusé d'aller en France pour l'Exposition alors que Boudry préside la commission d'organisation qui sélectionne les Malgaches (JJR, I, 982). Pourtant, une lettre

1 Discours prononcé à Tananarive devant l'assemblée de l'« Association amicale des fonctionnaires malgaches » et publié dans *La Revue des jeunes de Madagascar,* n°10, juin 1936, pp. 275-282. Cité dans Dominique Ranaivoson, *Jacques Rabemananjara,* Saint-Maur, Sépia, 2015, pp. 250-257.

de Boudry du 20 mai atteste de son intervention en sa faveur auprès du Gouverneur Cayla :

> Mon cher ami,
> Rien n'a été décidé à ce sujet mais le Gouv n'a pas fait d'objection à ce que vous soyez employé par l'Administration dans des conditions qui restent à déterminer. […] Je lui ai cité le cas de Rabemananjara qui doit être au bureau des informations. Comme le Gouv ne savait pas à quoi il pourrait vous employer, s'il décidait de vous prendre, je lui ai suggéré de vous mettre aux archives. (JJR, I, note 2, p. 1154).

On peut donc considérer que Boudry avait le pouvoir d'assurer une situation au poète et qu'il ne l'a pas fait. Dernier destinataire de Rabearivelo au moment de son suicide le 22 juin 1937, il avoue ne jamais s'être rendu chez lui[1] alors que sa maison est à quelques pas du quartier administratif.

> Que tous les papiers que je confie à M. M. Boudry et Jacques [Rabemananjara], après utilisation, reviennent aux miens […] Mon cher Boudry, tâchez aussi de faire acquérir par la Colonie des « Vieilles Chansons d'Imerina ». Merci. […] Robert Boudry sera mon exécuteur testamentaire littéraire. (JJR, I, 1066 et 1152) volume en 1939.

Robert Boudry s'acquittera de sa tâche en publiant le dernier volume en 1936, en faisant verser des subsides aux enfants, en gardant le journal du poète, *Les Calepins bleus* avant de les remettre à son fils (JJR, I, note 4, p.1152). Ce volumineux et précieux document, compromettant pour bien des acteurs de la vie malgache de ce temps, ne sera publié qu'en 2010. Boudry prendra la parole aux obsèques du poète au nom de l'Amicale des Journalistes et écrivains de Madagascar. Jacques Rabemananjara estime, cinquante ans plus tard, que Boudry était « une sorte de gourou auquel, avec Pierre Camo, Rabearivelo avait voué une estime révérentielle »[2].

Vingt ans après le drame, Boudry, devenu militant, analyse la

---

1 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort, op.cit.*, p. 9.

2 Jacques Rabemananjar, « 50e anniversaire de la mort de Jean-Joseph Rabearivelo », *Présence africaine,* n°142, 1987*, op.cit*., p. 5.

mort de Rabearivelo au prisme de l'anticolonialisme puisqu'il ne voit pour toute cause que les rapports politiques et fait de ce cas personnel un emblème :

> Sa mort pose un problème social, celui de l'existence d'un intellectuel dans une société coloniale, et dans ce domaine, il mérite bien le titre qu'il se décerne lui-même de « fameux précurseur » ! Aujourd'hui, avec le recul du temps, sa vie et sa mort sont bien celles d'un précurseur de la volonté de libération qui anime le monde noir[1].

Son analyse de 1958 revient à condamner ce qu'il a fait en 1930, à savoir offrir aux élites la culture occidentale[2]. C'est que le haut-fonctionnaire est devenu un communiste militant de la cause anticolonialiste qui n'hésite pas à intégrer les Malgaches au « monde noir ». Son essai sera traduit en allemand par Erica de Bary en 1960 sous le titre *Jean-Joseph Rabearivelo und der Tod* aux Editions Progress à Darmstadt[3].

Il avait quitté Madagascar en 1940, rejoignant le gouvernement à Vichy où travaillait déjà Rabemananjara[4]. Après avoir été relevé de ses fonction en août 1940, il avait passé la guerre dans le Sud de la France. Réintégré dans l'administration en 1945, il est à nouveau à Tananarive, comme secrétaire général et Gouverneur de la France d'Outre-Mer, et, à ce titre, organise, le 26 février 1946, un accueil grandiose au nom du gouvernement et aux côtés des forces militaires des premiers soldats malgaches rapatriés de France. Désormais, Boudry semble tout entier absorbé par ses fonctions politiques, même s'il rencontre dans ce cadre Jacques Rabemananjara, désormais bouillant candidat du nouveau mouvement MDRM étroitement surveillé

1 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort, op.cit.,* p. 16.
2 Robert Boudry, *Jean-Joseph Rabearivelo et la mort, op.cit.,* p. 17.
3 Almut Seiler-Dietrich, « Erica de Bary, la muse allemande de Jacques Rabemananjara », in Dominique Ranaivoson, Joel Randrianantenaina et Toto Chaplain, *Mémoire des origines et construction mémorielle : l'exemple de Jacques Rabemananjara à Madagascar*, Antananarivo, Tsipika, 2020, p. 120.
4 Robert Boudry, « Le problème malgache », *Esprit,* n°142, février 1948, p. 210.

par ses services de renseignements. Il travaille aux côtés du Haut-Gouverneur socialiste Marcel de Coppet dans cette période d'effervescence politique où les luttes entre les partis MDRM et PADESM sont rhétoriques avant d'éclater le 29 mars 1947. Ayant quitté ses fonctions et la Grande Île en novembre 1946, il n'assiste ni ne réprime l'insurrection mais prend le parti des Malgaches en adhérant, en France, au Comité franco-malgache de défense, en publiant ses analyses dans la revue *Esprit*[1] et en se rendant au procès des parlementaires à Tananarive en juillet 1948 pour témoigner des manœuvres de son administration à la veille des élections de 1946. Il consacrera les années suivantes au journalisme en co-dirigeant *Libération* et publiera, un an avant sa mort, un volumineux roman sur la vie coloniale à Madagascar, *L'île heureuse. Madagascar*. Ce titre est une anti-phrase qui reprend le slogan énoncé par le Gouverneur Général Cayla (qui, par le personnage de Fromenteau, y est qualifié de « potentat »[2]) sous l'autorité duquel travaillait Boudry dans les années 1930. Cette chronique de la vie coloniale, plus développée et moins mordante que le roman de Camo, est une nouvelle dénonciation de l'état d'esprit mercantile de ceux qui arrivent pour spéculer, prêts à toutes les compromissions, jusqu'à ce que le scandale les fasse fuir ou se suicider : « à l'image de la métropole où des affaires financières louches ébranlaient la Troisième République, la Colonie avait aussi son scandale » (*LH,* 295). Les personnages circulent entre Tananarive, « une ville où les Européens sont peu nombreux, se connaissent tous et se surveillent pour pouvoir papoter » (*LH,* 298) et divers lieux en campagne dont la station forestière de Mantasoa. À rebours de toute la littérature de l'époque, Boudry ne cesse de dénoncer les faux semblants, à commencer par l'image de l'île en France. Un des personnages s'écrie : « Cela ne ressemble guère aux tableaux que décrivent

1 Robert Boudry, « Le problème malgache », *Esprit,* n°142, février 1948, pp. 189-220.

2 Robert Boudry, « J'ai témoigné au procès de Madagascar », *Esprit,* n°152, janvier 1949, pp. 125-140.

les brochures de propagande » (*LH,* 27). Les Malgaches restent en retrait car l'auteur vise avant tout un système fondé sur l'argent et l'absence de relations entre les populations. La Française qui tient modestement un buffet de gare en province, seule depuis la mort de son mari sert de support à la thèse quand le romancier lui fait dire :

> Qu'est-ce que vous voulez que je leur dise aux Malgaches ? Je les vois tous les jours. Tous les deux jours et le dimanche, il y a bien quarante personnes […] Elles ne m'adressent la parole que pour commander et payer la note. (*LH,* 28)

Les hauts fonctionnaires ne s'en préoccupent pas davantage :

> il y avait bien une représentation malgache qui était conviée à donner son opinion, mais elle était exclue [..] des séances où se discutait le budget. [;..] Toute cette vie politique n'était qu'un simulacre, une comédie donnée chaque année pour endormir les revendications aussi bien des colons que celles des Malgaches. (*LH,* 356).

Robert Boudry a donc, avant la guerre, très activement œuvré en faveur des arts à Madagascar, encourageant en particulier Rabearivelo et Rabemananjara en tant qu'intermédiaire avec les comités de publication et avec l'administration. Lui-même poète et peintre, il a partagé ses références mais a plutôt été un appui dans les rouages de l'administration coloniale. Cependant, ses fonctions politiques puis ses luttes contre le régime qu'il avait servi ont orienté ses engagements et ses productions littéraires. Ses talents et sa position dans le champ éditorial français ont été mis au service de son combat politique en France plutôt qu'à celui des écrivains malgaches. Pourtant, on peut qualifier de « réseau » les divers coloniaux qui gravitèrent autour des écrivains malgaches et tissèrent des relations bienveillantes si ce n'est fraternelles avec eux.

Le réseau bienveillant

À ces fonctionnaires coloniaux, il faudrait ajouter plusieurs

personnalités qui, pour n'être pas de premier plan dans l'histoire culturelle française hexagonale, ont été oubliés, mais qui ont eu une réelle influence sur les écrivains malgaches. Le jeune journaliste mauricien Camille de Rauville (1910-1986) qui, en poste au journal *La Tribune* à Tananarive dans les années 1930, a permis à Rabearivelo d'entrer en relation avec les milieux littéraires de son île[1]. En 1960, il sera le théoricien de la Lémurie et, en 1971, il accueillera avec les écrivains le ministre Jacques Rabemananjara lors de sa visite officielle à Maurice[2]. Enfin, il écrira en 1980 *Littérature et anthologie de l'Océan indien*, un ouvrage publié à titre posthume en 1990 et qui contribuera à diffuser la littérature malgache francophone.

Henri de Brugada vient de La Réunion et forme un trio dit « le cercle » (JJR, I, 861) avec Rabearivelo et de Rauville (JJR, I, 850 et 861, 967) qui veut lancer une revue (JJR, I, 991) Il cite de nombreux écrivains maritimes à Rabearivelo (JJR I, 474) qui envisage de l'éditer dans une série sur l'océan indien parmi Camo, Hart, Boudry, de Rauville, Robert-Jules Allain (JJR, I, 98). Qualifié de « poète » (JJR, I, 406), il est aussi un copain de beuverie depuis 10 ans en 1934 (JJR, I406 et 850) qui se passionne pour Giono et qui met Rabearivelo en contact avec un des fondateurs des *Cahiers du Sud* (JJR, I, 939).

Octave Mannoni (1899-1989), également poète à ses heures, est enseignant à Tananarive entre 1926 et 1945. Il fait partie de ceux avec lesquels Rabearivelo échange sur les sujets littéraires et grâce auxquels le poète respire : « les belles, les chaudes et intelligentes discussions que nous eûmes […] toutes étaient empreintes du plus pur intellectualisme- qu'il s'agît d'histoire, de grammaire, de langues et de poésie » (JJR, I, 902). Le poète malgache, avide de lectures mais pauvre, relate une rencontre chez lui où il y a « des livres, des livres, des livres » (JJR, I, 937)

1 Jacques Rabemananjara, « 50e anniversaire de la mort de Jean-Joseph Rabearivelo », *op.cit.* p. 6.

2 Bruno Cunniah, « La visite de Jacques Rabemananjara à Maurice en 1971 », in Dominique Ranaivoson, Joel Randrianantenaina et Toto Chaplain, *Mémoire des origines et construction mémorielle, op.cit.*, p. 81.

où Mannoni leur lit, à de Rauville et lui, des poèmes dont les siens sur Andrianampoinimerina (JJR, I, 937). Les trois amis évoquent avec passion les poètes français, allemands, chinois, hindous, Joyce (JJR, I, 937). Il a une part active au projet partagé (qui n'aboutira pas) avec Rabearivelo, de Rauville et de Brugada d'une nouvelle revue qui succède aux défuntes *18° Latitude Sud* de Camo et *La Revue des jeunes de Madagascar* de Rabemananjara et qui s'appellerait *Îles Australes* (JJR, I, 986, 991 et 999).

En 1947, Mannoni préface à Tananarive le recueil en français *L'Ombre et le vent* de Flavien Ranaivo, en qualifiant cette poésie d'être, « avec la technique et l'esthétiques européennes », l'expression d'une « âme, une personnalité, une conception du monde fondamentalement étrangère à l'Europe »[1]. Malgré cette analyse et cette proximité intellectuelle avec les Malgaches, il restera dans les mémoires françaises associé à l'insurrection de cette même année 1947 pour son ouvrage *Madagascar, psychologie de la colonisation*, écrit en 1948 en France alors qu'il est devenu psychanalyste. Il ne facilitera en rien l'accession de Flavien Ranaivo au champ éditorial français.

Citons Eugène Jaeglé, le directeur de la Bibliothèque du Gouvernement Général, ouverte aux Malgaches, qui y accueillit Rabearivelo et Rabemananjara, les orienta dans leurs lectures et développa une relation si ouverte que les deux Malgaches furent invités en privé chez ce vieux couple de coloniaux[2] parti à la retraite en avril 1934 (JJR, I, 474). Rabearivelo fait référence à l'accueil de ce « pauvre vieux fonctionnaire » (JJR, I, 195) dans « sa boîte » (JJR, I, 486) où il trouve en libre accès, outre les ouvrages de littérature, des volumes de droit et des revues de mode (JJR, I, 591). Il rend hommage à cet homme « rébarbatif mais bon » (JJR, I, 330), ce « vieil Alsacien à la barbe de prophète juif » (JJR, I, 591) qui lui aura permis d'accéder à des lectures

1 Flavien Ranaivo, *L'ombre et le vent*, Tananarive, C.A., 1947, p. 8.
2 Jacques Rabemananjara, « 50e anniversaire de la mort de Jean-Joseph Rabearivelo », *op.cit.* p. 8.

diverses. Mais ce soutien de proximité, si utile sur le moment, n'aura aucune conséquence sur la visibilité des deux Malgaches.

Tous ces hommes arrivés dans le cadre de la colonisation sont autant de rouages du système mis en place mais forts de leurs sensibilités littéraires, ils se montrent curieux de la culture malgache et capables de nouer des relations de proximité intellectuelles et humaines avec des Malgaches. Nulle trace de domination culturelle dans leurs expériences de traductions, de publications, d'échanges. Ils profitent de leur statut économique privilégié pour stimuler la créativité, diffuser localement les productions, parfois assurer des contrats ou des postes aux écrivains. En partageant leurs références souvent diverses, ils deviennent des interlocuteurs, des initiateurs, des modèles, des passeurs.

Il apparaît à l'issue de l'évocation de tous ces écrivains ayant vécu à Madagascar qu'ils y sont arrivés formés littérairement et idéologiquement. Ils ont observé et transcrit ce qu'ils voyaient avec les outils esthétiques et conceptuels qu'ils avaient intériorisés. Leurs œuvres inspirées de Madagascar, diffusées en France, y ont communiqué leur perception. On peut leur faire crédit d'avoir, de diverses manières, inscrit Madagascar dans les représentations de l'ailleurs. Cependant, si Camo et Boudry ont accompagné les écrivains sur place, aucun d'eux ne les a véritablement soutenus dans leur trajectoire. Ils furent écrivains, éditeurs, journalistes, critiques littéraires et artistiques, autant de positions qui auraient considérablement aidé les Malgaches à conquérir une légitimité dans le champ littéraire français. Ils ont préféré rester les interprètes d'une réalité dont pourtant ils ne pouvaient percevoir qu'une partie et n'ont jamais été une chance pour les écrivains malgaches.

Dominique Ranaivoson

Université de Lorraine

Partie III

Des supports variés

La presse comme lieu d'expression des intellectuels malgaches : Le journal *Mpanolotsaina* (1904-1913) [1]

Madagascar fait figure d'exception dans l'empire colonial français en ce sens que la Grande Île, divisée en royaumes, connait une première période de changements profonds à la suite de l'accueil par Radama Ier, roi de l'Imerina central, de missionnaires anglais en 1818. , à partir de 1896, va tenter d'instaurer une domination à la fois militaire, culturelle et idéologique dans un pays en partie unifié sous l'autorité des Merinas et déjà largement christianisé.

Nous nous proposons ici d'analyser la place dans le paysage culturel de la période coloniale d'une des publications les plus originales, la revue *Ny Mpanolotsaina* (« le Conseiller ») dont la publication s'étend de 1877 à 1963. Nous nous focaliserons sur les premières années de la colonisation, au moment où de violents affrontements idéologiques imposent à la classe lettrée de réagir et de structurer un discours proprement malgache. Entre 1904 et 1913, la revue écrite à Tananarive irradiera dans toute

1 Cet article est le résumé de la première partie d'une thèse d'histoire préparée par Dovy Navalona Randrianoelina sous le titre *Presse protestante et histoire de l'Imerina. Le discours de* Mpanolotsaina *et son rôle dans l'évolution des valeurs, des représentations et des mentalités de 1904 à 1954.* Cette thèse est malheureusement restée au stade de sa première partie à la suite du décès accidentel de son auteur. Nous remercions ici sa directrice de thèse Madame Lucile Rabearimanana et sa famille qui ont vu dans cette publication l'occasion de faire exister un travail brillant mais inachevé. Que notre réécriture soit à la hauteur de leur confiance. Les citations entre guillemets sans note sont de l'auteur. Dominique Ranaivoson.

l'île, son ambition à peine voilée est alors de faire en sorte que la production littéraire malgache puisse rivaliser avec la littérature étrangère, notamment française.

Les intellectuels malgaches avant la colonisation

Il faut rappeler que les missionnaires anglais sont à la cour du roi merina depuis 1820. Dès leur arrivée, ils ont ouvert des écoles, d'abord pour les enfants des nobles puis dans toutes les campagnes de l'Imerina. Ils ont, dès leur arrivée, fixé la langue (le sociolecte de l'Imerina devient le « malgache officiel »), traduit et diffusé les Écritures et des ouvrages chrétiens, lancé des périodiques, écrit des grammaires, recueilli des contes et des proverbes, publié des travaux d'ethnologie. En 1835, la Bible entière est traduite en malgache, publiée sur place, diffusée dans les milliers d'églises. Ils se sont entourés de Malgaches issus du milieu de la cour qui sont devenus les premiers lettrés. D'abord cantonnés au rôle de conseillers, ces derniers ont peu à peu écrit, composé de la musique ; plusieurs ont été envoyés étudier en Angleterre.

Ranavalona 1ère, farouchement hostile au christianisme et à tout lien avec l'Occident, règne de 1828 à 1861 : elle chasse tous les étrangers, interdit tout livre et persécute les chrétiens malgaches. Cette longue période d'isolement et de violence favorise paradoxalement une implantation plus forte du christianisme sous la direction de responsables malgaches. Ces grandes figures vont devenir des références morales et ecclésiales car elles se sont montrées capables de se soustraire à l'autorité venue de l'étranger. En 1869, le baptême public de la reine Ranavalona II par un pasteur malgache achève d'officialiser le protestantisme comme religion d'État.

Considérant la formation d'élites malgaches comme prioritaire, les Anglais ouvrent, outre les écoles de proximité accolées aux églises, une université protestante, le Collège LMS de Faravohitra, qui comprend deux sections (théologie et sciences

laïques) et une académie de médecine. L'élite malgache est donc déjà en responsabilité depuis deux générations dans les secteurs de la politique, la santé, les églises, la presse quand la France envahit Madagascar.

La conquête militaire française aboutit à la soumission de la reine en septembre 1896. Exilée en février 1897, elle laisse derrière elle ce milieu lettré, merina et anglophile.

Encouragées par les catholiques français moins bien implantés, les autorités coloniales assimilent religion et politique et s'empressent de saisir les institutions ouvertes par les Anglais où appartenant à des nobles protestants : hôpital, temples[1], terrains sont saisis ou fermés. « Cette francisation forcenée, voulue par le Général Galliéni et la majorité des Français de l'époque, frappait peut-être les intérêts anglais mais en même temps lésait profondément le protestantisme à Madagascar. En réalité, c'est toute une civilisation qu'on a pu appeler anglo-malgache, qui était bloquée dans son développement ».

Le successeur du général Galliéni, premier Gouverneur Général civil, ira au-delà de la neutralité officielle. Victor Augagneur arrive en 1905 d'une France déchirée entre l'Église catholique et un gouvernement anti-clérical. Il est lui-même franc-maçon, farouchement opposé au christianisme. Il va très vite mettre en place tout un dispositif juridique visant à détruire les réseaux culturels, intellectuels[2], les associations de jeunesse[3] et d'enseignement pour les remplacer par des institutions républicaines laïques discriminantes et des « missionnaires de la laïcité »[4]. Cette bataille idéologique du christianisme contre

1 Le temple du palais deviendra un musée durant toute la colonisation, celui de la place d'Andohalo, le quartier noble, devient l'hôtel de la poste. L'hôpital est réquisitionné par l'armée.

2 Toutes les réunions, publiques et privées, sont interdites.

3 L'Union chrétienne de jeunes gens est dissoute en 1906. Déployant des activités culturelles, elle compte parmi ses responsables le pasteur Ravelojaona qui deviendra un des plus célèbres responsables nationalistes.

4 Les francs-maçons se qualifient par les mêmes termes que les chrétiens

un athéisme assumé passe par les écoles et par les organes de presse : « entraîner les Malgaches, ou du moins l'élite, vers l'athéisme est en définitive le but recherché par le gouverneur franc-maçon ».

La domination coloniale, à la fois politique et philosophique, est triplement intolérable pour les protestants malgaches car cette « idéologie hybride » comprend l'athéisme, le mépris colonial et l'anglophobie. Les intellectuels vont donc se mobiliser, pendant qu'en France les missions protestantes et certains francs-maçons protestent auprès des autorités nationales. « L'élite protestante désire raffermir sa position et rétablir son influence dans ce milieu hostile. La presse écrite représente une arme décisive ».

Le presse

La presse chrétienne est déjà ancienne et très bien implantée à Madagascar. Il est donc logique que les combats idéologiques utilisent ce support. Conscients de ces enjeux, les adeptes de la pensée coloniale et athée affichent leur objectif d'« entraîner subrepticement les lecteurs de journaux, pour la plupart chrétiens, vers les conceptions libérales, voire l'athéisme ». Ils utilisent quatre titres, *Lakolosy volamena* (« la Cloche dorée »), *Basivava*[1] (« le Bavard »), *Mifoha i Madagasikara* (« Le Réveil de Madagascar ») et *Masoandro*[2] (« le Soleil »). Il faut noter les métaphores empruntées au champ lexical de la lumière et de l'action qui jouent sur les connotations de progrès et de rai-

---

qu'ils combattent. Pierre Deschamps, un inspecteur des écoles nommé par Galliéni, fonde en 1902 la MLF (mission laïque française). Jugé pas assez radical, Augagneur nomme à sa place Charles Renel, franc-maçon chargé de lutter contre les missions protestantes tout en étant protestant.

1 Cette publication orientée en faveur de la propagande officielle est dirigée en fait par le malgache Edouard Andrianjafitrimo dit Stella (1881-1951), le directeur français Millard, maçon comme Augagneur, cherchant à soutenir la littérature malgache. Stella, auteur, protestant, très respecté, tout en étant pro-français, contribuera à faire de ce titre un lieu d'expression des jeunes lettrés.

2 Seul périodique privé bilingue se revendiquant de la laïcité et de la science.

son par opposition à la religion qualifiée d'« obscurantisme ». Enfin, il faut citer l'organe officiel de l'administration coloniale, le *Vaovao frantsay-malagasy* (« Les Nouvelles franco-malgaches ») qui, en dépit de son objectif de promotion de l'administration coloniale, a accueilli nombre de textes d'écrivains malgaches. Face aux campagnes de propagande anti-chrétienne assimilant athéisme, liberté et progrès, d'autres responsables s'organisent pour entrer dans la controverse.

Publié par la mission anglaise LMS de 1877 à 1880, *Mpanolotsaina* est d'un niveau intellectuel supérieur à la première revue généraliste *Teny soa* (« La Bonne parole ») lancée en 1866. Elle est alors trimestrielle, avec de longs articles (huit pages) dans un petit format presque sans illustrations sur un total de 72 pages. On peut la qualifier de « sérieuse » voire « élitiste ».

Interrompue dans un environnement où les titres se sont multipliés, *Mpanolotsaina* reparaît à partir de 1904, quand des intellectuels protestants identifient les dangers que courent la culture malgache et l'implantation, déjà ancienne, du christianisme. Choqués par le dédain dans lequel les entretiennent les colons et les administrateurs mais ouverts au progrès et aux grandes questions, ils veulent promouvoir une réflexion moderne fidèle à leur culture pour « amener l'individu à savoir penser dans le cadre de sa culture propre et pouvoir affirmer son identité face à l'influence majeure des valeurs occidentales ». La revue aura donc pour vocation de défendre les valeurs et les productions malgaches et de répondre aux attaques d'une propagande à la fois politique et religieuse.

Ses rubriques témoignent de l'étendue des préoccupations et des compétences de ses collaborateurs puisqu'on y trouve des essais, des commentaires bibliques, l'histoire des ancêtres, des nouvelles, des contes traditionnels, des poèmes, une chronique sur la santé et le courrier des lecteurs. Les sujets vont du plus concret et immédiat (recettes de cuisine, conseils de santé) au plus approfondi dans les articles sur lesquels nous nous attarderons.

Le projet est mené par des Malgaches soucieux d'échapper à la tutelle des Anglais comme des Français tout en acceptant leur soutien moral et institutionnel. Il fait figure d'exception dans le paysage éditorial relativement actif puisque pas moins de neuf périodiques précoloniaux cohabitent avec la presse officielle malgache. Entre 1904 et 1915, *Mpanolotsaina* se distinguera par son indépendance idéologique comme par la composition de son comité de rédaction malgache. « Il peut être considéré à la fois comme étant la première plate-forme d'écriture ayant permis aux écrivains malgaches de publier librement et de peaufiner leur travail d'écriture[1], mais aussi d'être une sorte d'incubateur ayant marqué de son empreinte l'histoire de la littérature écrite malgache ». Comme dans sa première période, la revue est trimestrielle et chaque livraison compte une soixantaine de pages.

Le lectorat visé est l'ensemble des Malgaches scolarisés de bon niveau, curieux d'aborder des sujets plus ambitieux que ceux des revues éducatives et récréatives ordinaires.

Les trois principaux rédacteurs sont des responsables dans les milieux scolaires et religieux qui sans aucun doute, sans l'avènement de la colonisation, auraient pu, sans le moindre mal, intégrer les classes dirigeantes du pays. Le rédacteur en chef et principal contributeur est Jean-Joseph Rabary (1864-1947) qui signe sous les pseudonymes de Razafindramaka, ARBP, Rasoa, Renisoa. Il vient d'être consacré pasteur après une éducation anglaise et des études en France, est francophone et écrit en malgache[2] tout en enseignant. Il est entouré par Razafimahefa (Razaka H.) et Ravelojaona (1879-1956). Ce dernier rentre d'Europe où il a effectué une tournée au profit du mouvement de jeunesse dont il est secrétaire général, l'Union Chrétienne de Jeunes Gens UCJG. Ce trio initial est rejoint par d'autres enseignants, Rainitiray

1 Charles Ravoajanahary, *Ny sombin-tantaran'ny Mpanolotsaina,* Antananarivo, 1975, STHM, p.24.

2 En 1904, il publie un roman, *Raketaka zandriko* devenu très célèbre et adapté à la scène. Son œuvre abondante comprend des nouvelles, des poèmes, du théâtre, des ouvrages de théologie et d'histoire, dont le célèbre *Daty malaza* (1929).

(T.), Joseph Rabetafika (J.), Charles Rajoelisolo, le très respecté pasteur Andriamifidy, le docteur Charles Ranaivo, l'historien J.Z. Andriamanantsiety, le reporter J.W. Rajaobelina (Némo), le pasteur et écrivain Henri Randzavola (Andriamahefa, Posterior, oncle Henri). Ces protestants accueillent aussi le prêtre anglican Caleb Razafimino qui étudie la musique et plus tard l'écrivain Jean-Joseph Rabearivelo. Grâce à toutes ces personnalités, la revue « n'a aucun mal à fédérer l'élite intellectuelle protestante malgache » qui domine la vie sociale en Imerina.

Les sujets de réflexion

Bien que le climat soit particulièrement tendu en 1904, il faut souligner que « la menace pesant sur l'intégrité des valeurs culturelles malgaches n'est pas une création de l'administration coloniale mais qu'elle puise ses sources dans le XIXè siècle où Madagascar s'était déjà retrouvé soumis à un rapport de forces triangulaire : Évangile, culture occidentale et culture ancestrale ».

Au moment du lancement de cette nouvelle formule, « l'ennemi est désigné par le qualificatif peu reluisant de *tsy mpino* (« l'athée »). En effet, tous les Malgaches étaient des croyants, traditionnellement en un Créateur (Zanahary) ensuite aux Ancêtres (razana) puis, pour les chrétiens, en Jésus-Christ. Le journal va donc construire une représentation radicale de l'athée comme « un insensé, un fou » et surtout, un Malgache qui a perdu son identité. Cette folie est largement illustrée par des petits récits au ton incisif voire virulent au point que, contrairement à la modération conforme à la sociabilité, chaque auteur « affirme ouvertement la supériorité que lui confère la religion chrétienne par rapport aux non-croyants, et cela peu importe que ce dernier soit malgache ou vazaha [français]». On voit que le contexte de controverse virulente assimilée à une épreuve encourage à l'audace en débordant les frontières politiques pour celui de l'apologétique. « Démasquer l'athée et toute sa cohorte de

faux-semblants, c'est franchir une étape décisive dans le cours de l'argumentation qui permet alors aux prédicateurs d'envisager dans le détail les éléments essentiels du discours des adversaires de Dieu et d'y adapter leur message à la fois de mise en garde, de réconfort, mais aussi de courage aux croyants afin que leur foi ne vacille pas face aux attaques répétées de l'adversaire ».

Cette croisade anti-chrétienne française visant l'élite malgache va avoir des conséquences politiques à long terme puisque cet « exil intérieur, c'est sans hésitation possible, la colonisation qui dépossède non seulement des biens matériels, mais de l'identité culturelle et de l'héritage spirituel ». Le discours nationaliste construit dès 1913 par Ravelojaona se nourrira de ces arguments.

La science est la valeur suprême du positivisme matérialiste qui postule avec Auguste Comte que son règne permet de dépasser le stade de la religion et ainsi d'affranchir l'homme. De fait « la presse pro-coloniale exhorte les gens à vivre suivant la science » et se plait à dénigrer la religion[1] tout en interdisant l'accès à la fonction publique à quiconque professerait une religion. « *Vaovao frantsay-malagasy* offre ainsi une nouvelle vision du monde et convie les gens à l'adopter ». L'intelligentsia protestante va s'emparer du sujet pour démontrer que la foi et la science ne sont pas incompatibles. Dès les premiers numéros (1878-1880), figuraient des articles sur l'astronomie[2], l'agriculture, la physique, la géologie, la botanique qui sont alors autant de moyens de développer le raisonnement adossé à l'expérimentation afin de désacraliser la nature et les croyances magiques traditionnelles. En 1913, le pasteur français Mondain et Razamahefa développent les rapports distincts entre la foi, absolue, en Dieu et la foi, intellectuelle, dans les compétences de l'homme pour acquérir des connaissances. Ils veulent montrer

1 Y compris la religion ancestrale encore pratiquée par une grande part de la population et ridiculisée par Charles Renel qui la considère comme la « superstition » archaïque.

2 Ecrits par l'anglais James Cameron.

que « personne n'a le monopole de la science et qu'elle ne doit en aucun cas servir à discréditer le christianisme ».

Cette science qui apporte le progrès fascine tous les Malgaches mais elle est souvent assimilée à la « civilisation », repoussant, par opposition, la société malgache dans la non-civilisation. S'ensuit un « écartèlement » traité par Rabary sous le terme *kilema vahiny*. Les journaux exaltent les nouveautés qui révolutionnent la société malgache par la grâce de ce *fandrosoana* (« progrès ») offert par la colonisation et décrivent de manière quasi ethnologique la vie apparemment facile en Europe. *Mpanolotsaina* ne nie en rien le fait mais adopte une attitude plus distanciée et une réflexion « sur la relation à l'Autre dans ce qu'elle a d'enrichissant et de plus contraignant » quand elle incite à faire table rase du « barbare ». Razanadravelo dresse ainsi un portrait cinglant du Malgache assimilé dans son article « Lanitra an tany » [1] (« Le ciel sur la terre »). La revue considère que l'intégration des us et coutumes étrangers n'a pas lieu d'être tant que la tradition malgache peut encore se suffire à elle-même[2], d'autant que les rois merinas ont eu le souci du progrès[3], preuve que les Malgaches n'ont pas attendu les Européens pour entreprendre des changements.

La défense des valeurs malgaches revient souvent, avec en particulier les articles conséquents de Ravelojaona « qui porte l'idée générale et la position de la revue sur ce thème » mais aussi les notices sur les personnages malgaches, la valeur et l'originalité de la musique ou de la littérature malgaches, les us et coutumes ou la langue. Ce thème ne signifie pas pour autant que les auteurs demeurent traditionnalistes, bien au contraire, ils reconnaissent la valeur de la connaissance telle qu'ils l'ont observée chez les Européens. Ravelojaona, témoin du monde

1 N°15, juillet 1907.
2 Dans le n° 27, juillet 1910.
3 Ravelojaona dans le n° 9, janvier 1906.

moderne, rédige en 1907 un long article[1] qui décrit et désacralise cette société lointaine ; sa réflexion sur le progrès cherche à concilier la reconnaissance des bienfaits de techniques apportées de l'Occident et la nécessaire dignité de l'identité malgache. Répondant à une presse pro-française qui promeut l'image de « bons Malgaches » qui, pour accéder au bonheur apporté par les changements, mettraient toute leur confiance en la France, il tente d'opposer d'autres modèles, comme le Japon[2], ou des positions de compromis qui permettent de conserver les éléments structurant de la culture malgache. « Les nombreux débats sur l'interprétation des faits de culture ou sur la compréhension de l'âme malgache à travers ses nouvelles, ses poèmes, ses proverbes, sa musique et ses productions artistiques ne sont pas des polémiques stériles mais témoignent en fait d'un vif désir de façonner une personnalité authentique, le tout dans un contexte où l'individu malgache est tiraillé entre tradition ancestrale et modernité occidentale ».

En effet, « les rédacteurs de *Mpanolotsaina* établissent un constat sanglant sur la psychologie de la majorité de leurs compatriotes. À leurs yeux, la mentalité malgache est gangrénée par une maladie qui ne dit pas son nom et traverse une crise sans précédent ». La revue s'attache à déconstruire la logique matérialiste qui corrèle la hiérarchie des techniques à celle des civilisations et justifie la hiérarchie des races en même temps que l'entreprise coloniale européenne. « Religion, tradition et modernité, bien pensées, ne sont donc pas nécessairement contradictoires dans la marche vers le progrès aux yeux des intellectuels protestants ».

Les sujets politiques sont, du fait de la surveillance étroite de l'administration, bannis, aussi la revue entend agir en amont : « au sein des injustices sociales, la revue s'attache à la formation

1 « Herin-taona tany Eurôpa » (Une année en Europe), n°16, octobre 1907.

2 *Mpanolotsaina* avait publié un article de Rajaonah en 1889, Ravelojaona reprend son idée d'un Japon développé sans dépendance à l'Occident dans une série d'articles « Japon sy ny Japoney » entre 1913 et 1915.

de la personnalité du lecteur pour que, épris de justice et de vérité, celui-ci puisse agir en conséquence parmi ses semblables ».

Le rôle de la littérature

Alors que la politique linguistique coloniale impose l'usage du français à l'école et dans l'administration, il semble que les écrivains, y compris ceux des journaux progouvernementaux, considèrent comme essentiel de conserver l'usage de la langue malgache dans la vie sociale et dans la création artistique. La revue comprend nombre d'articles sur la langue, son histoire, son lexique. L'objectif est de montrer qu'elle est, comme le français, un outil pertinent pour exprimer un raisonnement philosophique comme une argumentation scientifique ou de la poésie. Les productions littéraires, de tous genres et qui traitent de tous les sujets, sont aussi de vivants signes de la compétence de Malgaches dont la société est, techniquement, moins avancée.

La littérature est donc, avant tout, un moyen de revaloriser une image sans cesse dépréciée par le discours officiel, que Rabary nomme l' « autodénigrement »[1]. La « crise identitaire » que traversent les Malgaches fascinés par les étrangers et leur savoir apparemment illimité doit trouver dans la production en malgache et sur Madagascar un début de réponse. Les mots de Ravelojaona sont parfois directs à l'endroit de ses compatriotes : « [Certains] sont tellement obnubilés par l'Occident qu'ils n'ont aucune estime de leur propre richesse culturelle »[2]. « Le dessein de la revue n'est pas de se voiler la face en mettant sous silence les faiblesses observées […] les articles critiques se terminent souvent sur une formule de sagesse agrémentée d'une note positive et prend ainsi la forme d'un enseignement encourageant ». La revue, qui développe donc un contre-discours constructif, peut être considérée comme un lieu de résistance intellectuelle.

1 *Mpanolotsaina*, n° 34, avril 1912.
2 N°7, juillet 1905.

Ravelojaona, dans un article « Littérature » de 1908[1], considère la création littéraire comme le lieu où témoigner de son environnement et de la vitalité de son créateur. Écrire revient donc à mettre en scène les diverses facettes de sa culture et à la faire (re) vivre aux yeux du lecteur. Les Malgaches sont invités à écrire sur leur histoire, sur ses acteurs afin de prouver l'existence de ce riche patrimoine dont ils sont les fiers héritiers. La revue publie dans cette perspective la littérature traditionnelle (contes, poésie) et les écrivains malgaches. Il s'agit aussi de stimuler une inventivité et d'encourager à la lecture au moyen de textes directement en phase avec la population.

Dans la tradition des publications pédagogiques missionnaires, la revue offre des « petits récits »[2] en feuilletons qui reprennent de manière plus simple les problématiques des longs articles. Si certains restent maladroits, d'autres, comme *Raketaka zandriko* de Rabary[3] seront ensuite publiés sous la forme de roman. Le modèle littéraire est *The Pilgrim'Progress* (« Le voyage du pèlerin »), récit allégorique de la vie chrétienne publié en Angleterre en 1678, introduit par les missionnaires et largement diffusé clandestinement sous la persécution (1835-1861). L'orientation est toujours morale, à l'image de la référence légitimante. Il faut toutefois avouer que cette vision simpliste présentant une opposition radicale entre le bon et le mauvais comme la responsabilité individuelle devant les choix moraux s'opposent aux positions théoriques des articles et à la sagesse malgache qui prône la constante intégration des contraires. Les proverbes attestent de cette position traditionnelle qui cherche, au contraire, à éviter les dichotomies et les ruptures qui s'ensuivraient : *Ny olombelona mora soa sy mora ratsy* (« Qu'importe qui nous sommes, nous ne sommes ni justes ni mauvais ») ou *Ny olombelona sady tsy maina no tsy lena* (« Les hommes peuvent être facilement bons comme ils peuvent être mauvais »).

---

1 N°19, 1908.

2 Il s'agit de 32 textes entre 1904 et 1913 soit entre 4 et 6 par an.

3 Publié entre octobre 1904 et janvier 1905 sous le nom de Rasoa.

« De ce point de vue, il est indéniable que le discours tenu par *Mpanolotsaina* à travers ces récits a influencé l'état d'esprit et la façon de penser de ses lecteurs de l'époque, mais pas seulement : cette fragmentation de la société résultant de la conception manichéenne de la foi s'est aussi transmise de génération en génération au point de subsister encore de nos jours ».

Cette publication, comme les autres périodiques protestants, est largement diffusée jusque dans les provinces par les moyens les plus officiels comme les colis postaux mais aussi privés quand ils se mêlent aux correspondances familiales, aux journaux officiels des fonctionnaires, aux valises des missionnaires. Ils voyagent sur les charrettes à bœufs des diacres, dans les pirogues des catéchistes, sur les bicyclettes des évangélistes. Dans les communautés et les maisons, ils sont lus à haute voix, prêtés. En dépit des délais de plusieurs semaines, se crée ainsi un vaste réseau culturel autant que spirituel.

Le contexte colonial est contraignant à tous les niveaux, politiques bien sûr, mais aussi civilisationnel et religieux. L'anticléricalisme, qui luttait en France contre l'immixtion des églises dans les affaires de l'État, prend à Madagascar des allures de croisade anti-chrétienne d'autant plus violente que le christianisme est solidement implanté. Les intellectuels malgaches, surtout les protestants, nombreux, bien formés et socialement dominants, qui connaissent souvent l'Europe, soutenus par les missionnaires anglais et français, utilisent la presse pour former les Malgaches dans tous les domaines en combattant intellectuellement cette propagande où colonialisme et matérialisme heurtent leur liberté. Si un décret de 1913 accorde à nouveau officiellement la liberté des cultes, il faudra attendre 1962 pour que toute surveillance[1] soit levée. Les intellectuels malgaches

1 Cette surveillance est attestée par les archives où figurent, entre autres documents, les résumés des prédications et conférences données dans les églises et autres rassemblements.

auront, dans les colonnes de *Ny Mpanolotsaina* largement contribué à montrer qu'ils étaient des interlocuteurs formés à la controverse, prêts à défendre leurs convictions religieuses et leur identité nationale. Ils ont cherché à nourrir la réflexion et à encourager leurs compatriotes à garder et leur foi et leur culture tout en s'adaptant aux changements profonds de leur société désormais sous une influence occidentale qui n'est pas que négative. Nombre de ses responsables formeront les réseaux nationalistes, en particulier le réseau VVS démantelé en 1916 et seront parmi les écrivains les plus reconnus. La revue, privée de ses responsables lors des arrestations de 1916, repassera alors sous l'autorité des missionnaires étrangers puis, dans les années 1920, une nouvelles génération d'auteurs y déploiera ses positions. « *Mpanolotsaina* contribuera grandement au développement de cette renaissance culturelle » tout en gardant son « rôle d'éducation de la personnalité malgache face aux multiples visages de la culture occidentale ».

Dovy Navalona Randrianoelina (†)
Université d'Antananarivo

Les manuels scolaires de la période coloniale à Madagascar : cultures et identités en question

Alain Choppin, rédacteur de *Les manuels scolaires en France de 1789 à nos jours (1995)* a déclaré que :

> les historiens ont été la première communauté scientifique à s'intéresser, dans les années 1960, aux livres scolaires anciens. Mais il a fallu encore attendre près de deux décennies avant que n'apparaisse, en réaction à la médiocrité des investigations menées jusque-là une réflexion critique sur [. . .] les méthodes de la recherche historique sur les manuels scolaires.[1]

Les textes proposés pour la lecture aux élèves des écoles primaires à Madagascar pendant la période coloniale française (1896-1960) font partie de ce corpus et sont dans cette situation. L'ancien ministre de l'Éducation Nationale malgache Charles Zény[2] rend compte de son expérience de jeune lecteur dans sa thèse sur les écoles primaires de base à Madagascar : « Dans le livre *Joies et travaux de l'île heureuse*[3], nous avions continué l'étude du français tout en découvrant notre pays, ou en nous

1 Alain Choppin, « Le manuel scolaire, une fausse évidence historique », *Histoire de l'éducation*, 2008/1 (n°117), p. 7-56DOI : 10.4000/ histoire-education. 565. URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-de-l-education-2008-1-page-7.htm.

2 Ministère de l'éducation nationale. 2 janvier 1983. M. Zeny Charles est nommé Ministre de l'Enseignement secondaire et de l'éducation de Base MINESEB par le décret N° 83-005 et décret N° 88-046, le 12 février 1988.

3 Carle, R. *Joies et Travaux de l'île heureuse*. Écoles de Madagascar. Lectures élémentaires. Classiques Hachettes. 1952

découvrant nous-même à travers des personnages »[1]. Cette étude se propose d'analyser le continuum pédagogique conçu et véhiculé par la politique civilisatrice de la France à l'endroit des jeunes apprenants malgaches à travers les manuels de lecture. Rappelons le projet français qui les a faits naître tel qu'il est exposé à l'occasion de l'Exposition Coloniale de 1931 par Henri Gautier, alors chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique, Mario Roustan : « Faites que chaque enfant né sous votre drapeau tout en restant homme de son continent, de son île, de sa nature soit un vrai français de langue, d'esprit, de vocation »[2]. Cette position n'est que la reformulation des instructions du général Galliéni telles qu'il les exposait dans son rapport en avril 1905 :

> Madagascar est aujourd'hui la 'France orientale'. Notre pays y exerce toutes les prérogatives qui s'attachent au territoire national. [Il s'agit en effet de] faire des Malgaches des sujets fidèles de la France, leur donner une éducation qui contribuât à l'augmentation de leur bien-être et au progrès général de la colonie et les transformât en auxiliaires éclairés de[s] services publics [français] et de[s] colons.[3]

Les responsables de la politique coloniale de l'enseignement imposent la langue française dans les manuels. Un instituteur colonial en poste à Madagascar nommé Sosthène Pénot (1873-1948) pourrait incarner la position des enseignants :

> Sosthène Pénot […], instituteur d'origine paysanne ayant foi dans la laïcité, le progrès et la méritocratie républicaine, effectue à Madagascar les

1 Charles,Zeny *L'éducation de base à Madagascar, de 1960 à 1976 : motivations et contenus des changements*, Thèse de troisième cycle. Université de Dijon, 1983.

2 Discours de Henri Gautier, chef de cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, Mario Roustan, cité par Denise Bouche. « Autrefois, notre pays s'appelait la Gaule… Remarques sur l'adaptation de l'enseignement au Sénégal de 1817 à 1960. » *Cahiers d'études africaines* (1968) vol. 8, n° 29, pp. 110 122.

3 *Madagascar de 1896 à 1925. Rapport du Général Galliéni, Gouverneur Général au Ministre des Colonies (30 avril 1905)*. Tananarive, Imprimerie officielle, 1937. p. 324.

> vingt-huit dernières années de sa carrière[1] et s'implique dans l'œuvre coloniale civilisatrice et sa mission civilisatrice. […] À l'idée d'une mission laïque, Sosthène Pénot joint progressivement celle d'une mission civilisatrice de la colonisation. C'est ainsi qu'arrivé à Madagascar, il s'intègre au système d'enseignement destiné aux colonisés et participe activement à son évolution, notamment par la rédaction de manuels de lecture 'adaptés' […] diffusés par l'administration.[2]

Le premier livre de lecture des écoles primaires datant précisément de la fin de sa carrière et relevant de sa compétence, nous avançons l'hypothèse qu'il en soit l'auteur.

Les analyses de la situation scolaire, et en particulier celle de ces « écoles officielles » (implantées en concurrence des écoles antérieures issues des églises[3]), permettent de replacer le manuel dans son contexte de diffusion. L'historien Rafalimamonjy[4] a étudié le cas d'une école en milieu rural, ouverte depuis 1918. Il souligne les ambivalences de perception par les populations des organisations scolaires conçues par un système colonial persuadé d'imposer des normes bienfaitrices. Il en dénonce les objectifs officieux qui expliqueraient la non-adhésion de la population :

> Au lieu d'intégrer des enfants à leur milieu rural, l'école-modèle les a déracinés, elle les a mis dans une telle situation que leurs connaissances pratiques et intellectuelles les éloignent de la terre, que leurs habitudes

1 C'est-à-dire de 1920 à 1948.

2 Simon Duteil. « Un instituteur colonial à Madagascar au début du XXe siècle. » *Histoire de l'éducation,* 2010, 128, pp. 79-102.

3 À la veille de la conquête, Madagascar compte environ 827 écoles catholiques et 1200 écoles protestantes. À la veille de la conquête, Madagascar compte environ 827 écoles catholiques et 1200 écoles protestantes. Francis Koerner, *Histoire de l'enseignement privé et officiel à Madagascar* (1820-1995), Paris, L'Harmattan, 1999, p. 77 et 38.

Francis Koerner, *Histoire de l'enseignement privé et officiel à Madagascar (1820-1995),* Paris, L'Harmattan, 1999, p. 77 et 38.

4 Rafalimamonjy, « Une école officielle modèle en milieu rural (Mitongoa) », *Omaly sy Anio* (Hier et Aujourd'hui) (1986) nos 23-24. Actes du Quatrième Colloque International d'Histoire Malgache. « Histoire et Civilisation du Centre Sud Malgache ». Fianarantsoa, 1-6, Avril 1985.

alimentaires et leurs besoins ne les rapprochent plus des paysans au milieu desquels l'école les oblige à se réinsérer.[1]

Après l'école officielle, le cursus scolaire, vertical et sélectif, peut se poursuivre à l'école régionale, puis, dans la capitale Tananarive, à l'école d'administration Le Myre de VÎlers, à l'école de médecine ou dans d'autres établissements[2] .

Enfin, il faut souligner que 1948, l'année du premier manuel que nous étudions, est celle de la fin de l'insurrection qui a ensanglanté l'île depuis le 29 mars 1947. Le gouvernement colonial doit donner des gages d'une plus grande implication en faveur de la population s'il veut ramener le calme et la soumission. L'on peut considérer que ce manuel est, selon l'expression d'Alfa Memaï et Abla Rouag non « seulement un outil pédagogique, mais aussi un objet politico-social », un « outil de réconciliation » [3].

Nous nous proposons d'analyser et de comparer trois manuels scolaires afin d'identifier les stratégies qui y sont présentes à ces fins et de nous interroger sur les effets de ces injonctions sur les jeunes Malgaches immergés dans leur culture traditionnelle.

Notre analyse s'appuiera sur la théorie de Paul Ricoeur sur la communication littéraire et son modèle des trois mimésis (préfiguration, configuration, refiguration). Ricoeur conçoit « l'identité de l'œuvre littéraire » (ici, le contenu des textes scolaires), comme une interaction entre auteur, texte et lecteur. Il précise que l'auteur « configure son œuvre à partir de sa précompréhension du monde de l'action et cette œuvre est refigurée par le lecteur » [4]. En d'autres termes, le lecteur reformule en lui-même

---

1 Rafalimamonjy. *op. cit.* p. 425.

2 Arrêté du 16 avril 1899, cité par Rafalimamonjy, *Omaly sy Anio,* (Hier et Aujourd'hui), n° 23-24. 1986, p. 410.

3 Alfa Memaï et Abla Rouag, « Le manuel scolaire : Au-delà de l'outil pédagogique, l'objet politico-social », Éducation et socialisation n°43, 2017, Mis en ligne le 29 janvier 2017, consulté le 30 septembre 2020. URL: http://journals.openedition.org/edso/2014.

4 Paul Ricoeur, *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*, Paris, Seuil,

ce qu'il a lu. Ricoeur considère l'œuvre comme un discours et la littérature comme communication. Iona Vultur, commentant Ricoeur, distingue les deux instances : « le discours comme événement est la contrepartie du langage compris comme langue, code, ou système, parce que c'est seulement dans le discours que le langage a une référence et un sujet, un monde et une audience »[1].

Quels publics pour quels ouvrages

Si Montaigne a dit « mon livre m'a fait », la lecture des textes scolaires aussi peut faire les personnalités des jeunes lecteurs à l'époque coloniale. Rappelons que le public scolaire est strictement déterminé par les instructions officielles du Général Galliéni. L'arrêté du 15 juin 1903 (article 2) impose la fréquentation d'une école officielle laïque, de 8 à 13 ans[2] en insistant sur ses effets pratiques immédiats.

Les trois manuels visent le même public à trois périodes :

Le *Livre de lecture des écoles primaires indigènes*, publié en 1948 compte 174 pages divisées en trois parties : les lectures élémentaires (27 textes), les lectures diverses (94 textes) et les contes (38 textes). Chaque texte est suivi de l'explication de mots ou d'expressions en malgache, d'un exercice oral et d'un exercice écrit en malgache.

Le deuxième manuel, de 121 pages, *Joies et travaux de l'Île heureuse*, est signé de l'inspecteur de l'enseignement primaire R.

1986. p. 154.

1 Iona Vultur, « La communication littéraire selon Paul Ricoeur », *Poétique*, 2011, vol. 166, n°2, pp. 241 – 249. p. 242.

2 *Madagascar de 1896 à 1905. Rapport du Général Galliéni, Gouverneur Général au Ministre des Colonies (30 avril 1905)*. Bibliothèque de l'Académie malgache. p. 324.

Carle et publié chez Hachette en 1952. Chacun des 60 textes est illustré de deux dessins réalistes en couleurs de l'artiste malgache Albert Ramanda. Le texte, les explications lexicales et les exercices sont en français, les noms propres en malgache. Les sujets se rapportent à la vie quotidienne (l'inondation, la visite médicale), les activités scolaires (la récréation, les devoirs) et des contes (extraits des recueils des coloniaux Dandouau et Charles Renel).

Izy Mianadahy (sous-titré *Frère et sœur*) est signé par l'inspecteur de l'enseignement primaire Marcel Condette, l'instituteur principal Alphonse Rakotozafy et l'instituteur Raoul Minière. Il est publié chez Istra en 1962. Présenté comme « Livre unique de Lecture et de Langue Française pour le Cours élémentaire », il comprend 265 pages et 125 textes classés par thèmes : la vie familiale, au village, en brousse et en ville, et des récitations.

Nous étudions donc des manuels relevant de périodes différentes (coloniale et postcoloniale) marquées par des systèmes politiques a priori fort différents puisque l'indépendance du 26 juin 1960 a installé la Première République et son président Philibert Tsiranana. Nous nous attacherons, à travers leur analyse, à percevoir les effets éventuels de ces ruptures sur les politiques de l'enseignement.

Un reflet du réel ou une mise en scène d'un projet de société

L'organisation des textes par thèmes semble commune au trois manuels. François Rastier observe que « la notion de thème tient une place particulière dans le paysage intellectuel français […] La critique thématique de Bachelard s'est tant diffusée que bien des recueils de textes à l'usage des écoliers, du petit classique au manuel, sont maintenant organisés par thèmes »[1]. Ravelohasina met en évidence qu'après l'indépendance de 1960, « la Première République malgache a décidé de préserver dans

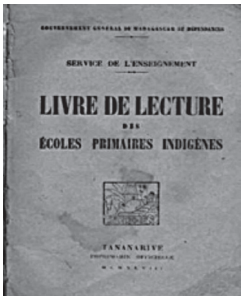
1 François Rastier, « Thématique et topique », *Arts et Sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, pp. 189- 226.

son système éducatif l'approche thématique, héritée de la colonisation » [1]. Alors que les thèmes sont communs et que les contenus presque identiques, les techniques de présentation changent progressivement.

Parcourons dans une perspective comparatiste les principaux thèmes.

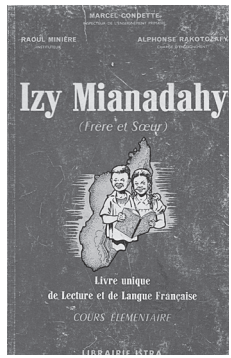
Le statut de l'enfant dans sa famille et son village, en particulier son rôle dans la vie rurale, est présenté dans les trois manuels :

> Là-bas est notre village / Village où il y a beaucoup de gens / Mes frères gardent les bœufs / Mes sœurs gardent les volailles / Mon père trait les vaches / Ma mère fait cuire le riz / Là-bas est notre village. (LL, 138)
>
> Ratalata manquait bien souvent la classe. Le maître lui demandait : Pourquoi n'es-tu pas venu en classe hier ?
>
> « –Monsieur, j'ai aidé mes parents au repiquage du riz. [...] Mon père m'a envoyé garder les bœufs. (JT, 10)
>
> – Nos parents ont besoin de nous, répondent Rasolofo et Raboto, les deux inséparables, et nous garderons les bœufs tous les jours. (IM, 256) »



Livre de lecture (1948)

(LL).*Joies et Travaux de l'île heureuse* (1952)



(JT) *Izy Mianadahy* (Frère et Sœur)

1962 (IM)

1 Ravelohasina N. H., *L'évolution du système éducatif malgache depuis l'indépendance : 1960 jusqu'en 2009*. Mémoire de fin d'études pour l'obtention du certificat d'aptitude pédagogique de l'école normale CAPEN juillet 2015. p. 27.

La petite fille, appelée « la petite ménagère » a d'autres fonctions :

> Ravao ne va pas à l'école aujourd'hui : c'est jour de congé. Dès son réveil, elle se dirige vers la rivière. […] Maintenant elle va piler le riz […] après le déjeuner, Ravao s'occupe de son petit frère. (JT, 62).

Il faut souligner que dans tous les exemples, les enfants sont pris en tension entre deux pôles, l'école et les activités domestiques traditionnelles. Les manuels mettent donc en scène un changement de leur vie ordinaire, valorisant les études pour l'élève qui, de retour à la campagne, est encore un auxiliaire indispensable à la communauté paysanne.

Les figures d'autorité sont aussi les mêmes d'un manuel à l'autre : l'instituteur (le « maître », malgache), son inspecteur (français, *vazaha*), le personnel médical, les chefs politiques locaux (chefs de village, notables et les gardes, malgaches), officiels (gendarmes français) et politiques (administrateur français puis ministre malgache). À noter qu'ils sont présentés en situation et identifiés par les attributs de leurs fonctions :

> Un vazaha s'avance vers lui [Monsieur Rasolofo, l'instituteur] et lui tend la main. Il dépose son casque et sa serviette de cuir sur le bureau. […]. L'inspecteur porte des lunettes. Il a l'air sévère. Il se tourne vers les élèves et leur sourit. (JT, 14)
>
> Pendant la nuit, des voleurs sont arrivés près du village. […] Le lendemain, les hommes du village se sont réunis. […] Les gardes ont été avertis. (JT, 110)
>
> Le médecin arrive à l'école. Le filanjana[1] s'arrête devant la porte de la salle de classe. Le médecin entre. Les enfants se lèvent. Ils connaissent bien le médecin. Il s'appelle M. Razafindrakoto. (JT, 22)
>
> Tout le monde veut voir le ministre. […] C'est le grand, là-bas, dans la plus belle voiture, la plus longue […] Les notables s'avancent. Le ministre leur tend la main […] il monte à la tribune où un beau fauteuil lui a été réservé. En quelques mots, le maire souhaite la bienvenue au ministre. (IM, 162).

Les Blancs ne sont pas toujours dans un rôle d'autorité mais

1 Chaise à porteurs réservée aux gens importants.

sont montrés comme des gens qui font irruption dans le monde malgache, suscitant parfois la curiosité pour l'« étrange », comme le naufragé qui attire les regards et la sympathie en faisant des tours d'adresse : « Quand les habitants virent le pauvre marin, ils se rassemblèrent tous autour de lui pour mieux le regarder car ils n'avaient jamais vu d'homme blanc ». (LL, 162)

Les instances judiciaires traditionnelles et coloniales sont présentées en même temps, plaçant les jeunes lecteurs devant le tournant que vit la société malgache coloniale. Les textes sur « les voleurs » (LL, n° 116, p. 107) et « la police » (LL, n° 117, p. 108) mettent en scène d'une part le chef de village, le « chef de district », la « police », les « administrateurs », les « miliciens », les « gardes », d'autre part le chef de fokontany (le quartier) et le Hazomanga, un notable local.

Alors qu'au temps précolonial des royaumes, les voleurs pouvaient devenir les esclaves du propriétaire, les deux textes (p. 116 et 117) mettent en évidence le rôle des nouvelles forces de l'ordre qui arrêtent et mènent en prison tous les malfaiteurs qu'ils peuvent surprendre (LL, 108-109). Quatre ans plus tard, le même thème est traité sous le titre « les voleurs de bœufs » ; il se termine par : « le voleur a été arrêté par les gardes. Ses complices se cachaient dans un village éloigné ; les gardes sont allés les surprendre. Ils les ont emmenés en prison, les mains liées derrière le dos » (JT, 111).

Un autre texte présente la justice traditionnelle de la région du Sud, que la plupart des écoliers malgaches ne connaît pas :

> Chez les Antandroy, lorsque le propriétaire parvient à retrouver le voleur de ses bœufs, il l'accuse devant le chef de son village. L'accusé reconnu coupable est donc condamné à rendre les bœufs volés et, en plus, un certain nombre d'autres bœufs pour indemniser le propriétaire (LL, 45).

Les textes scénarisent donc les changements sociétaux que représentent ces transferts de compétences tout en conservant la fonction morale du récit qui revient à mettre en garde contre la

délinquance et à assurer le jeune lecteur de l'efficacité des institutions chargées de la sécurité.

Valeur cardinale du positivisme occidental prôné par le pouvoir laïc, le progrès présenté comme émancipateur est technique et s'applique, dans l'univers des manuels, aux domaines des transports et de la santé.

Alors que les paysans vont à pied ou en pirogue (JT, 100), les textes présentent la bicyclette (JT, 90), la voiture du courrier qui mène à la ville (JT, 88), puis l'« autocar des voyageurs » (IM, 66), la grosse voiture du ministre (IM, 162), le train menant à Tananarive (IM, 230), les paquebots (IM, 250) et les avions dont la taille et les propriétés sont présentées comme inimaginables (IM, 242).

L'hygiène est mise en scène par opposition aux habitudes antérieures. Le manuel de 1948 exalte ainsi les bienfaits apportés par le pouvoir jusque dans la vie quotidienne :

> Jusqu'en ces derniers temps, Fianarantsoa ne possédait pas de fontaines ; les habitants devaient aller chercher de l'eau jusqu'aux sources qui arrosent les rizières des environs. Il existe à présent plusieurs fontaines en ville (LL, 68).

Les hôpitaux sont présentés comme les lieux où la science vainc les plus terribles maladies (LL, « les médecins et les hôpitaux » n° 110 et 119, « la fièvre » n° 111, le texte sur la lèpre (n° 112). La situation précoloniale est traduite par les proverbes : « Le triste sort des lépreux fait dire aux Malgaches : quand le lépreux vient à mourir, personne ne pleure ; quand il est riche, il doit acheter un chien pour manger les restes de son repas » (LL, 112). Le texte précise, insistant sur la rupture bénéfique, que « depuis l'occupation française, les lépreux ne sont plus aussi malheureux. Le gouvernement a fait construire des villages appelés léproseries dans lesquelles ils vivent en commun », l'une à Manankavaly, l'autre à Ambohidratrimo. La lecture se fait documentaire sur la pharmacopée moderne à propos de la fièvre « dont le remède est la quinine qui se tire de l'écorce d'un

arbre appelé quinquina, et non des feuilles d'eucalyptus, comme beaucoup de Malgaches le croient » (LL, 111). On met en scène les visites médicales dans les écoles et la distribution des antipaludéens (JT, 22), le rôle des infirmiers malgaches qui soignent à domicile (JT, 24) et transportent les blessés à l'hôpital (JT, 29).

Mais au-delà des représentations de cette modernité occidentale à laquelle le pouvoir colonial entend préparer, si ce n'est convertir, le jeune lecteur malgache, nous pouvons observer les représentations de la lecture et y voir un autre signe de la transformation culturelle souhaitée. Ce n'est pas le livre qui est présenté, alors qu'il est déjà très diffusé par le réseau des églises mais s'y résume le plus souvent à la seule Bible, mais le journal. Pour accéder à son contenu, il faut naturellement mobiliser les compétences acquises à l'école. Le manuel, qui est fondé sur la représentation du vécu (qui prétend donc « dire le vrai » selon les termes du personnage), semble introduire une critique des feuilletons :

> Chaque semaine, les journaux arrivent au village. À l'aide d'une pince à linge, le marchand les accroche à une ficelle tendue et les clients peuvent choisir. […]
>
> – Moi, dit Rakoto à sa mère, je voudrais celui-ci. Et il montre un journal illustré d'images toutes en couleurs.
>
> – Oh ! non, dit Izafy. Les histoires ne sont pas intéressantes. Elles racontent toujours la même chose : des garçons jouent, font des voyages, découvrent des trésors ; ou bien, des chasseurs se perdent dans la forêt, luttent contre des bêtes féroces et sont toujours vainqueurs, même quand ils n'ont plus de cartouches. Moi, je n'aime pas ces histoires-là parce qu'elles ne sont pas vraies. (IM, 158).

Le contenu de la presse est placé sous le signe de l'utilité immédiate : « des discours, des récits d'accident, des annonces, les nouvelles des grandes villes et la tournée du ministre » (IM, 158). Curieusement, la littérature, très présente sous la forme des poèmes et des feuilletons, n'est pas mentionnée. L'enfant est pourtant invité, par le livre, scolaire, à sortir de son univers familier et national dans le texte « Rakoto apprend la géographie » qui donne en même temps une nouvelle structu-

ration de l'espace mondial dont les deux pôles sont désormais Madagascar et la France :

> Et Rakoto a ouvert son livre. Voici la carte du monde, voici Madagascar et voici la France. […] Rakoto replonge dans son livre et tourne quelques pages. […] Le garçonnet feuillette encore le livre. […] il tourne encore quelques pages. –Voilà Paris ! (IM, 252-253)

D'autre part, il est possible de discerner dans tous les textes l'invitation à entrer dans une démarche économique fondée sur le commerce et la prospérité. Le *Livre* souligne que le père de Rabe « a 100 bœufs, il est riche » alors que « le père de son ami n'en a que trois, il est moins riche » (texte 36), que l'anguille, préparée, peut se vendre de 8 à 10 frs salée et séchée (texte 52). On évoque les planteurs qui livrent leur café (JT, 100), l'oncle parti dans le grand port comme « employé dans une grande maison de commerce » et qui revient finir ses jours sur ses terres (JT, 86). L'on peut voir comme une incitation à la consommation la « promenade dans la ville » où l'enfant admire une bicyclette dans une vitrine et « des gâteaux, des bonbons, du chocolat, du sirop » sur un étal (JT, 90-91). Peu à peu, des changements culturels sont présentés comme une modernité et un progrès venus d'un extérieur modèle. Le jeune Rakoto rêve d'être soldat et journaliste : « Je visiterai mon pays […] j'irai aussi à l'étranger » (IM, 242). Les valeurs morales sont développées par les contes. Les trois manuels utilisent les deux compères rusés Ikotofetsy et Imahaka, appelés aussi « les deux trompeurs » (IM, 208) pour exalter l'honnêteté puisque le voleur finit dévoré par un caïman (JT, 77) ou, enfermés dans un sac, les deux filous réussissent à s'enfuir (IM, 209).

On le voit, les éléments culturels et sociaux issus des cultures malgache et française se croisent et se combinent dans les textes de ces manuels qui inscrivent aussi, de manières différentes, le bilinguisme.

D'une langue à l'autre, quel bilinguisme

Sam Zylberberg souligne le rôle central de la langue française dans l'enseignement colonial où le bilinguisme vise à ce que

> tout [soit] en miroir de la société française […]. À Madagascar, les circulaires de Galliéni de 1896 et les arrêtés de 1899 se concentrent sur l'assimilation des indigènes par la diffusion de la langue française.[1]

Madagascar sera la première colonie à mettre en pratique une conception bilingue de l'enseignement en publiant de nombreux manuels bilingues, dont ceux du chef de service de l'enseignement entre 1898 et 1906, Pierre Deschamps, qui publie un *Syllabaire français-malgache* puis *Le livre d'histoire des écoliers malgaches*[2]. Dans le *Livre de lecture*, les mots et expressions difficiles français sont traduits en malgache sous forme de fragments d'où un aspect assez décousu. Les traductions ne sont pas toujours exactes, ce dont les auteurs semblent conscients puisqu'ils justifient leur démarche dans la préface:

> Misy explications na fanazavana daholo ny vakiteny rehetra ato, tsy izany ihany fa misy exercice oral na fampiasana am-bava ary exercice écrit koa na fampiasana an-tsoratra ; izay fanazavana natao etoana dia tsy fihamboana ho tena dikan'ny teny indrindra akory, fa fanazavana dia fanazavana tokoa.
>
> (Tous les textes ici sont accompagnés d'explications, mais il y a aussi des exercices oraux et écrits ; les explications fournies ici ne représentent pas toujours les traductions exactes, mais il s'agit tout simplement d'explications élémentaires).

En voici un exemple :

> Explications : Demander sa main : mangataka azy ; discutent le

1 Sam Zylberberg. « Enseignement colonial en Algérie et à Madagascar. » Historiquementpointcom, 10 janvier 2018. URL : https://www.historiquement.com/enseignement-colonial-en-algerie-et-a-madagascar/.

2 Pierre Deschamps, *Le livre d'histoire des écoliers malgaches,* Paris, Armand Colin, 1916. Les références du syllabaire figurent dans ce volume mais sans mention de date.

> mariage projeté : miady hevitra ny amin'ny fanambadiana hatao ; vantent : mandoka ; le fiancé : razazalahy tompom-bady ; le mariage se trouve consacré : vita ara-pomba ny fanambadiana.

Les consignes des exercices sont aussi données en malgache :

> *Valio an-tsoratra ireo fanontaniana eo ambony* (« Répondez par écrit aux questions ci-dessous »). Exercice écrit : *valio an-tsoratra amin'ny teny frantsay ireo fanontaniana ambony ireo*. (« Répondez par écrit aux questions sus-mentionnées ») (LL, 121).

Les autres questions sont pour l'exercice oral.

Ces diverses manières de croiser les langues sont fondées sur le pragmatisme qui tient compte des compétences de l'élève et ne le familiarisent que progressivement au français. Par le biais de la langue, il est aussi orienté vers des changements culturels qui vont remettre en question les fondements de son identité.

Ayant entrepris des recherches sur les manuels bilingues à Madagascar, la sociolinguiste Sophie Babault déclare que « selon les objectifs et les modes de fonctionnement prévus pour un enseignement bilingue donné […] trois grands types de scénarios peuvent être distingués »[1]. Le premier « met l'accent sur la compréhension des phénomènes » et c'est ce qui nous intéresse. Ici, il s'agit de comprendre ce qui se passe autour de l'événement du mariage, donc d'accéder au sens, mais aussi d'entrer dans le processus d'imprégnation de cette nouvelle langue et de commencer un processus de transformation, d'où la fonction psychodynamique de la lecture. Les manuels suivants se placeront nettement en retrait de cette position puisque seuls les noms propres et quelques termes spécifiques seront en malgache. Ils contribuent néanmoins à représenter d'abord un espace culturellement familier des élèves avec les termes usuels :

1Sophie Babault, « Les manuels bilingues, outils pour un partenariat efficace entre les langues d'enseignement ? » , *Glottopol*, Université de Rouen, Laboratoire Dylis, 2013. p. 197. URL : http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol.

« on entend les coups du pilon dans le laona [mortier]» (JT, 62), on porte des angady [bêches] et des soubiques [corbeilles] (JT, 20), les oiseaux dans la rizière sont des fody [cardinaux] (JT, 30), les poules font des nids de bozaka [herbe] (JT, 34). Le dernier manuel, tout en présentant des scènes de vie malgache, semble avoir voulu effacer toute trace de bilinguisme, sauf quelques rares exceptions (le père travaille avec son angady, IM, 196).

Ainsi, ces manuels, qui gardent l'objectif de rendre les Malgaches « français de langue, d'esprit et de vocation », jouent-ils avec la langue et les références nationales malgaches. Ils représentent ainsi le contact de cultures que l'apprenant doit affronter. Les mécanismes de la lecture le placent ainsi dans des conditions de réception complexes.

Les mécanismes de la lecture

Jules Ferry, l'artisan de la politique scolaire et de la colonisation, déclarait : « Pour nous, le livre, quel qu'il soit, c'est l'instrument fondamental et irréversible de l'affranchissement de l'intelligence »[1]. La performance de lecture est comprise comme une invitation à entrer dans un monde nouveau, enchanté pour les contes, et utilitaire pour les enrichissements culturels. Cette initiation se produit en français, langue seconde pour les jeunes Malgaches. Byram, qui étudie cette situation dans la période contemporaine la définit ainsi :

> L'apprentissage d'une langue étrangère devrait encourager, aider et amener les apprenants à acquérir de nouvelles connaissances d'une culture et de pratiques culturelles et la capacité d'exploiter des connaissances, des attitudes et des compétences sous les contraintes de la communication et de l'interaction en temps réel, c'est-à-dire, des compétences de découverte et d'interaction[2].

---

1 Jules Ferry cité par Anne-Marie Bertrand « La lecture, populaire ? : un regard sur le partage de la lecture », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2014, n° 1, p. 90-99.

2 "Learning a foreign language should encourage, help and make learners acquire new knowledge of a culture and cultural practices and the ability to operate knowledge, attitudes and skills under the constraints of real time com-

L'on peut s'interroger sur la représentation de la lecture dans ces manuels et sur les attendus de la part des institutions qui les promeuvent. Le *Livre de lecture* présente ainsi la classe comme un véritable lieu initiatique. Par sa lecture, l'apprenant est orienté vers de nouvelles perceptions de lui-même et de son environnement :

> Les élèves s'assoient sur les bancs, le maître est assis sur une chaise. Rabe prend son livre ; il pose son livre sur la table […] Ranaivo prend la clef et ouvre la porte de l'armoire. Dans l'armoire, il y a des livres, des cahiers, des ardoises, des porte-plume, des crayons, des règles, une bouteille d'encre. (LL, 12-13)

De fait, de par la disposition qu'il requiert, le manuel initie le jeune Malgache à de nouvelles compétences dont des méthodes de jardinage :

> Chaque élève porte son outil. Les grands marchent derrière, l'angady sur l'épaule. Les angady sont vieilles, le fer est usé plus qu'à moitié. Les petits portent toutes sortes de récipients pour l'arrosage : des daba[1], des bouteilles, des cruches en terre, des bambous ; il y a même deux vrais arrosoirs, tout neufs ; […] les uns bêcheront, d'autres sarcleront, […] les petits arroseront ». (JT, 16-17)

Ce passage oppose les récipients traditionnels, familiers aux enfants, et les « vrais arrosoirs […] achetés à Farafangana » par le maître. Le jeune lecteur peut s'identifier aux petits ou aux grands puis entrer dans un nouvel espace culturel en imagination avant de le mettre en pratique dans son univers quotidien. Dans le manuel de 1962, la lecture est inscrite dans le paysage urbain et populaire du hall de la gare où débarque la famille campagnarde : « Au fond, l'étalage du libraire ; illustrés pour enfants, pour jeunes gens, pour adultes ; journaux français et malgaches, cartes postales, livres de toutes sortes ». (IM, 231). Il est ainsi possible d'associer la modernité, l'urbanité, le luxe et la lecture.

---

munication and interaction i.e. skills of discovery and interaction." Michael Byram et.al. *Developing the intercultural dimension in language teaching: A practical introduction for teachers.* Strasbourg: Council of Europe, 2002, p.. 16. (Traduction de l'auteure).

1 Bidons.

Nous voyons que, en dépit de l'objectif économique affiché par la métropole de former des futurs auxiliaires éclairés, civilisés, elle transmet par ces manuels un ensemble beaucoup plus vaste de comportements que l'on peut nommer « culture ». Yang Wang réfléchit à la notion de « conscience culturelle » ou *cultural awareness* développée par Byram en se référant à l'évolution de l'enseignement de la culture au Royaume-Uni. Il fait référence aux « études des contextes de base » et à la « conscience culturelle » afin d'arriver au « développement des attitudes positives envers les autres et d'une meilleure compréhension des cultures étrangères et de la culture maternelle des apprenants »[1]. On peut ainsi suggérer que l'intersection des cultures française et malgache réside dans la faculté de réception de l'apprenant, sa prise de conscience culturelle qui alimente la curiosité intellectuelle, accélère ou freine les découvertes et engendre par la suite la captation des messages et leur acceptation. On assiste, par exemple, à la description des transformations vestimentaires :

> Autrefois, les Malgaches portaient tous des lambas et marchaient pieds nus. Aujourd'hui, quelques Malgaches s'habillent comme les Français avec des pantalons, des chemises et des vestes, et ils mettent des souliers » (LL, 20).

Le jeune lecteur observe ainsi de manière distanciée ce qui lui paraissait la norme et qui est d'un coup rejeté dans le passé d'« autrefois ». Il est discrètement invité à entrer dans la nouveauté : « Quelques Malgaches s'habillent comme les Français ». Ce moment-là est crucial pour l'apprenant qui est mis devant une alternative : veut-il aller de l'avant ou demeurer indifférent aux changements ? De sa réponse dépendra son degré d'acceptabilité des messages diffusés par la politique éducative coloniale française. Le choix semble être entériné quand le jeune Ralahy porte son « beau costume » : « il porte une culotte kaki,

1 Byram cité par Yan Wang, « Les compétences culturelles et interculturelles dans l'enseignement du chinois en contexte secondaire français », Éducation, Université Sorbonne Paris Cité, 2017. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01529853/fÎle/WANG_Yan_va.pdf.

une chemise blanche et un béret rouge » (JT, 80) ; il n'a plus le lamba de ses aïeux.

D'une culture à l'autre

La théorie de Ricoeur, nous permet d'affirmer que la préconfiguration du monde malgache a poussé les rédacteurs à organiser de cette manière des textes au sein desquels ils inscrivent la co-présence de diverses cultures et des suggestions de nettes transformations. Cependant, cette stratégie risque d'inscrire chez les lecteurs ruraux peu familiers de la langue la perception, non de nouvelles voies attractives, mais de sa position inconfortable voire déstabilisante. Il a conscience de vivre à un moment culturellement charnière mais n'a pas vraiment les moyens de maîtriser le mouvement qui l'entraîne. Le tunisien Albert Memmi dénonce le fait que « loin de préparer l'adolescent à se prendre totalement en main, l'école établit en son sein une définitive dualité »[1] qui résulte de la découverte de soi et de l'autre par les textes scolaires. Chaque nouvelle « œuvre », selon la terminologie de Ricoeur, se configure dans son imaginaire. Roberto Talamo évoque l'existence « d'une pensée riche, dense et articulée » et dit que « le philosophe n'hésite pas à [les] confronter aux différentes connaissances issues de nombreuses sciences humaines »[2]. En face des récits et des contes écrits et illustrés dans les trois manuels, il est possible pour le jeune lecteur, s'il maîtrise la compréhension du français, de s'approprier cette pensée riche correspondant ici aux sources plurielles de cultures transmises par les textes et d'entrer ainsi dans une dynamique.

Plus que la socialisation avec les idées culturelles prescrites, les manuels pourraient, selon Ricoeur, permettre de représenter et de se représenter les « aspects de notre être–au-monde qui ne peuvent être dits

1 Albert Memmi, « Portrait du colonisé », *Esprit*, mai 1957, pp. 790-833.

2 Robert Talamo. « Pour une théorie des narrations à partir de Paul Ricoeur Narrations littéraires, théories historiographiques, « jeux d'échelles » et représentation de la vie intérieure ». fondsricoeur.fr.

de manière directe »[1]. Et Ricoeur de mettre en exergue que « la compréhension et l'interprétation des textes ne peuvent être ramenées à la compréhension d'un autrui, mais que, dans le cas des œuvres littéraires, elles mènent au contraire à une meilleure compréhension de soi-même » :

> Ce qui est en effet à interpréter dans un texte, c'est une proposition de monde, d'un monde tel que je puisse l'habiter pour y projeter un de mes possibles les plus propres, […] le lecteur se comprend devant le texte[2].

Cependant, l'identité culturelle et le monde quotidien de l'apprenant peuvent être différents de ce que le texte présente, et les personnages, les comportements, ainsi que les nouveautés dans les textes apparaissent et perturbent son socle culturel. Par exemple, dans le texte « L'école buissonnière » du livre *Joies et travaux de l'île heureuse*, le jeune écolier doit abandonner ses occupations agraires et sa fantaisie pour aller à l'école ; le texte se termine sous la forme d'un double exemplum puisqu'il s'agit aussi d'exalter la valeur de la parole donnée : « il a bien promis de ne plus faire l'école buissonnière. Jusqu'à présent, il a tenu parole » (JT, 11).

La place des contes rappelle qu'ils sont des éléments de la culture orale qui ont prévalu jusqu'à l'introduction du système scolaire à l'européenne par les missions puis la colonisation. Zeny Charles cite dans sa thèse les textes de l'Unesco :

> En Afrique, avant le colonialisme, […] les enfants recevaient une éducation traditionnelle qui les préparait à la vie au village, et les villages étaient […] des écoles […] malgré la présence de l'école, et surtout dans les villages sans école, l'éducation villageoise continue encore aujourd'hui à influencer l'enfant[3] .

---

1 P. Ricoeur cité par I. Vultur, *op.cit*. p. 248.
2 *Ibid.*
3 Charles Zeny. *L'éducation de base à Madagascar, op. cit*. p. 23.

Blouin et Landel affirment que

> Le héros du conte trouve une solution pour traverser les épreuves. Cela sert donc de modèle à l'enfant et lui fait prendre conscience que d'autres ont eu le même type d'angoisse que lui et ont réussi à s'en tirer.[1]

De fait, la société malgache insiste chaque jour sur la valeur de l'héritage familial traditionnel. Les proverbes disent : *Aza manary fomban-drazana* (« Ne rejette jamais les traditions »), *Tahio ny an-tena, fa ny an'olo tsy homeny* (« Protège bien les tiens, les autres ne donneront pas les leurs »). Charles Zeny insiste sur le fait que

> L'enfant est d'abord et avant tout le « descendant » et l'héritier. Il est l'héritier non seulement des richesses familiales mais aussi des traditions, des coutumes, de toute la culture que lui a laissée ses parents, ses grands-parents, son clan, sa tribu, sa patrie. Tout le contexte culturel l'initie à sauvegarder et à défendre son patrimoine culturel. L'enfant se doit de connaître et de respecter la culture de ses ancêtres s'il ne veut pas être rejeté du village.[2]

Le lecteur des manuels, sollicité par une alternative sociétale, se trouve pris entre deux injonctions qui risquent de le déstabiliser s'il ne peut opérer de synthèse. Celle-ci est proposée au dernier chapitre du manuel de 1962 sous la forme du souhait de Rakoto qui, rentré en vacances, va certes garder le troupeau de bœufs de son père mais a décidé, en parallèle, d'apprendre les leçons de géographie par cœur « pour préparer ses grands voyages » (IM, 257).

Fidélité aux ancêtres et ouverture au monde, oralité et littérarité, activité physique et travail intellectuel sont ainsi scénarisés par le manuel.

L'analyse aussi bien de la structure que des thèmes et de l'usage

---

1 Blouin, C. et Landel, C. (2015). « L'importance du conte dans une situation pédagogique », in ERES « Empan » 2015/4 n° 100, P.184. URL : https://www.cavin.info/revue-empan–2015-4-page-183.htm

2 Charles Zeny. *L'éducation de base à Madagascar, op. cit*. p. 35.

des langues dans ces trois manuels qui couvrent la période précédant et suivant l'indépendance nous a permis d'identifier à la fois les objectifs et les méthodes des politiques éducatives. Écrits en français, ils présentent tous une série de scènes de vie malgache dans lesquelles les éléments exogènes européens se combinent. Les deux cultures sont présentées comme antagonistes mais un certain nombre d'éléments relevant de la modernité occidentale incitent pourtant insidieusement le jeune lecteur à aspirer à un progrès qui commence avec la pratique de la lecture et du français.

Les manuels sont donc de puissants outils en faveur d'une dynamique qui peut entraîner des dilemmes, des choix mais ils proposent aussi une double fidélité. Largement diffusés dans un pays où les populations rurales circulent peu, ces manuels ouvrent des perspectives dans un continuum. L'entreprise interculturelle instaurée par la colonisation semble faire fi de la césure de l'indépendance.

Alyette Rajaofera Andriamasinalivao
Universités Antananarivo-Paris 7

Radio Tananarive (1931-1960) : nouveau lieu culturel malgache

La colonisation française qui installe de nouvelles autorités à Madagascar en 1895 s'impose à une société très diversifiée, avec des cloisonnements régionaux et sociaux marqués. La culture, dans ses manifestations artistiques, orales et festives, est, elle aussi, très variée selon les régions. Le pouvoir politique, concentré à Tananarive dans l'Imerina central depuis le XIXè siècle, a imposé la langue merina dite malgache « officiel » dans toutes les régions dominées par le biais de ses réseaux de pouvoir puis des écoles. Les missions anglaises, actives depuis 1820, ont introduit des changements considérables dans les modes d'expression et les techniques comme l'artisanat, le vêtement, la fabrication des briques, la ferronnerie et l'imprimerie. La musique, les costumes, l'architecture, la poésie sont peu à peu modifiés sous la double impulsion du pouvoir royal et des élites formées par les structures missionnaires.

La présence française va, dans des conditions différentes puisque le cadre est contraint, introduire des modes d'expression culturelle différents en partie grâce à la technique. Nous nous pencherons ici sur le cas de la radio qui va progressivement révolutionner les circuits d'information et promouvoir les modes d'expression comme la musique et le théâtre. Nous nous interrogerons sur les changements sociétaux induits par ce nouveau moyen de diffusion sous contrôle en tentant d'évaluer ses impacts sur la culture traditionnelle et en observant comment celle-ci s'empare d'un signe de domination pour créer et diffuser de nouvelles formes d'expression.

Nous observerons dans un premier temps comment l'autorité coloniale utilise cette technique à son bénéfice pour entretenir le lien avec ses ressortissants et imposer ses perspectives politiques et sociétales. Nous analyserons ensuite les contenus culturels de cette radio pour tenter de discerner comment la musique, les langues et le théâtre malgaches et français se trouvent en situation de coexistence et / ou de concurrence. Enfin, nous chercherons à évaluer les conséquences de la diffusion progressive de ce qui a été considéré favorablement comme l'emblème de la modernité. Entre les modifications comportementales dans les foyers, les représentations de la radio dans les manuels scolaires et l'émergence d'une nouvelle élite, il nous faudra observer comment cette intrusion a été complètement intégrée à la culture malgache du XXè siècle.

Un lien avec la France : de la TSF à Radio-Tananarive

La radio, sous le nom de TSF (Télégraphie sans fil), se développe en France et en Europe et aux USA depuis 1913 ; c'est d'abord un puissant poste de télégraphie sans fil installé à la Tour Eiffel en 1916 puis son inauguration officielle du Poste de la Tour Eiffel en 1922. Les émissions quotidiennes comprennent alors la lecture de bulletins météo et quelques concerts joués en studio. À la fin de l'année, une autre station, Radiola, emploie un speaker qui assure la transition entre les émissions musicales, les causeries et les premières émissions de fiction radiophonique[1].

À Madagascar, le 21 juillet 1924, Jean Beigbeder, un missionnaire protestant français, organise une causerie sur la TSF au Foyer de jeunes qu'il anime à Tananarive et commente : « sujet d'actualité ici, puisque dans quelques jours, Tananarive sera non seulement un poste récepteur mais aussi émetteur ». Il visite le site en septembre et en laisse une description précise :

> Ce poste est d'ailleurs admirable ; 8 pylônes de 200 m de hauteur soutiennent les antennes ; la prise de terre est constituée par un pavage de zinc qui s'étend sous le bâtiment principal et sous le fossé rempli d'eau

1 https : //telesatmedias.com/histoire-de-la-radio-television-en-france/

> qui l'entoure et par 10 km de fils enfouis à l'entour. Le reste à l'avenant. Le poste communiquera directement avec Brazzaville, Dakar, Saïgon et la France, et le réseau intercolonial français sera ainsi constitué. En attendant qu'il soit mis à la disposition du public […] les télégrammes passent par câble de Tamatave à Mombasa ; et de là par TSF à Dakar et à Paris.[1]

L'année suivante, il visite l'Observatoire, dirigé par le père Poisson :

> Il m'offrit de me montrer le poste récepteur de TSF qu'il vient d'installer ; et c'est ainsi qu'en moins de 5 minutes, nous écoutâmes le crépitement des ondes émises de Bordeaux, de Ste Assise, de Varsovie, et d'un poste américain[2].

La radio informe sur la situation française mais sans grandes explications. C'est ainsi que parvient en mai 1926 la nouvelle de bouleversements monétaires. Jean Beigbeder la commente :

> Je viens de recevoir un coup de téléphone. [Il] m'annonce que la livre vient de bondir à 168, et que tous les bureaux du secrétariat général en sont très émus. C'est un peu angoissant de recevoir de telles nouvelles sans aucun commentaire à l'appui ; la TSF a malheureusement l'habitude de ne commenter et de ne développer que les bonnes nouvelles[3].

À partir de 1930, la France organise une politique de communication plus globale avec un poste de radiodiffusion qui dessert depuis Paris les 100 millions d'auditeurs de l'Empire en utilisant le réseau déjà existant. Cette Fédération Nationale de la Radiodiffusion Coloniale, sous l'autorité du ministère des Colonies a ses premiers studios dans l'enceinte de l'exposition coloniale. Ils sont inaugurés en même temps qu'elle, le 6

1 Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive.* Jean Beigbeder à son père (1924-1927), Paris, Maisonneuve & Larose-hémisphères, 2019, p. 126 et 152.

2 Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive, op. cit.,*p. 278.

3 Claire-Lise Lombard et Faranirina Rajaonah (ed.), *Lettres de Tananarive.*, *op.cit.*, p. 439.

mai1931, par le Président Doumergue qui déclare: « Ici le Poste colonial de l'État français... ». L'exposition coloniale fermée, les premiers locaux dédiés ouvrent à l'Institut colonial, boulevard Haussmann à Paris sous la direction de Julien Maigret qui a fait carrière en Afrique occidentale française.

On peut parler de révolution de l'information grâce aux ondes courtes, qui vont assurer des liens plus rapides entre la métropole et ses colonies, plus exactement entre les Français des colonies et leur pays. Il s'agit aussi, pour le gouvernement français, de contrer les pays concurrents qui sont déjà très actifs sur les ondes courtes. En 1938, le Poste colonial est alors renommé Paris-Ondes courtes, puis une semaine plus tard Paris-Mondial[4] La Radio Tananarive, dont l'intitulé exact est « Poste officiel du Gouvernement de Madagascar », est inaugurée le 29 avril 1931 par le Gouverneur Général Léon Cayla (1930-1939) en son siège sis en haute ville de Tananarive, tout proche de son palais, dans un local appelé « Office Fiduciaire ». Dans un premier temps, les émissions ne peuvent être captées que dans un faible rayon autour de l'antenne et les possesseurs d'un tel matériel, peu nombreux, sont des Français et des Malgaches aisés de la capitale. Des haut-parleurs situés non loin du siège permettent une écoute collective.

Au fil des années, le nombre de postes de radio augmente, gagne les provinces mais le pouvoir, qui compte toujours sur la radio pour conforter son impact, renforce le principe des écoutes collectives en installant des relais sur les places publiques et les marchés. René Radaody-Ralarosy veut rendre compte fidèlement de l'atmosphère à Tananarive en 1947 dans son roman *Zovy* avec des personnages qui sont sur la place Colbert (actuellement Antaninarenina) : « Les gens venaient aussi pour écouter les nouvelles diffusées par Radio Tananarive car bien peu pouvaient s'acheter un poste radio »[1]. La programmation est, elle aussi, assez limitée ; l'information est la priorité.

---

1 René Radaody-Ralarosy, *Zovy. 1947 au cœur de l'insurrection malgache,* St-Maur-Antananarivo, Sépia-Tsipika, 2009, p.36.

L'information

Le poste n'émet que trois heures par jour, de 9 heures à 12 heures[1], soit vingt et une heures par semaine. Le journal, en français, traduit en malgache par un journaliste malgache de la station, est donné entre des tranches musicales. Élaboré depuis Paris à destination, d'abord, des Français dispersés dans toutes les parties du monde, on ne s'étonnera pas qu'il concerne avant tout la situation intérieure.

Rabearivelo, fidèle auditeur, commente dans son journal le 19 octobre 1933 : « une radio de cette semaine me laisse songeur […] c'est la nouvelle annonçant que le fauteuil Bremond déclaré vacant est brigué par Jacques Bainville »[2]. Le 12 septembre 1934, il évoque un autre fait divers : « nous venions d'apprendre par les radios qu'on avait arrêté, quelque part en Suisse, une bande de faussaires » (JJR, I, 615). Il suit l'actualité politique : « Pas mal, les nouvelles reçues hier par radio : Tardieu demande une nouvelle constitution » (JJR, I, 866).

Le temps de la guerre change le rôle de la radio dans la mesure où les communications avec la métropole ne fonctionnant plus, la presse n'arrive pas. Le conflit militaire est aussi un conflit idéologique et un conflit d'influences. Les radios, officielles et clandestines, cherchent donc à peser contradictoirement sur les opinions publiques et les responsables. Dès 1939[3], les autorités lancent un appel sur les ondes pour que les paysans malgaches se mobilisent en faveur de la France en augmentant leurs récoltes et la production de viande pour ravitailler l'armée et diminuer

---

1 Information recueillie lors de la célébration du 80è anniversaire de la station en 2011 auprès d'anciens employés de la Radio nationale malgache dont Jean-Louis Rafidy.

2Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes par lui-même* : *le diariste*, «*Les calepins bleus*», *l'épistolier*, *le moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard], tome 1, Paris : Présence africaine-CNRS-AUF- Item, 2010, 1273 p. p. 258. Les références suivantes seront notées JJR, I. Lumière, 13 novembre 1939.

3 *Lumière,* 13 novembre 1939.

les importations. Jusqu'en 1942, elles restent fidèles au gouvernement français et diffusent la propagande en sa faveur. Elles organisent diverses manifestations dont celle du 18 juillet 1941 consacrée « Journée de la radio »[1] au cours de la « Semaine française d'outremer ». On peut suivre une allocution du maréchal Pétain et une causerie sur « la France et son empire ».

Le journal de l'administrateur Raymond Decary[2]qui couvre la période 1939-1944 révèle le rôle capital de la radio. Ses notes attestent que la radio officielle (Radio-Tananarive), qui émet des bulletins d'information à midi et le soir, informent sur le monde. Il écrit le 17 septembre 1939, le jour de l'événement : « la radio annonce que les Russes viennent d'envahir la Pologne » et le 10 mai 1940 : « toute la soirée, nous sommes demeurés accrochés au bouton de la TSF ». La radio est orientée par le pouvoir, incarné par le Gouverneur Général qui y enregistre ses déclarations et ses directives à la population ; elle est organisée par le service « des informations et de la propagande ». Le Gouverneur général Cayla arrive ainsi en août 1940 et Decary note le 3 : « Il vient de faire à la radio une proclamation un peu dictatoriale mais qui était nécessaire » puis, au moment du débarquement anglais, le 9 mai 1942 : « la radio locale annonce une période d'accalmie, ajoutant qu'il est du devoir de tous […] de continuer à assurer par leur travail, la vie économique du pays ». Le 26 décembre 1940, il rapporte : « la radio a fait connaître le beau et triste message adressé par le maréchal Pétain aux Français à l'occasion de Noël ». À ce moment, Decary atteste qu'une autre radio, clandestine, vient concurrencer la Vichyste, la « radio de Londres » et que, tout en restant fidèle à ses autorités de tutelle, il l'écoute en parallèle de la première. Cette radio, nommé FLOM (France Libre d'Outre-Mer) est vue comme une « contre-propagande » à celle du gouvernement qui tente de

1 Simon Duteil, *Enseignants coloniaux. Madagascar 1896-1960*.Thèse d'histoire, université Le Havre, 2009, p.878.

2 Le Journal de Raymond Decary (1891-1973) est déposé au Muséum d'histoire naturelle de Paris, pour lequel il a collecté des quantités de plantes, de pierres et de bêtes.

la brouiller. Decary note le 18 mai 41 : « le poste clandestin de la FLOM, qui avait interrompu ses émissions depuis une semaine, vient de les reprendre sur une nouvelle longueur d'ondes. Les recherches faites semblent indiquer qu'il est à Maurice ». Aux bulletins d'informations en français, elle ajoute des émissions en malgache. Véritables outils politiques cherchant à gagner les opinions publiques, les deux radios rendent compte des mêmes événements mais selon des points de vue inversés. Conscient du danger, le gouvernement interdit officiellement « l'audition des émissions radiophoniques anglaises ou antigouvernementales » (10 novembre 41). Son journal, qui en rapporte le contenu, montre que ce maréchaliste convaincu, comme tous ses collègues, organisait l'une en écoutant l'autre : « je n'ai pas écouté le discours de de Gaulle hier soir […] mais la FLOM en a donné ce matin un résumé » (15 mai 42) ou, le 8 septembre 1943 : « Je tourne le bouton de la TSF. Londres annonce : l'Italie a capitulé ». À ces deux voix s'ajoute bientôt une troisième, Radio-St Denis, en provenance de La Réunion ; les noms changent, on passe de la France d'Outre-Mer à la « France combattante » puis à « Radio-Libération ».

À la suite des débarquements anglo-sud-africains et de la brève campagne militaire de 1942, le ralliement au camp des Alliés et à la France libre basée à Londres a pour conséquence le renversement des positions de la radio officielle. Désormais appelée « Radio Tananarive libre », elle diffuse les informations sur les combats alliés. Georges Lejamble, lui aussi témoin de cette histoire, la met en scène dans un roman autobiographique Il cite trois postes différents en 1940, le premier semblant entièrement dédié à la variété occidentale :

> Le poste de radio […] sert surtout pour écouter Radio-RCA, un petit émetteur privé qui diffuse pendant deux heures le matin seulement, les disques que vend la Maison Fraise, des nouveautés dans les variétés. […] Charles Trenet, Duke Ellington et bien d'autres[1].

1 Georges Lejamble, *Les chênes de la place Colbert ou BBC nostalgie,* Antananarivo, c.a., 1990, 204p., p.71-72.

L'autre est l'officielle Radio-Tananarive qui rend compte de la défaite sur un ton plutôt engageant :

> Pas gaies les nouvelles de France. […] Mais tout ça va s'arranger, dit Radio-Tananarive. […] Un jour de juin pourtant, la radio annonce que le Maréchal Pétain a signé l'armistice avec les Allemands. « L'honneur est sauf ! ». Le nouveau gouvernement va pouvoir se consacrer au redressement moral de la France[1].

La dernière est la clandestine BBC. Les conditions de son écoute sont mises en scène par le romancier à partir de témoignages :

> Un soir, en tournant les boutons du poste qui miaulait des bribes de paroles ou de musique, Édouard a entendu tout à coup une marche militaire française […] La Marche lorraine […] une voix d'homme a annoncé : « Ici Londres. Les Français parlent aux Français […] Voici le porte-parole de la France Libre », et l'on a entendu aussitôt une voix au timbre un peu étouffé mais aux inflexions mordantes parler des Français qui affluent nombreux en Angleterre. […] enfin quelque chose qui sonne autrement que les jérémiades et les flagellations de Radio-Tananarive relais de Radio-Paris.[2]

On retiendra de cette période conflictuelle le caractère stratégique de la radio pour s'attacher une opinion très éloignée du théâtre des opérations. Relais d'information, elle est aussi un outil de propagande au point que l'on peut parler de « guerre des ondes ».

En janvier 1945, *La Revue de Madagascar*, organe du Gouvernement, publie un numéro spécial « L'information à Madagascar » dans lequel le service de la radio est décrit :

> Radio-Tananarive consacre une demi-heure par jour à des émissions en langue malgache et comorienne, encadrées de musique et de chants indigènes. […] Aujourd'hui, le Service général de l'Information de Madagascar publie un bulletin d'information quotidien,

1 Georges Lejamble, *Les chênes de la place Colbert, op.cit.,* p.74.
2 Georges Lejamble, *Les chênes de la place Colbert, op.cit.,* p. 96.

> une revue mensuelle *La Revue de Madagascar* et assure trois heures d'émissions radio pour la Grande Île, et trois heures d'émissions d'information, de propagande ainsi que de nombreux messages familiaux à destination de l'Indochine[1].

Les programmes publiés en 1947 font état de la diffusion, en sus, de concerts et d'émissions religieuses en malgache[2]. Cependant, au lendemain de l'insurrection, le pouvoir se méfie de toutes les institutions et en particulier des églises qui sont des espaces populaires dont les dirigeants jouissent d'une grande influence. Le pasteur Ledoux décrit les mécanismes de cette surveillance :

> Le dimanche, il y avait un culte très bref en français au début de la matinée, ensuite un culte en langue malgache. Mais l'administration coloniale, la direction des Affaires politiques, était tellement méfiante que le pasteur malgache qui officiait devait déposer son texte écrit trois jours à l'avance. Celui-ci était examiné à la loupe par des fonctionnaires malgaches pour voir s'ils pouvaient y relever des sous-entendus susceptibles d'interprétations politiques. Puis d'autres fonctionnaires écoutaient le sermon diffusé, texte sous les yeux, pour vérifier si le texte parlé était réellement celui écrit qui avait été soumis à la censure – car c'était bien une censure[3].

En cette même année 1947, quand le pays est déchiré le 29 mars par une insurrection qui s'étend rapidement et qu'il s'agit pour les deux camps de s'attacher le soutien des Malgaches et de rassurer les Français, la radio est, avec la presse écrite, une arme efficace aux mains de l'administration. Celle-ci multiplie les déclarations et les appels au calme en français et en malgache[4]tandis que les responsables du MDRM se voient, le 1er avril

---

1 *Revue de Madagascar,* n°25, janvier 1945, p. 123 et 125.

2 *L'Information de Madagascar,* 19 février 1947.

3 Marc-André Ledoux, *Pasteur en mission avec les éclaireurs unionistes de Madagascar (1947-1954),* Paris, Les Bergers et les mages, 1995, p.107.

4 Abdul Sow, « Témoignage sur le rôle des tirailleurs sénégalais lors des événements de 1947 à Madagascar », in Francis Arzalier et Jean Suret-Canale, *Madagascar 1947. La tragédie oubliée,* Paris, Le Temps des cerises, 1999, p.134.

refuser l'autorisation de diffuser à l'antenne toute déclaration de non implication[1].

Le pasteur Ledoux témoigne de la programmation en 1949 :

> Cette station de radio [Radio Tananarive], à l'époque, était très médiocrement équipée. Ses programmes consistaient essentiellement en informations et communiqués officiels, à l'annonce des règlements administratifs, aux nouvelles retransmises depuis la métropole et à un peu de musique enregistrée[2].

En 1955, l'organisation est modifiée par la création de la société de la radiodiffusion de France de l'Outre-mer (SORAFOM), véritable institution de coopération franco-africaine. Selon Stenberg-Sahel « les radios d'Afrique noire y compris la Radio Tananarive sont liées à la France. Un organisme officiel, la SORAFOM, centralise leur gestion tout en servant l'agence qui fournit une partie des programmes […] L'étude de la SORAFOM peut être considérée comme une introduction à une sociologie de la radio en Afrique noire d'expression française »[3].

En conclusion de ce bref historique, on peut dire que la radio officielle aura, tout au long de la période coloniale, servi de relai aux informations en provenance de France et aux prises de position des autorités locales. Sa diffusion de plus en plus large fait d'elle un moyen de contrôle des opinions efficace concurrencé par les réseaux informels et la presse d'opposition. Mais l'information et sa dimension politique ne semblent pas la dimension la plus populaire puisque c'est la partie culturelle des programmes qui attire le public.

L'Information de Madagascar, 2 mai 1947.

1 Marie-Solange Razafimbelo, *La radiodiffusion à Madagascar : perspective historique et réseaux sociaux,* thèse de doctorat, Paris, Institut français de presse, 2010, 500 p. Cité par Tsiory Nasandratra Randriamanatena, *Les gens de la Radio de 1931 à 2000*, Mémoire de Master sous dir Prof. Gabriel Ratandro, Département d'Histoire de la FLHS/ Université d'Antananarivo, mai 2017, p 48.

2 Marc-André Ledoux, *Pasteur en mission, op.cit.*, p. 106.

3 Stenberg-Sahel, « La radio en Afrique noire d'expression française », in

Un outil de promotion de la culture malgache

L'essentiel de la programmation radiophonique tient dans le divertissement grâce aux émissions musicales. Le programme inaugural du 29 avril 1931 compte douze morceaux mais si l'indicatif est un morceau malgache intitulé *« Ramona »*, la première émission, produite par M. Wayne, ne compte qu'une chanson malgache[1]. Il s'agit de « *Mivelatra ny Raozy* », composée par Naka Rabemanantsoa (1892-1943) sur les paroles de Jasmine Ratsimiseta et interprétée par Marguerite Razanantsoa. Naka Rabemanantsoa, auteur-compositeur déjà connu dans le milieu culturel grâce à ses activités de théâtre, est acteur et directeur de la troupe *Telonohorefy* (« Trois étoÎles du Baudrier d'Orion ») créée avec Justin Rajoro et Ratianarivo Andrianary. La radio va donc diffuser la musique initialement composée pour le théâtre, ces duos romantiques et ces chœurs entrecoupés de piano. Dissocié du jeu scénique, ce répertoire de plus en plus populaire va devenir une référence culturelle puis le symbole du patrimoine culturel merina.

Parmi les principaux auteurs-compositeurs qui bénéficient de la diffusion radiophonique, citons Njaka Rabemanantsoa, le fondateur des troupes *Le Lisin'Iarivo* puis *Bazoly d'Analamanga ;* il est une forte personnalité qui a profondément influencé l'écriture du chant de théâtre[2]. Justin Rajoro (1893-1949) a dirigé la troupe *Telonohorefy* jusqu'à sa mort en 1949[3]. Enfin, Ratianarivo Andrianary (1895-1949), est le plus célèbre par sa maîtrise aussi bien du piano que de la valiha, l'accordéon, la guitare, le concertina et le xylophone. Fondateur en 1924, de la troupe Jeannette, sa renommée s'étend à toute l'île. Il a composé

Communication, vol. I, n°1, 1961, p 108-109.

1 Jocelyn Solonjatovo, *Disques et cultures musicales à Madagascar de 1900 à 1960*, Mémoire de Maitrise en Histoire sous dir Pr. Gabriel Ratoandro, Département d'Histoire de la FLHS de l'Université d'Antananarivo Madagascar, 2009-2010, p. 19.

2 Régis Rajemisa Raolison, *Dictionnaire historique, op.cit,* p. 292.

3 *Ibidem*, p. 292.

d'innombrables chansons restées au répertoire des chants désormais traditionnels (*kalon'ny fahiny)* et le livret musical des deux plus grandes opérettes de l'époque *Ranomody* et *Sangy Mahery*. Par la souplesse de sa rythmique mi-malagasy mi-étrangère (comme dans *Ny Hatanoranao* « Votre jeunesse », *Bakobakoro*) par le relief et la vigueur de ses chœurs comme dans *Ny Sakaiza fahazazana* (« Les amis d'enfance »), *Velomary Kalasy Neny*, Ratianarivo Andrianary peut être considéré comme un des plus créatifs des musiciens malgaches[1]. Tout ce répertoire devenu si connu en grande partie grâce à la radio a été transmis aux générations suivantes comme un véritable patrimoine.

À partir des années 1950, la radiodiffusion dispose de deux chaînes, la première en langue française, la seconde en malgache. C'est sur cette dernière que se multiplient les émissions de musique et de radio-crochet si bien que l'on peut dire que la radio est devenue une « plate-forme de performance et de révélation des artistes locaux »[2]. On cite l'exemple de l'émission animée par « monsieur Jules » sur le sujet des « disques préférés » ou *hira mamelan-kafatra* qui diffuse les morceaux choisis par les auditeurs et les messages qu'ils ont envoyés. Les chansons malgaches prennent à ce moment une place prépondérante à la Radio Tananarive et une part active à la création musicale. Par exemple, dans le cadre de la proclamation de la République Malgache le 14 octobre 1958, la Radiodiffusion de Madagascar organise un concours de chanson amateur. Le groupe Rabaraora frères et sœurs le gagne et est de ce fait lancé d'un coup au niveau national. Ces six frères et sœurs appelés les Béryls[3] relèvent du style de l'époque appelé « yé-yé » tout juste arrivé à Madagascar.

Le rock, importé par le biais des disques 45 tours, est diffusé dans l'émission de Jean-Louis Rafidy. Cet animateur de l'émission « Délassement musical » diffusé chaque dimanche de 9 h à 11 h a connu une grande popularité. Son premier invité est le jeune

---

1 Régis Rajemisa Raolison, *Dictionnire historique, op. cit*. p 308

2 Marie Solange Razafimbelo, *La radiodiffusion à Madagascar, op ci*t, p 131.

3 Ils se nomment Rocky, Nicole, Rova, Coco, Monique, Pat

chanteur Henri Ratsimbazafy qui chante en français et en malgache ou en français-malgache (c'est-à-dire des chansons mélangées du français et du malgache)[1]. Henri Ratsimbazafy, qui chante Tananarive et le symbolique lamba blanc des femmes, est en même temps l'ambassadeur, par sa pratique, du bilinguisme. Jean-Louis Rafidy confirme que cette pratique linguistique, qui correspond à la stratégie de la radio, est la première raison de son invitation. Ce sera pour l'auteur-compositeur et interprète le point de départ d'une carrière de plus de cinquante années.

D'autres artistes ont bénéficié de ce support : Romule Rahelison (« la Voix dans ses amours ») et le groupe Rasoanaivo puis Stormy, le groupe Nanahary au style gospel mêlé de r'n'b. La radio permet aux auditeurs malgaches de découvrir de nouveaux styles musicaux et les artistes malgaches qui les « malgachisent ». Elle promeut ainsi l'image d'un pays ouvert qui sait adapter les apports de l'extérieur. Gabriel Rabehasina, un auditeur de cette époque que nous avons interrogé, témoigne de la popularité de ces émissions du fait que tout le monde adorait écouter de la musique et que la Radio Tananarive était le seul moyen d'y accéder.

Il n'est donc pas exagéré de considérer la radio comme un support indispensable à la reconnaissance et à la diffusion de la musique malgache, celle qui a déjà du prestige et les divers styles qui se créent. La radio, en diffusant des variétés malgaches en français et en malgache, forme l'oreille de tous les auditeurs et banalise le fait que créer en français n'est pas incompatible avec l'identité malgache.

Selon les époques et les modes, la radio diffuse aussi de la musique anglo-saxonne comme la rapporte René Radaody-Ralarosy dans son roman : « Après que la musique [du Gouvernement général] eut joué « Beer Barrel Polka », la radio entonnait « In the Mood » de Glenn Miller »[2].

Le divertissement passe parfois par d'autres canaux que

---

1 Entretien avec Jean-Louis Rafidy Grenoble (France) 31 octobre 2014, .https//youtu.be/VBoK7UPGA5U

2 René Radaody-Ralarosy, *Zovy, op.cit*., p. 36.

la musique. C'est ainsi que les scouts protestants malgaches diffusent à partir de 1949 une émission en malgache qualifiée par le pasteur Ledoux, qui contribue à l'inventer, d'« espèce de magazine sonore » diffusée le dimanche de midi à midi trente. Il en détaille le fonctionnement :

> Dans notre magazine, il y avait de tout : des nouvelles des Tily[1], des anecdotes, des contes et légendes, de nouveaux chants, des idées de jeux, des concours. Et l'extraordinaire, c'est que tout était inventé spontanément par un Malgache, Georges Andriamanantena. […] Il devint vite célèbre auprès des auditeurs sous son nom abrégé de Djoja. Ce jeune homme avait une imagination, un verbe, un sens du comique, un bagout tout simplement stupéfiants. […] C'était moderne, c'était vivant, c'était jeune, on y lançait des slogans de toutes sortes[2].

Ce jeune homme talentueux n'est autre que le futur grand poète Rado (1923-2008). Les souvenirs de Ledoux sont de précieuses indications sur l'audience de la radio dans les milieux populaires malgaches :

> Le lendemain, le lundi, lorsqu'on parcourait le grand marché du centre de Tananarive, on était interpellé par des commerçants qui n'avaient rien à voir avec le Mouvement des Tily et qui nous félicitaient en disant : « Ah, c'était très bien, l'émission d'hier ! »[3]

Par le biais de la musique et de tout ce qui relève du divertissement, la radio sert aussi la promotion des langues en présence à Madagascar et donc la politique linguistique du pouvoir.

La politique linguistique

L'administration française à Madagascar a, dès son

1 « éclaireurs », nom des troupes de scouts protestants.
2 Marc-André Ledoux, *Pasteur en mission avec les éclaireurs unionistes de Madagascar (1947-1954), op.cit.,* p. 107-108.
3 *Ibidem.*

installation, considéré que sa « mission civilisatrice » passait par la diffusion de la langue française[1]. Le réseau des écoles officielles sous l'autorité de Charles Renel et l'usage exclusif de cette langue dans le cadre de l'administration sont des moyens efficaces mais aboutissent au fait que la langue française devient celle de l'élite[2]. En effet, de larges pans de la société continuent de s'exprimer en malgache, en particulier la vie culturelle. La naissance de la Radio Tananarive en 1931 s'inscrit dans cette stratégie linguistique affichée par le gGouverneur Général Léon Cayla: « notre langue est par excellence l'instrument des sciences et une langue véhiculaire de premier ordre »[3]. Pourtant la répartition entre les langues n'est pas égale. Dans les premières années, 90 % des programmes diffusés sont en français et seulement 7 à 12 % de la diffusion musicale revient à la musique malgache[4]. Le but est bien sûr que les auditeurs se familiarisent avec la langue française. En sus des bulletins d'information, des émissions scolaires sont diffusées par la Radio avec un programme de cours de langue, française et malgache puis, vers la fin des années 1950, anglaise et allemande.

Outre les objectifs purement linguistiques, ces émissions en français visent à diffuser des éléments culturels voire citoyens ; elles sont très écoutées, leurs principes appliqués et leurs présentateurs très respectés. On citera, pour les années 1950, l'émission quotidienne, à midi animée par M. Ratefiarison qui porte sur le savoir vivre comme la politesse, le respect, l'importance du *fihavanana* malgache. Celle de Rabenjamina Androvakely *Vahatra*[5], en malgache, porte sur les différents

---

1 Archives Nationales de la République, Cabinet civil, arrêté du 16 avril 1899 sur l'organisation de l'enseignement à Madagascar, renforcé et organisé par l'entreprise de Renel sous Augagneur en 1906.

2 Faranirina Esoavelomandroso, « Langue, culture et scolarisation à Madagascar : Malagasy et Français dans l'enseignement officiel (1916-1940),» in *Omaly sy Anio* (Hier et Aujourd'hui) n ° 03-04, p 107.

3 Ibidem

4 Marie-Solange Razafimbelo, *La radiodiffusion à Madagascar, op cit*., p 123.

5 Le mot *Vahatra* signifie *fomba fiteny malagasy* (« façon de parler en malgache »).

groupes de population à Madagascar et, plus généralement, sur la langue malgache[1]. Elle se poursuivra au-delà de l'indépendance pour servir la politique de l'apprentissage de la langue malgache du premier président, Philibert Tsiranana (1958 -1972). Celui-ci fera aussi de la radio un véritable instrument politique pour asseoir son autorité sur l'ensemble du territoire.

Ces deux émissions à forte audience manifestent les objectifs des pouvoirs, à savoir diffuser des outils divertissants et pédagogiques à la fois afin d'installer un véritable bilinguisme et des codes culturels construisant une identité enracinée localement mais ouverte à l'extérieur.

La diffusion de documentaires radiophoniques sur le pays relève du même souci. Citons d'abord les émissions produites en France par le malgache Jacques Rabemananjara. Après avoir travaillé au cabinet de Georges Mandel en 1939-40 quand ce dernier était ministre de tutelle de la radio en 1934 puis celui des colonies, Rabemananjara fut sollicité, comme d'autres Africains dont Senghor, pour enregistrer entre 1956 et 1959 des émissions destinées à l'Outremer qui étaient réalisées au studio de la SORAFOM à Paris. Il publie, sans les dater dans le volume *Nationalisme et problèmes malgaches* (1959) les textes d'une série de cinq séquences intitulée « Rythmes malgaches », où il présente des chants et des danses folkloriques enregistrés sur disques. Le texte de ces émissions est un reportage qui évoque, une région après l'autre, le folklore et les paysages, toujours sur le mode lyrique. L'émission sur les Hauts-Plateaux commence ainsi :

> Nous voici donc sur les Hauts-Plateaux malgaches, au cœur de l'ancien royaume hova : l'Imerina. Pays énigmatique et pourtant d'une irradiation saisissante. Son charme a la légèreté d'un envol de pollen : il n'écrase pas. Rien de l'exubérance, rien de l'agressivité d'une nature tropicale. Vous subissez simplement une espèce d'en-

1 Témoignage de Randriamifidy (76 ans) habitant à Soanierana Antananarivo IV cité dans Tsiory Nasandratra Randriamanantena, *Les gens de la Radio de 1931 à 2000*, *op.cit.*, p 83.

> veloppement fluide qui vous pénètre l'âme avec l'insistance et la suavité d'un parfum[1].

Ces présentations alternent avec la lecture et le commentaire de nombre de ses poèmes et de quelques autres, les malgaches Jean-Joseph Rabearivelo, Lucien Xavier Andrianarahinjala et le français Robert Boudry. L'émission se termine avec un disque de la musique de la région. S'ils sont conventionnels dans la représentation quelque peu figée qu'ils donnent d'un pays en réalité bouillonnant, ces reportages ont pour but de donner l'image d'une unité nationale et d'exalter une fierté qu'il entretient par ailleurs avec des visées politiques.

L'émission hebdomadaire *Madagasikara tany mamiko* (« Madagascar mon doux pays ») de Michel Razakandraina créée en 1959 reprend à la fois les objectifs et les moyens de Rabemananjara. Elle porte sur la musique et les instruments de musique malgache et sur les différentes traditions qui s'y rapportent. Il s'agit de mettre en valeur le folklore, le *vako-drazana* (« patrimoine ancestral ») et par extension les valeurs « ancestrales » au sens du patrimoine et donc d'une identité qu'il convient de connaître et de promouvoir. D'autres émissions vont également dans ce sens : des documentaires font connaître les différentes régions de l'île dans lesquelles l'histoire est souvent abordée pour renforcer le sentiment d'appartenance commune des Malgaches à une même communauté[2].

La poésie en malgache est également conçue comme lieu de révélation de l'identité. La radio diffuse une émission hebdomadaire y consacrée sous la direction d'Ener Lalandy à partir de 1956 : *Valiha tory folosy bitsiky ny poety* (« Valiha à dix cordes et murmures poétiques »). Elle durera sous ce titre jusqu'en 1965 puis il la reconduira sous le titre de *Feom-baliha mena masoandro* (« Sérénade de valiha au soleil couchant ») entre 1977 et 1987.

---

1 Jacques Rabemananjara, *Nationalisme et problèmes malgaches* Paris, Présence africaine, 1959, p. 186.

2 Témoignage d'Eléo Rasolofomanana en 2014.

La radio est donc l'outil indispensable à tous les objectifs, d'abord celui de diffuser la langue française pour conforter une suprématie politique et ensuite de construire un sentiment national par le biais de la compréhension des diverses composantes ethniques, culturelles et historiques.

Les langues utilisées le sont à dessein, le français comme le malgache se trouvant ainsi diffusées selon des normes langagières imposées par un pouvoir central. Mais plus encore que la musique, c'est le théâtre radiophonique qui va rassembler les auditeurs de tous les horizons jusqu'à structurer la vie quotidienne.

Le théâtre radiophonique

Le théâtre radiophonique est un genre consubstantiel de la radio puisque tous les responsables ont compris la portée des voix travaillées pour des mises en scène sans visuel. Radio Madagascar diffuse un feuilleton quotidien pendant la semaine et une pièce entière le samedi soir. Ce feuilleton de la mi-journée, est si populaire qu'il continue de retentir dans les endroits les plus reculés de l'île.

La première diffusion de *tantara* (« histoire ») date du 22 juillet 1947 ; elle est organisée depuis une salle de théâtre par une troupe qui, en l'absence d'appareil d'enregistrement, dut jouer en direct. Le pays est alors plongé dans les luttes sanglantes aussi le choix de la pièce est-il orienté afin d'éviter toute allusion politique. Le titre initial, *Aseho vahoaka Ravoahangy Lalao* (« Révélation de Lalao Ravoahangy»), dut être modifié afin de ne plus comporter le nom « Ravoahangy » qui était celui d'un des trois députés du MDRM tout juste arrêté pour avoir déclenché l'insurrection. La pièce devint *Aseho vahoaka i Lalao Arisoa* (« Révélation de Lalao Arisoa au peuple »). Elle évoque pourtant, d'une façon indirecte, les événements 1947 et ses acteurs principaux dont Ravoahangy Andrianavalona au point que l'administration en a très vite interdit la diffusion.

Il est très difficile de rendre compte de cette immense production radiophonique qui ne semble pas avoir retenu l'attention ni des chercheurs ni des auteurs eux-mêmes qui écrivaient ces pièces sous pseudonyme et ne cherchaient pas à les faire éditer. Sa faible légitimité littéraire et la disparition dans un incendie criminel des archives de la radio malgache en 2009 expliquent aussi que ce vaste et populaire corpus ne soit pas accessible.

Parmi les auteurs, nous pouvons citer Ener Lalandy (René Randriarimalala, 1918-2005) qui écrivit à partir de 1936 de très nombreuses pièces et des sketchs humoristiques diffusés, après l'indépendance, dans l'émission quotidienne *Sary indray mipika* (« un déclic »), ED Andriamalala (1918-1979), surtout connu pour ses romans et son engagement en faveur de la langue malgache mais qui écrivit des pièces pour le théâtre et d'autres pour la radio (*Ranomaso sy ny namany* (« Pleurs et compagnie »), *Feon-kira* (« Mélodie »), *Tadio* (« Tourbillon »), *Malagasy isika* (« Nous sommes malgaches »). Il faut aussi citer le grand chancelier Etienne Ralitera (1938-2017) qui écrivait et jouait des pièces de théâtre radiophoniques comiques sous les pseudonymes de Raety et Benoît[1], Solofo José (1947-2014), à la fois enseignant de philosophie, auteur et interprète de pièces radiophoniques et cofondateur, en 1980, du cercle de poètes « Farimbola Santradra » et Louis-Dominique Ralaisaholimanana (Ilay, 1948), également poète et dramatrurge. Soulignons que presque tous sont polygraphes.

Parfois, la radio adapte en malgache des œuvres étrangères, comme, dans les années 1960, la très célèbre pièce *Caril Chessman* adaptée de la vie et des œuvres du malfaiteur américain du même nom.

Cette production populaire se caractérise par une structure en feuilletons, donc de l'action et un suspens savamment entretenu, un jeu sur le langage avec l'usage du parler populaire dans les

1 https://www.lexpressmada.com/31/10/2017/deces-detienne-ralitera-disparition-dun-grand-serviteur-de-letat

dialogues et une proximité avec la société[1]. Solofo José analyse en 2008 l'intérêt de ce genre :

> Toujours dans le souci de transmettre au plus grand nombre les richesses culturelles et la fierté d'appartenir à cette communauté de langue, les membres du groupe [Farimbolana Sandratra] accordent une attention particulière à la radio et écrivent beaucoup pour elle. Medium populaire, la radio permet de diffuser quotidiennement des pièces radiophoniques qui constituent un genre très apprécié de tous, en ville comme à la campagne. [;…] Cette forte demande est un indice de la valeur attachée à cette oralité comme de l'attachement à la fiction souvent édifiante. Les pièces radiophoniques expriment de plus en plus les réalités sociales, les conflits familiaux, les fossés entre les générations : elles ont souvent recours à l'humour et n'hésitent pas à se mettre au service de grandes causes[2].

Le succès ne se dément pas pour ce genre étroitement associé à la radio comme l'a manifesté en décembre 2020 le ministère malgache de la culture en décorant Voahangilalao Joséphine Razanabary pour être l'auteur de 200 pièces radiophoniques. Nous observons une continuité de genre, d'auteurs et de succès au fil des décennies.

Lieu de diffusion à la fois des genres musicaux et de la langue importés comme des genres les plus traditionnels, la radio est comprise et adoptée par la population parce qu'elle apporte un progrès considéré comme émancipateur et qu'elle brise l'isolement des auditeurs.

La radio, un symbole de progrès

La culture populaire tenait avant tout de l'oralité et se pratiquait dans le cercle de proximité de la famille et du village. L'intrusion de la radio dans les foyers modifie donc les activités

1 « Ny tantara an'onjampeo ho an'ny malagasy…mby aiza » (« Où en est le théâtre radiophonique en malgache »), *Valiha,* n°172, 27 octobre 2006.
2 José Solofo, « Pourquoi écrivons-nous en langue malgache ? », *Nouvelles études francophones,* vol 23, n°1, 2008, p. 23.

familières. Pourtant, il serait trop rapide d'en conclure que les jeux traditionnels disparaissent. Le *fanorona* et *le katro* sont des jeux d'enfants et d'adultes à la fois faciles à mettre en place car ils ne nécessitent aucun matériel et stimulants pour l'esprit. L'un et l'autre sont considérés comme constitutifs de la culture malgache donc prestigieux. Le *fanorona* est un jeu de stratégie sur plateau qui se joue à deux en traçant des traits par terre ; le *katro*, commun à toute l'Afrique, se joue avec une boîte alvéolée de 16 ou 20 trous dans lesquels on met des pions qui peuvent être des cailloux, des morceaux de verre ou des grains de maïs ou de haricots. Outre ces jeux domestiques, la culture populaire compte les fêtes, toujours agrémentées de chants et de danses dans des chorégraphies nommées *hira gasy*[1].

L'immense domaine de l'oralité comprend le discours (*kabary*), les contes, les proverbes, les devinettes. Mais si ce patrimoine n'est plus l'unique référence, il est valorisé à la radio et continue de coexister dans la vie sociale. On peut donc dire que l'écoute de la radio rassemble autrement les familles, introduit de nouvelles modes comme la chanson moderne et le théâtre mais ne remplace pas les autres modes d'expression. Toutefois, elle est légitimée par le prestige de la modernité, encouragée par tous, les autorités coloniales comme les intellectuels malgaches[2]. On ne peut pourtant pas nier une certaine concurrence entre les media, en particulier avec la presse écrite.

Rappelons que celle-ci est riche et diversifiée, aussi bien géographiquement que linguistiquement et idéologiquement, en dépit du contrôle de l'administration par le service de la censure. La presse diffuse des informations, mais aussi des feuilletons, des publicités locales et des réflexions. Cette richesse en fait un support plus complet que les journaux radiophoniques mais aussi plus coûteux et plus difficile d'accès. Le domaine de la culture où, nous l'avons vu, la radio pourrait être considérée comme plus efficace que la presse, compte des journaux importants dans

1 Voir l'article sur le théâtre.
2 Voir l'article sur *Ny Mpanolontsaina*.

les colonnes desquels les intellectuels expriment leurs points de vue. Citons le journal littéraire *Ny Fandrosoam-baovao* (« Le Nouveau progrès ») refondé le 05 Aout 1931 et dirigé par Ny Avana Ramanantoanina, Charles Rajoelisolo et Jean-Joseph Rabearivelo qui s'attache à promouvoir la langue, la littérature et les valeurs traditionnelles malgaches. Il est le lieu d'une série d'articles appelant les écrivains malgaches à opérer un renouveau dans leur création à partir d'un retour aux sources sous la devise *Hitady ny very* « à la recherche des valeurs perdues »). Jean-Joseph Rabearivelo, dit JJR, y fera paraitre le 24 février 1932 n° 28 son fameux article *Hitady ny very*. *La Revue des jeunes de Madagascar*, d'expression française, est créée en 1935 par Jacques Rabemananjara et Régis Rajemisa-Raolison pour défendre la culture malgache.

Sur le plan de l'information, la radio semble plus rapide que la presse mais l'une et l'autre sont contrôlées par les mêmes instances et « privilégient les actions de personnalités politiques »[1]. Les quotidiens sont néanmoins plus pluralistes que l'unique radio : on compte des organes pro-gouvernementaux et d'autres, comme *Tenimiera* et *Lalam-baovao* qui tentent de défendre les positions nationalistes[2]. À la suite du pouvoir colonial, les autorités malgaches utilisent la radio pour mobiliser les populations, en temps de cyclone par exemple. C'est Philibert Tsiranana, chef du gouvernement dès 1958 et futur chef de l'État, qui s'impose ainsi au fil de ses allocutions radiophoniques. Citons, par exemple, celle qu'il donna au lendemain de la terrible inondation de 1959 qui se termine par la référence à la solidarité au nom de l'« amitié profonde et (l)'affection qui unissent tous les habitants de notre île »[3].

Les manuels scolaires, qui ont l'ambition d'être des reflets de

---

1 André-Jean Tudesq, *L'Afrique parle, l'Afrique écoute. Les radios en Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala, 2002, p 30.

2 Lucile Rabearimanana, *La presse d'opinion à Madagascar de 1947 à 1956,* Antananarivo, Librairie mixte, 1980.

3 Allocution du 27 mars reproduite dans *Le Bulletin de Madagascar,* 2e trim 1959, p. 369.

la réalité ou de la représentation de sa situation idéale, intègrent l'écoute de la radio aux côtés des activités familiales et culturelles.

La radio dans les manuels scolaires

Les manuels scolaires ont le souci de donner des modèles et, dans cette perspective, ils comprennent à la fois des scènes traditionnelles reflétant les mœurs et des mises en scène de ce qui est, de manière indirecte, proposé au nom du progrès. Parmi ces représentations, figurent les voyages, les études à l'étranger, la ville, les nouveaux moyens de transport, l'hygiène et la radio. Le livre de lectures malgaches *Ratsimba valo mianaka* d'Alphonse Rakotozafy[1], publié en 1962, est destiné aux écoles rurales. Il comprend deux leçons sur la radio, en début et fin de volume. La première est intitulée *Nihaino radiô* (« J'écoute la radio », texte 7), l'illustration montrant toute une famille (parents et six enfants) attentifs autour d'un poste de radio. Le texte développe à la fois les conditions de réception et le contenu des programmes adaptés aux diverses générations.

> Mandefa radiô isaky ny antoandro sy isan-kariva Idada, ihainoany ny Radio Tananarivo. Ny vaovao hono no tena tiany ho fantatra. Indraindray dia mandray an'i Parisy izy amin'ny hariva.
>
> -Tsy mba mahalala na mandre na inona na inona isika aty ambanivohitra aty raha tsy itony radiô itony, hoy izy. Ilaina hahafantarana izay miseho any an toeran-kafa.
>
> Misy fotoana atokan'ny Radiô Tananarivo ho an'ny ankizy amin'ny alakamisy antoandro sy hariva. Tsy andrinay ny hahatongavan'io fotoana io. Mifamonjy maka toerana izahay rehetra raha vao mandre ny hoe : « Ity ary rankizy malala ny fotoana natokana ho anareo ».
>
> Misy ankizy mifaninana mihira. Misy mitantara. Misy fifaninanana mamaly fanontaniana. Ary misy lahateny mahaliana sy angano mahafinaritra. Samy manongilan-tsofina sy mikezaka mitadidy satria asain'Ineny mamerina ny fotopotr'izay rehetra nalefan'ny radiô. Zavatra mahavariana izaitsizy ny radiô.

1 Alphonse Rakotozafy, *Ratsimba valo mianaka*, Edicef-trano mpampiely vaovao, Istra, 1962, rééd. Edicef, 1978.

(Notre père écoute la radio Tananarive à la mi-journée et le soir ; il dit qu'il s'intéresse surtout aux nouvelles. Certains soirs il se branche aussi sur Paris il écoute aussi les nouvelles de Paris. Sans cette radio Tananarive, nous dit-il, nous, à la campagne, ne serions au courant de rien. Pourtant, il est nécessaire de connaître ce qui se passe ailleurs. Le jeudi, à midi et le soir, Radio Tananarive émet aussi un programme réservé aux enfants. Nous attendons avec impatience ce rendez-vous. Nous nous précipitons pour prendre place dès que nous entendons la voix qui dit « chers enfants auditeurs voici l'émission qui vous est réservée ». Il y a des concours de chants. Il y a des histoires. Il y a des jeux où l'on répond à des questions. Il y a aussi des exposés et des contes passionnants. Nous écoutons avec attention et essayons de tout retenir car Maman nous demande de résumer ce que nous y avons entendu. La radio est une chose vraiment captivante).

Le second texte, *Ny radiô* (« la radio », texte 117) donne le point de vue du narrateur campagnard qui voit son père arriver de la ville avec une boîte d'où sort une voix. Il illustre le caractère étrange, moderne et quasi miraculeux de ce nouveau moyen de relation au monde.

Nitondra vata baoritra salasala misy soratra hoe : « radiô ». Idada rehefa niverina avy any an-drenivohitra.

-Radiô tokoa ve re no ao, hoy Izanany sa vata foana nomen'ny mpivarotra an'Idada hasiany ny zavatra hafa no vidiny.

Tsy andrinay ny hijery ny tao anatiny, nefa toa tsy maika ny hanokatra azy Idada.

-Azo ve, hoy Ineny.

-Io izy, hoy ny famalin'Idada. Asa na hanao ahoana. Omany sy sakafo madra-panokatra azy sy mandra-panaovako ny fomba hampandeha azy.

Navoakan'Idada ny radiô kely tsara tarehy….Samy nijery taminpahanginana izahay rehetra. Natsotrany ny antena mitohitohy, dia nopitihiny sady nahodiny ny bouton anankiroa. Nisososo moramora ny radiô, ary nisy feo nihamafy tsimoramora. Vetivety anefa dia nazava be ka re tsara eran'nytrano.

« Antananarivo ihany ity ry mpihaino havana, izay ho renareo amin'ny onjampeo... »

Tehaka sy horaka ny anay ankizy.

-Maharenina, hoy ny feo avon'Idada.

Dia sady nisakafo izahay no nihaino ny radiô. Nifandimby ny hira sy ny filazam-baovao.

-Mahalasa vinany io radiô io, hoy Ineny, niteny moramora.

-Eny hoy Idada. Na aiza na aiza misy fandefasampeo eran'izao tontolo izao, dia ho azontsika henoina amin'io vata kely io.

(Un jour, notre père a rapporté de la capitale une boite en carton où était inscrit « radio ».

– C'est vraiment une radio, là-dedans, dit Maman, où est-ce juste un carton pour ramener des courses ?

Nous étions impatients de voir ce qu'il y avait là-dedans. Et pourtant, Papa ne montrait pas d'empressement pour l'ouvrir.

– « Tu as pu l'avoir ? » lui demanda Maman.

– La voici, répondit Papa, je ne sais pas comment cela va être. Prépare le repas pendant que j'ouvre la boîte et que je la mets en route.

Papa sortit de la boîte une belle petite radio. Nous l'observions en sÎlence. Il étendit l'antenne télescopique et il commença à manipuler les boutons. La radio commença à grésiller et petit à petit nous commençâmes à entendre une faible voix qui bientôt allait remplir toute la maison. « Chers auditeurs, ici Antananarivo que vous entendez sur les ondes… ». Tous les enfants se mirent alors à applaudir et à pousser des cris de joie.

– « Taisez-vous ! » gronda Papa.

Ce jour-là nous nous sommes mis à table en écoutant la radio. Les chansons et les nouvelles se succédaient. « ça fait réfléchir, cette radio », dit doucement Maman. « oui », dit Papa, « nous pourrons, rien qu'avec cette petite boîte, capter toutes les radios de la terre »).

Un troisième texte porte sur une émission en particulier et montre un autre usage de la radio qui est de maintenir les liens en dépit des distances. Il évoque en même temps la condition des étudiants envoyés à l'étranger.

Ny « Tafa sy dinika » (texte 24)

Mahafinanitra anay ny « Tafa sy dinika » avy any am-pita alefan'ny Radiô-Tananarivo. Malagasy any an-dafy no miresaka amin'ny havany aty. Mahahontsatoko any mihevitra azireo any lavitra be any, mametsovetso ny Havana aty. Ary miteny irery. Tsy mba afaka mamaly ny aty Madagasikara….Izao no renay indray mandeha izay :

-Ratovo ity miteny amin areo ity, ho an'Idada sy Ineny ao Ampasamadinika, ho an'Idadatoa any Farafangana, ho an-dry Ranaivo

any Ihosy sy Izoky manao raharaha any Diego. Ho an'ireo namako niaraniasa tamin koa amin'ny Birao ao Mananjary. Ary koa ho an'iTaorokely sy Ivoahangy ary Izeze. Antenaiko fa mbo latsara avokoa tahaky ny nisarahantsika hianareo. Izaho no manavao tany kely angaha, tamin'ny hatsiaka, ka somary seriserena kely teo ho eo. Izao efa tsara tsy maninona fa aza manana ahiahyna dia kely aza.

-Mandroso tsara ny fiainarana. Sarotsarotra, ihany ne famiezaka tokoa :vitan'ny hafa vetsy mba ho vitan'ny tena ?

Betsaka no niteny nandimby ary manan-kavana eran'ny nosy manontolo. Mahagaga raha any Parisy no miresaka nefa re eran'izao tontolo izao !

(Nous aimons beaucoup l'émission « Tafa sy dinika » sur Radio-Tananarive. Ce sont des Malgaches de l'étranger qui transmettent des messages à leur famille à Madagascar. C'est émouvant de penser à eux qui sont si loin évoquer leur famille restée ici. C'est un monologue auquel les familles ne peuvent bien sûr pas répondre. Une fois nous avons entendu le message suivant : « C'est Ratovo qui vous parle. Je m'adresse à Papa et Maman à Ampasamadinika, à Dadatoa à Farafangana, à Ranaivo à Ihosy et mon frère aîné qui travaille à Diego. À tous mes collègues aussi de Mananjary. Je pense aussi au petit Tao, à Voahangy et Zeze. J'espère que vous allez tous aussi bien que quand je vous ai quittés. De mon côté, il a fallu un temps d'adaptation, en particulier au froid. J'avais un peu le rhume ces derniers temps mais maintenant ça va mieux. Ne vous inquiétez pas. Mes études se passent bien. Ce n'est pas toujours facile mais je suis prêt à fournir des efforts : si les autres réussissent, pourquoi pas moi ? ». Nombreux sont ceux qui ont envoyé des messages à leurs familles dispersées aux quatre coins de l'île. C'est vraiment fascinant de penser qu'ils parlaient depuis Paris et qu'on pouvait les entendre dans le monde entier).

Nous comprenons que l'objectif des autorités scolaires est de promouvoir l'ouverture du monde rural à son environnement national et international. La radio, symbole d'un progrès technique resté incompris, fascine en ce qu'elle relie les hommes et enseigne à la fois sur la culture malgache et sur le mode de vie étranger. Elle est présentée comme un facteur d'émancipation et de stimulation, aux côtés de la lecture, de l'électricité, des disques, du cinéma, des usines et du téléphone.

Nouvelle institution culturelle, elle a engendré une nouvelle catégorie d'acteurs dans le champ qui sont les journalistes et les animateurs.

Une nouvelle élite : les journalistes malgaches[1]

Les Malgaches de la radio travaillent pour le compte du régime en place, d'abord comme présentateurs et traducteurs du journal d'informations. Ils viennent des catégories instruites, bilingues, donc aisées et ne sont, dans les premières années, qu'une dizaine parmi lesquels émergent des personnalités que nous voulons évoquer ici.

Édouard Ralaimihoatra (1911-1994) est issu d'une famille de bourgeois connus; il poursuit des études d'histoire en France et, de retour à Madagascar, devient enseignant. Il est appelé en 1945 à représenter Madagascar dans la commission chargée de préparer la représentation des colonies à l'Assemblée Nationale française puis est nommé la même année directeur de programme de Radio Tananarive[2]. Flavien Ranaivo (1918-1999) appartient à une famille noble de l'Imerina ; il est un poète francophone cautionné par les autorités coloniales puisque son recueil *L'ombre et le vent*, publié en 1947 est préfacé par le français Octave Mannoni. Il reste à l'écart de tout engagement politique ce qui revient, de fait, à se placer du côté du pouvoir en place. Il travaille pour la radio et deviendra le directeur de l'information après l'indépendance. Jean-Louis Rafidy a commencé par être simple présentateur puis il anime une émission sportive et, après une formation au Studio École à Paris, devient en 1959 employé titulaire de la radio. Désiré Ratsimandresy Ratsarazaka, plus connu sous le nom de Daud, est à la fois un animateur d'émission sportive remarquable et un poète. Il s'est rendu très célèbre en commentant de nombreuses manifestations internationales comme la Coupe du monde de football de 1958 et les jeux Olympiques. Lorsqu'il meurt à 34 ans en 1962, ses obsèques sont un événement considérable. Les acteurs de théâtre radiophonique deviennent aussi

1 Tsiory Nasandratra Randriamanatena, *Les gens de la Radio de 1931 à 2000*, *op.cit.*
2 Tsiory Randriamanatena, *op.cit.* p. 57.

des personnages familiers. Leur célébrité est particulièrement visible dans les moments forts du pays. En 1959, pour la première célébration du 14 octobre, fête de la République, un podium est organisé et animé par les hommes de Radio Tananarive pour donner une occasion aux Malgaches d'écouter la radio en direct. Le jour de l'indépendance, le 26 juin 1960, trois animateurs, Odéam, Jean-Louis R. et Daud animent un podium nommé *Variaminianana ao amin'ny hotely Mirandava*. Ils sont ce jour-là devenus enfin visibles pour leur immense public qui avait le sentiment, en les entendant, de les connaître quasi familialement.

Au moment de l'indépendance, la SORAFOM compte une soixantaine de membres, dont la plupart sont malgaches. Tsiory Randriamanatena, qui a étudié la sociologie de ce groupe à la fois étroit et très influent, montre que ces journalistes et présentateurs constituent un milieu matériellement privilégié et très prestigieux. Issus de milieux aisés et instruits, fort d'études supérieures et formés à la diction et à l'animation, ils deviennent des familiers de larges auditoires. Recrutés par l'autorité coloniale, francophones, ils deviennent des intermédiaires entre les deux cultures.

L'installation de Radio Tananarive en 1931 s'inscrit dans le cadre de la réalisation de la « mission civilisatrice » de la colonie. Diffusant des informations venues de métropole en langue française, elle est l'ambassadrice de la culture française et de la politique du gouvernement local. Cependant, elle diffuse en même temps et de plus en plus des éléments de la culture malgache dont la musique, le théâtre et les contes ce qui contribue à sa popularité. Au fil des années, et surtout après 1955, son personnel est de plus en plus malgache. C'est ainsi que d'instrument de contrôle politique, elle est devenue un des plus efficaces supports pour la promotion de la culture malgache.

Soloniaina Elie Ramarosetra,
université d'Antananarivo

Dominique Ranaivoson,
université de Lorraine

Partie IV

Regarder en arrière : relire, réinventer

Textes

Hain-teny

Iza iroa andrefan-trano ?
Kelimahafakaniandro
Iza iroa am-parafara ?
Bevolamikorintsana
Ny akohonay matim-panoto
Midira raha te-hisotro ny rony
Fa ny ventiny havelako ho an ny vadiko.

Qui est à l'Ouest de la maison ?
– Le petit-qui-délivre-du-temps.
– Qui est sur le lit ?
– Celui-dont-l'argent-résonne.
– Notre poule est morte d'un coup de pilon.
Entre, si tu veux boire la sauce
Mais je garderai la chair pour mon époux. (84-85)

Lolomanga avy atsinanana manga-bodi-lanitra
Mandrosoa Randriamatoa
Mitaha vola mitaha voahangy
Zana-tsorohitra amoron-dalana io
Tsy nariako fa narian-dreniny.

Papillon bleu, qui venez de l'Est quand l'horizon est sombre
Entrez, Andriamatoa,
Comparable à l'argent, comparable au corail rouge
-Voici une petite alouette au bord du chemin

Ce n'est pas moi qui l'ai abandonnée, mais sa mère.
(130-131)

Raha naka voasary aman-javona aho
Ento hankany Ambatomanga
Raha naka voasary aman'erika aho
Ento hankany Antananarivo
Fa ny eo no zanaky ny tsy mandalo soa

Si j'ai pris des citrons et des nuages
Conduisez-moi vers Ambatomanga
Si j'ai pris des citrons et de la pluie fine
Conduisez-moi vers Tananarive
Car là sont les fils de ceux qui ne négligent pas le Délicieux.
(174-175)

Ny nenina Andriamatoa
Tsy mitsidika hatao mandrosoa
Tsy mipetraka hatao mbay lalana
Tsy aloha no mananatra
Fa aoriana no mandatsa
Tsy mba roahina eo aloha tahaky ny ondry
Fa avy manaraka tahaky ny alika
Misavily eo am-body toa hofak'ondry

Songez aux regrets, Andriamatoa
Ils ne passent pas la tête à la porte pour leur dire : « Entrez »,
Ils ne sont pas assis pour leur dire : « Donnez-moi la route »,
Ils ne conseillent pas d'abord
Mais ils raillent plus tard.
Nous ne les chassons pas devant nous comme les moutons
Mais ils viennent en suivant, comme les chiens
Ils se balancent par derrière, comme une queue de mouton.
(196-197)
Hain-teny merina, poésies populaires malgaches. Recueillies

et traduites par Jean Paulhan, [1913], Antananarivo, Foi et Justice, 1991. 237p.

Ny Avana Ramanantoanina (1891-1940)

Midona moramora
Midona moramora — Il tonne doucement
Ilay Ankaratr'any : — Dans l'Ankaratra
Manembona isan'ora — Soupire à chaque instant
Izay mandre izany ! — Celui qui l'attend !

Manombona ho avy — Il menace de pleuvoir
Ilay Ambohamanoa : — Là-bas à Ambohimanoa
Ny ranomasoko avy — Mes larmes sans le vouloir
Indray mirotsa-droa : — Coulent de mes yeux !

Manerika hariva — Il bruine la nuit
Ny eny Andringitr'eny — Là-haut dans l'Andringitra :
Ka dia : « Mahatsahiva » — « Souviens-toi »
Ny voalohan-teny ! — Est le premier cri

Mijojo vao maraina — Il pleut dès l'aube
Ilay Angavokely : — Là-bas à Angavokely
Ny alahelon-tsaina — La tristesse
Tsy hita velively ! — Est difficile à imaginer

Tomanitany lava — Pleurent et pleurent encore
Ny fody eny Manga ! — Les moineaux d'Imanga
Ny sento tsy misava, — Mon cœur est inconsolable
Fa izy tsy nitranga ! — Car elle n'est pas venue.

Tataovan-draho-manga — Des nuages bleus planent
Iarivo indraindray : — Parfois sur Iarive
Ireny no miampanga — Ce qui signifie
Raha manina izahay ! — Que nous avons la nostalgie

Traduction de François-Xavier Razafimahatratra, *Six poètes malgaches d'expression malgache,* c.a., 2012, p. 110-113.

Ny Avana Ramananantoanina : Poète, il commence à écrire depuis son exil à Mayotte à la suite du procès des membres du réseau nationaliste VVS, en 1916. Revenu à Tananarive en 1922, il publie des poèmes dans divers journaux, poèmes qui ne seront rassemblés en anthologie qu'en 1993. Il est considéré comme le chef de file du mouvement de restauration des valeurs malgaches *Mitady ny very* qui adopte souvent le ton nostalgique et intimiste pour évoquer la mort, la nuit, la rêverie et le monde disparu. Il a aussi écrit des pièces de théâtre jouées en 1926 mais restées inédites.

Flavien Ranaivo (1914-1999)

Vieux thème merina

Germent les plantes
poussées par les racines,
et je viens jusqu'à vous poussé par mon amour.

Aux cimes des grands arbres, chérie,
l'oiseau termine son vol :
mes courses ne s'achèvent que ne sois près de vous.

Trébuchent, trébuchent les eaux de Farahantsana, chéri,
sans se faire d'entorses ;
elles tombent, elles tombent sans se briser.

Mon amour pour vous, chérie,
ressemble à de l'eau sur la grève :
j'attends qu'elle tarisse, il en vient davantage.

Deux amours ont grandi ensemble,
car deux amours jumelles :
malheur au premier qui trahit.

Adieu, chéri, adieu :
L'amour insensé trompe l'œil,
l'amour indécis rend fou.

Car l'amour insensé
est comme le brouillard de l'étang,
il abonde mais ne se prend en main.

Car le brouillard de l'étang, chéri,
frôle puis s'enfuit.
l'avoko, lui, se fixe à la lisière des champs.

Poussin happé par le papango, chérie,
le voilà haut placé qu'il devient solitaire,
le voilà dans le ciel qu'il est loin de son amour.

Nostalgie matinale engourdit ;
nostalgie, le jour, fatigue ;
nostalgie vespérale délicieuse ; chéri, est-ce là la vôtre ?

Notre parenté, chérie,
un grain de sable dans l'œil :
bien petit mais qui vous étourdit.

Notre parenté, chérie,
de la vase amassée peu à peu
qui grande maison en briques devient.

Hâtez, hâtez donc
vos pas, chérie,
de peur que la nuit vous surprenne.

Rompues mes jambes,
mes yeux voient trouble,
et dites à ceux de là-bas que je n'en peux plus, chéri.

La pénombre a beau couvrir la terre,
mon cœur est sous un éternel clair de lune :
venez donc à mes côtés.

L'on me grondera chez moi,
ma sœur aînée ne veut pas que j'aille avec vous,
et puis, à moi, cela ne me dit rien.

J'aime bien, mais ne peux rien ;
j'aime assez, mais j'ai peur…
je viendrai, mais accompagnez-moi, chéri.

La porte est close, chéri,
vous arrivez trop tard, mon amour,
l'on me grondera chez moi.

Ouvrez-moi, je vous ferai des confidences,
ouvrez-moi, que nous parlions ensemble.
ouvrez-moi : je vous aime.

Close est la porte, chéri ;
mais mon cœur est ouvert.
entrez donc, mon parent : je vous aime.

La porte n'est-elle en zozoro, chérie,
que vous la fermez à clé ?
ouvrez-moi, car je suis las d'attendre.

Flavien Ranaivo, *L'Ombre et le vent*, préface d'Octave Mannoni, Tananarive, CA, 1947, p.15-17. Le texte a été reproduit in *Flavien Ranaivo,* Paris, Fernand Nathan, coll. « Classiques du monde », 1968, p.12-14.

Ary-Michel-Francis Robin (dit Robinary)

Le roman historique décrit d'une part les mœurs de la cour de Tananarive de 1869 (baptême protestant de la reine) à 1895 (défaite de la monarchie), d'autre part les traditions de toute la société merina dites « vieilles coutumes » dont la poésie des hainteny. Il entend montrer les effets des rencontres culturelles sur la société. Le jeune hova (homme libre) Randria découvre la capitale.

Oh ! Combien il est piquant de relever les ironies du destin ! L'esclave en faisait la remarque à Randria, se disant tout bas qu'il aurait aussi un jour sa revanche contre les négriers et les traitants. Il ne savait pas que cette revanche était déjà en marche de par le monde ; pour l'heure, il n'avait d'autre souci que celui de mettre sous les yeux de l'enfant les curiosités de la ville. […]

Il le mena un jour à la Pierre-aux-morceaux-d'étoffes, qui se trouvait au bas du palais de la Reine. Un sentier partant de la place de Mahamasne (le Champ de Mars de la royauté malgache) y accédait. Le gouffre où l'on avait précipité les martyrs de 1857 n'était pas loin. Une fois de plus, l'esclave souligna le contraste réservé par le sort : en haut du gouffre, un temple protestant, bâti en pierres de taille, portant un témoignage de la foi des martyrs ; au fond, dans un coin perdu, la Pierre-aux-morceaux-d'étoffes attestait la vitalité du fétichisme en dépit du christianisme de la Reine. La Pierre avait le vague aspect d'un saurien. Comme son nom l'indiquait, cette lithomorphite, toujours vénérée, recevait en ex-voto une grande quantité de défroques et de lambeaux de tissus. Les adeptes chantaient d'abord les louanges du Seigneur dans le temple ; puis ils venaient rendre hommage aux Coutumes des Ancêtres en faisant sur la Pierre des sacrifices propitiatoires.

L'esclave se demandait s'ils étaient sincères et s'ils ne ressemblaient pas au perroquet du conte populaire. Le babillard grappillait des fruits d'un arbre à l'autre, et il ne manquait jamais de dire qu'ils étaient tous appétissants. Le noir en concluait que le plus simple eût été de rester dans la foi des Ancêtres.

– Vous-même, insinuait-il à Randria, vous voilà chrétien.

Admis dans un collège protestant, vous n'en pratiquiez pas moins les Coutumes. […]

Avec une remarquable intuition, née d'une existence souffreteuse et repliée sur elle-même, l'esclave avait saisi le côté tragi-comique du conflit. D'un élan spontané, il aurait aimé à voir Randria lui donner son suffrage. Son jeune maître esquissa un sourire où il mit un peu de dédain, sinon un peu de mépris, à défaut de comprendre un aperçu qui dépassait son âge. L'eût-il compris, il n'eût pas renoncé pour autant à la prévention de son siècle, savoir que seul l'homme libre avait le droit d'avoir raison. Le Premier Ministre l'avait naguère signifié à un conseiller bénévole qu'il avait éconduit en ces termes : « Ton opinion est juste, mais elle est d'un esclave ». […]

Le jeune homme se promène avec celle qui lui est promise comme femme depuis sa naissance.

Ils allaient quelquefois le long des rizières qui bordaient Tananarive à l'Ouest et ils poussaient jusqu'au canal où des bateliers faisaient avec des pirogues le va-et-vient entre la ville et la Colline sainte. L'esclave, devenu plus discret, leur servait désormais d'escorte car rien n'était sûr à cette époque où des malfaiteurs volaient des enfants pour les vendre aux négriers de la côte. Ces négriers se livraient à la traite avec les Mascareignes malgré l'interdit qui frappait ce genre de trafic, et ils leur expédiaient des cargaisons d'esclaves. Ceux-ci portaient le nom expressif de *maro mita* (prononcez : *marou mite*) ce qui signifiait qu'ils étaient *nombreux à passer la mer.*

Ary-Michel-Francis Robin (dit Robinary) *Sous le signe de Razaizay,* Tananarive, c.a, 1957.
Chap III « à la recherche d'un monde nouveau », p. 83-86.

Charles Renel

La scène est située sur la côte Est, peuplée par les Betsimisaraka.

Le pasteur P.O. Barkley sortait du temple de la London

Missionary Society, à Andevourantou, et regagnait son domicÎle. En ce matin de juillet, la chaleur n'était pas excessive, mais humide et molle après les ondées de la nuit. […] Le pasteur filait vite dans les rues vertes et discrètes ; il était arrivé maintenant à la grande avenue sableuse, bordée de cocotiers, le boulevard d' Andevourantou, implacablement ensoleillé, le long duquel s'abritent, parmi les dunes verdoyantes, les maisons des colons ou des fonctionnaires. Hélas ! Là aussi s'étalait le scandale : à l'ombre des varangues circulaient, affairées et décentes en apparence, les ramatous des vazahas, qui cachaient sous de longues robes blanches leurs formes prostituées. Et se hâtaient vers l'école les petites filles rieuses, aguichantes, naïvement impudiques, prêtes déjà pour les chutes prochaines. Ainsi se perpétuait, sous l'oeil des Européens complices, la prostitution d'une race. Le révérend P.O. Barkley en souffrait deux fois, dans sa conscience d'Anglais et de protestant. Il cherchait en lui-même les moyens d'enrayer le mal. L'Administration ne lui facilitait pas la tâche : ces Français sont si dissolus ! Eux-mêmes donnaient le mauvais exemple en vivant avec des ramatous. N'osaient-ils pas prétendre que chaque race se fait des meurs selon le milieu où elle se développe et les circonstances de son évolution, que les Malgaches, par les divagations amoureuses de leurs femmes, librement acceptées, avaient supprimé bien des problèmes sociaux dont souffrent, sans parvenir à les résoudre, les peuples de l'Occident ; qu'il était injuste et fou d'imposer à l'âme malgache la morale chrétienne. Ces Français sont si paradoxaux ! […]

Un beau dimanche, le missionnaire voulut se donner à lui-même la satisfaction de constater les transformations morales accomplies. Quand on eut chanté de nombreux cantiques aux sons de l'harmonium, il adressa à toutes ses auditrices, à ses converties, une homélie pathétique qu'il termina par ces mots :

« Mes chères filles, que demanderons-nous au Seigneur ? […] »

Il y eut des chuchotements, des soupirs, des sourires ; les têtes brunes se penchèrent, mutines, les unes vers les autres ; enfin,

après de longs conciliabules, l'élève préférée du Révérend, la douce Ranavavy, s'avança vers lui et dit, osant parler pour ses compagnes :

– Ce que nous désirons en notre âme, ce que nous souhaitons secrètement toutes, ce que nous venons demander à l'Andriamanitra en ce beau jour, c'est d'avoir un enfant du vazaha !

Charles Renel, *La Race inconnue,* Paris, Grasset, 1910. Chapitre « Les déboires d'un pasteur », p. 61-69.

Pierre Camo

Je fis connaissance dans le même temps d'une jeune femme indigène […] Elle me demanda un jour de l'accompagner à un bal où elle se trouvaient invitée en compagnie de toutes ses anciennes amies de la cour. M'étant enquis de ce que c'était, j'appris que quelques officiers de l'État-major, avec d'autres jeunes gens de mon âge s'étaient cotisés pour organiser la fête, et avaient à cet effet emprunté une grande et belle maison un peu retirée du côté des portes de la ville, qui appartenait à un ancien interprète du corps expéditionnaire, jadis maître de ballet à la cour. Je me fis inscrire aussitôt et j'y conduisis Delphine.

Nous arrivâmes les derniers dans un grand salon tout en bois doré et velours rouge, dont le principal ornement était une peinture en pied de la reine Victoria qui faisait face à un portrait également en pied de l'ancien Premier Ministre.

Une vingtaine de jeunes femmes au teint coloré et parées de robes de soirée aux couleurs voyantes brillaient comme autant de jolies fleurs parmi la foule des uniformes et des habits noirs.

Le maître de la maison vint à nous en saluant profondément et en faisant épanouir un large sourire sur son visage de ton olivâtre. Il s'empara de Delphine et donna le signal d'un quadrille exécuté à la manière de l'ancienne cour. C'était une des nombreuses variantes imaginées là-bas sur le modèle de l'ancien quadrille français, jadis enseigné par Jean Laborde. On en dansait

les figures gracieuses et compliquées sur une musique malgache de rythme impair et drôlement original, qui se déroule toute en syncopes et où le temps qui doit marquer la mesure ne tombe jamais sur la note qui porte l'accent. […]

Le Gouverneur, débarrassé de ses ennemis, eut l'idée de renouveler une cérémonie qu'on n'avait plus revue depuis le Général et d'en tirer un nouveau prestige aux yeux des populations indigènes. Ce fut la fête des enfants.

De tous les points de l'immense province de Tananarive et de tous les quartiers de la ville, arrivèrent des enfants de tout âge sous la conduite des maîtres d'école ; les mères de famille étaient là, parée de leurs plus beaux atours, et aussi des fonctionnaires indigènes en uniformes brodés d'or, avec les tirailleurs à ceintures rouges et la foule des badauds tout en blanc, qui attendait une journée de réjouissances. Tout ce peuple se réunit sur le vaste champ de courses qui s'étend au pied du grand rocher du Palais, débordant parmi le jardin tout proche de la rizière de la Reine et vers les berges du lac charmant qui l'avoisine. Et jusqu'au coucher du soleil, ce ne fut qu'un affreux vacarme d'aigres musiques, de battements de tambours et de chants criés en fausset sur le rythme impair et boiteux particulier à l'art de ce pays. Les danseurs populaires donnaient des séances gratuites. On trouvait à manger sur place en des comptoirs improvisés, où les beignets à la graisse, le poisson sec et les viandes boucanées voisinaient avec la limonade et tous les fruits de la saison, oranges, goyaves, ananas et bananes de toute espèce. Une clientèle d'enfants en oripeaux de mille nuances, petites filles couronnées de fleurs de papier et qui dansaient en se déhanchant, petits garçons grotesquement coiffés, jouant du sabre ou du javelot, défila pendant des heures devant les tribunes officielles. Le vent agitait les bannières et faisait claquer les drapeaux. Le gouverneur, acclamé sans arrêt, buvait le poison du triomphe et quand tout fut fini le soir, et qu'ayant chaussé ses pantoufles, il se vit seul en tête-à-tête avec sa femme, il déclara pour la première fois depuis trois ans qu'il était heureux et satisfait.

Pierre Camo, *Madame de la Rombière. Grande dame de Tananarive. Scènes de la vie mondaine aux colonies,* Paris, éditions de L'étoile, 1926, p. 47-51 et 164-165.

Robert Boudry

La Marseillaise éclata et toute la salle se leva pour écouter l'hymne national. Le Gouverneur Général venait d'apparaître, flanqué des membres de son cabinet, de généraux et d'administrateurs en uniforme, de hauts fonctionnaires et de membres du bureau de l'*Amicale des fonctionnaires* qui organisait le bal comme chaque année. En pantalon noir à bande dorée et veste blanche, la poitrine barrée du grand cordon bleu ciel de l'ordre d'Anjouan et constellé de décorations, Adrien Fromenteau, au garde-à-vous, saluait Madagascar et la France.

La musique malgache du Gouvernement général bissa le refrain. Colons, fonctionnaires, militaires, représentants des diverses régions de l'île, Malgaches devenus citoyens français, tous se sentaient liés entre eux par cet hymne autour d'Adrien Fromenteau en vue de l'effort commun.

D'un pas lent, celui-ci et sa suite traversèrent le long rectangle de parquet ciré qui conduisait à la table officielle, où quelques privilégiés accompagnés de leur femmes avaient déjà pris place. Il s'assit dans un décor de drapeaux, de draperies et de palmes, et contempla un instant la salle. Au pied des hautes colonnes carrées avait pris place toute la haute société, celle qui était capable de dépenser en une nuit plus qu'un bourjane ne gagnait en une année de labeur. Fromenteau éprouvait une satisfaction profonde : il présidait tout ce que l'île comptait de notabilités.

Sur un signe qu'il fit, la musique attaqua un jazz à la mode et le parquet disparut. […] Dans la salle la hiérarchie s'était établie d'elle-même. Les Malgaches citoyens français, les petits colons, les petits fonctionnaires s'entassaient le long des murs. Certains demeuraient même debout, faute de place. […] Les deux orchestres se relayaient, entretenant l'animation avec leur musique assourdissante. […]

– C'est une apothéose !

Il sourit, plein de suffisance. Une apothéose, oui, c'était bien cela. La disparition de Rakoutoundrabé de la scène entraînait l'effondrement du mouvement nationalo-communiste. Les Malgaches avaient proclamé leur loyalisme par la voix du pasteur Raouelson que Fromenteau apercevait à une table. Il avait offert à la colonisation, en don d'avènement, les millions de l'emprunt. En sa personne, l'Administration, les colons et les Malgaches s'unissaient dans une même action créatrice et il n'y avait aucune raison pour qu'un événement inattendu bouleversât un ordre aussi solide. L'Empire, dont on lançait le mot, parvenait à son apogée et Fromenteau en était le vivant symbole. C'était bien une apothéose.

Fromenteau se tourna vers le Président de la Chambre de Commerce qu'il avait fait venir auprès de lui.

Regardez-moi ce bal, cet entrain ! dit-il. Me parlerez-vous encore de la crise ? Voyez-moi ces toilettes, ce champagne qui coule à flot ! Est-ce le signe de gens qui souffrent et se désespèrent ?

– Ils ne vous le diront pas, Monsieur le Gouverneur Général.

– Ils ne me le diront pas, mais cela se voit. C'est le moment où commencent les grands travaux, où la prospérité va s'accentuer. La crise, ça n'existe pas. Madagascar est l'Île heureuse. Chacun y est assuré d'avoir son plat de riz quotidien. L'emprunt a jugulé la crise. *Madagascar est l'Île heureuse, l'emprunt a jugulé la crise !* Il répéta ces slogans, très satisfait de les avoir inventés. Il les confia immédiatement au Secrétaire Général qui se trouvait à sa droite et au Général qui se trouvait à sa gauche, pour qu'ils les répètent à leurs voisins et à leurs voisines. Il était le *Ray-aman-ndrène* des Européens comme des Malgaches, le *Père et la Mèr*e de quatre millions d'hommes.

Robert Boudry, *L'Île heureuse, Madagascar*, Blainville sur mer, L'amitié par le livre, 1957, p. 210-213.

Entretiens

Quand la production coloniale ressuscite : la Bibliothèque malgache électronique

Entretien de Dominique Ranaivoson avec Pierre Maury[1]

Pierre Maury, vous êtes journaliste et critique littéraire. Vous vivez depuis longtemps à Madagascar, en télétravail complet avant tout le monde. C'est donc depuis votre ordinateur que vous avez créé la Bibliothèque malgache électronique. Quel est son objet ? Comment consulter ou télécharger les textes ?

Je suis curieux par nature. Avec des centres d'intérêt variant en intensité selon les époques, mais toujours liés à mon goût excessif pour la lecture. Donc, depuis que je suis installé à Madagascar (c'était en 1997), je me suis naturellement intéressé aux écrits relatifs à ce pays. Et, aimant depuis toujours fouiner dans les bibliothèques, je suis tombé sur des textes en grande partie oubliés (pas des spécialistes, heureusement) dont je me suis dit : s'ils m'intéressent, ils peuvent aussi intéresser d'autres personnes. Voilà, au point de départ, comment est née la Bibliothèque malgache électronique, en 2006, constituée de rééditions numériques d'ouvrages anciens, datant pour l'essentiel de l'époque coloniale. Cette collection compte soixante volumes, téléchargeables gratuitement sur le site (http://www.bibliothequemalgache.com), dans son ancienne version accessible à partir de la page d'accueil.

Ensuite, le concept a évolué, je suis passé des formats PDF

1 Entretien réalisé par mail le 1er août 2020.

et Word comme base formelle de ces rééditions au format epub, le mieux adapté à la lecture d'ouvrages numériques. En même temps, j'ouvrais de nouvelles collections et passais à des versions payantes, à des prix modérés.

Comment trouvez-vous ces textes oubliés ?

En fouinant, ainsi que je l'ai déjà laissé entendre. Autrefois, je fouinais dans des bibliothèques physiques, depuis que je suis à Madagascar, c'est essentiellement dans des bibliothèques numériques. J'aime les bibliographies et les notes en bas de page, qui m'aiguillent parfois vers des travaux dont j'ignorais l'existence. Pour donner un exemple récent et concret, je suis tombé l'autre jour sur la référence d'un article paru en 1877 dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, une quinzaine de pages, présentées par Alfred Grandidier, où sont rassemblés des documents sous le titre « L'affranchissement des nègres africains à Madagascar ». Voilà qui mériterait une réédition. Le projet est donc dans mes cartons, au milieu de beaucoup d'autres, assez pour emplir plusieurs vies auxquelles, je le crains, je n'aurai pas droit.

Quelle vision aviez-vous de la littérature coloniale avant d'entreprendre ce travail ?

À peu près aucune, car je n'avais pas étudié le sujet et partais donc vierge de tout a priori – si l'on excepte la lointaine lecture de *Tintin au Congo* et de quelques ouvrages sur cette colonie belge. À vrai dire, un seul d'entre eux m'avait marqué profondément, *Black Venus*, de Jef Geeraerts, un roman résolument, et même violemment, anticolonial.

A-t-elle changé au fur et à mesure des découvertes ?

Elle s'est donc plutôt construite au fil des lectures. Et ce n'est

pas très réjouissant puisque, sauf quelques exceptions notables, cette littérature coloniale sert pour l'essentiel à renforcer les clichés en vogue à l'époque où elle s'écrivait.

Concrètement, comment procédez-vous pour établir l'édition de ces textes ? Y ajoutez-vous un appareil critique ?

Je reproduis aussi fidèlement que possible le texte original afin de le donner à lire « dans son jus », quand bien même ce jus dégagerait une odeur pestilentielle. J'ajoute généralement une courte présentation pour situer l'ouvrage, mais pas davantage. Je ne me sens pas armé pour aller plus loin et, donc, je n'entreprends pas d'édition critique. De toute manière, une édition critique, comme j'ai cru le comprendre au cours de mes lectures, sert souvent à opposer des préjugés à d'autres préjugés, avec un souci modéré de la véracité des faits. J'ai la religion de la lecture et je crois en l'intelligence de chaque lecteur ou lectrice.

Vous publiez des récits d'expédition assez connus comme le voyage de Louis Catat, ou d'Ida Pfeiffer, les reportages du journaliste Jean Carol ou des romans de Charles Renel.

Comment sélectionnez-vous les titres, comment évaluez-vous la pertinence d'auteurs oubliés comme Prosper Cultru ou Gabriel de La Landelle ?

Une seule chose me guide, comme on l'aura probablement compris : ma curiosité. C'est ainsi que la vision de Benyowsky proposée par Gabriel de La Landelle (*Le dernier des flibustiers,* 1884, rééd Bibliothèque malgache n°7) me paraissait trop belle pour être authentique et que je suis allé voir du côté de Prosper Cultru (*Un empereur de Madagascar au XVIII*e *siècle,* Benyovsky, 1906, rééd. Bibliothèque malgache n°9) s'il n'y avait pas, sous les hauts exploits relatés par l'aventurier lui-même, des faits moins reluisants.

Comment expliquez-vous la spectaculaire présence de Madagascar dans la presse française ?

Il ne faut pas la surestimer. La presse métropolitaine, dans son ensemble, consacrait régulièrement des articles aux diverses colonies françaises. Madagascar était l'une d'entre elle, donc il en était régulièrement question. Mais Madagascar n'était que l'une d'entre elles.

Considérez-vous que cette production a contribué à stimuler la production littéraire malgache ou, au contraire, y a-t-elle fait écran ?

J'imagine qu'elle a dû être stimulante pour certains écrivains (le cas de Rabearivelo est assez frappant) et en décourager d'autres. Mais je n'ai pas de solide démonstration à apporter pour conforter cette impression.

Ne pensez-vous pas que cette abondante littérature, qui présente une île étrange et fascinante, ait nourri l'imaginaire des Français sur Madagascar au point de continuer à influencer leur représentation ?

De manière générale, je ne pense pas beaucoup. Mais je constate que la communauté vazaha [étrangère] à Madagascar, au moins pour une partie d'entre elle (je n'ai pas mené d'étude sociologique), reproduit les schémas qui avaient cours à l'époque coloniale. Quant à savoir si la littérature y est pour quelque chose ou si cela relève plutôt d'une autre forme d'héritage colonial, je ne possède pas la réponse.

Avez-vous des retours des bénéficiaires de votre travail, qui sont-ils ?

Peu, et pas assez pour établir une typologie des lecteurs de la Bibliothèque malgache. Il est vrai que cela ne m'importe guère…

Quel est le maximum de téléchargement pour un titre ?

Dans la logique de ma réponse précédente, vous comprendrez que je n'y prête aucune attention.

Je peux témoigner de l'utilité de trouver dans votre bibliothèque des textes depuis longtemps épuisés, en particulier pour des travaux historiques. Sur le plan littéraire, quel auteur de cette période vous semble avoir été injustement délaissé ?

Je ne crois pas qu'il y ait des auteurs délaissés injustement dans cette période coloniale (puisque c'est à celle-là, je suppose, que vous faites allusion). Littérairement, ils ne représentent pas grand-chose. Mais j'ai une inclination personnelle qui me porte volontiers vers les textes de Pierre Mille, non réédité pour l'instant par la Bibliothèque malgache, ou le livre plein d'autodérision d'Étienne Grosclaude*, Un Parisien à Madagascar*. Ainsi que pour la proximité d'Henry Douliot avec les habitants des villages malgaches qu'il a traversés comme il le raconte dans son *Journal de voyage fait sur la côte ouest de Madagascar*. Ou pour les idées de Jean Carol, peu conformes à celles de son supérieur (Gallieni), exposées dans *Chez les Hova (Au pays rouge)*.

*Vous avez étendu votre action aux écrivains contemporains qui écrivent sur Madagascar. Ce sont des étrangers qui ont vécu à Madagascar : Jean-Claude Mouyon (*Roman vrac, Beko ou la nuit du grand homme, Carrefour, L'Antoine idiot du Sud*), Ben Arès (*Les Jours rouges*), Yannick Boulay (*À la recherche de Suberbieville*). Les considérez-vous comme les successeurs de cette littérature coloniale ? Comment les situer dans le champ littéraire malgache ?*

Ils sont, par nature, hors du champ littéraire malgache. Je ne les situe donc nulle part par rapport à celui-ci. Ils sont ailleurs, chacun avec ses singularités.

Comment s'articulent les nombreuses productions littéraires contemporaines sur Madagascar par des étrangers et les productions par des Malgaches ? Se recoupent-elles sur certains thèmes ? S'opposent-elles sur d'autres ? Quelle est l'originalité des Malgaches ?

Voilà des questions qui échappent à mon champ de réflexion – je ne réfléchis pas beaucoup, je l'ai déjà dit, et je tends à considérer chaque auteur ou autrice comme un électron libre. Bien sûr, de la même manière qu'un électron, même libre, possède une charge électrique qui le fait interagir avec son environnement, il n'est pas impossible de dessiner des influences diverses qui induiraient des rapprochements ou, au contraire, des mouvements d'éloignement. Mais je suis extrêmement méfiant devant les tentatives de classement qui rangeraient un tel dans une case et une telle dans une autre.

Votre bibliothèque malgache compte maintenant d'autres secteurs qui ne concernent ni Madagascar ni la période coloniale : la Belgique avec la Bibliothèque « belgicaine », la critique littéraire avec la Bibliothèque littéraire, la guerre avec la Bibliothèque 14-18, et enfin la Bibliothèque « marcheuse ». Comment procédez-vous à ces diverses extensions ?

Au hasard des envies, si les envies tiennent du hasard – alors qu'elles naissent, en fait, toujours de la même curiosité qui me fait lire un livre par jour, parcourir plusieurs autres et en ouvrir des dizaines. Je tombe sur un texte qui me semble intéressant et qui n'est pas très connu, et je me dis : voilà quelque chose qu'il faudrait rééditer. C'est la seule « politique » de la Bibliothèque malgache…

Romancer la douleur : un roman « historique » sur les tirailleurs malgaches

Entretien de Georges A. Bertrand avec Dominique Ranaivoson

Vous publiez en 2018 un roman Les Déracinés de la Grande Île. *Il met en scène deux Malgaches de conditions opposées qui, en 1913, s'engagent ensemble dans la société secrète VVS puis dans la Première Guerre mondiale. Pourquoi, en cette période complexe où Madagascar semble plus soucieuse de son présent que de son passé, revenir sur cette période ?*

Peut-être que si j'avais été un écrivain d'origine malgache, en effet, j'aurais préféré écrire une fiction se passant à notre époque, je ne sais. Mais, en tant que Français, j'ai voulu proposer lors du Centenaire de l'Armistice de 1918, un roman mettant en lumière un aspect souvent ignoré de la Grande Guerre, à savoir l'engagement de troupes coloniales malgaches. Le public connaît les tirailleurs sénégalais – qui ne l'étaient d'ailleurs pas tous – les soldats venus du Maghreb, mais ceux venus de Madagascar ont souvent été oubliés[1].

Je sais combien cette période déjà lointaine suscite des

1 L'ouvrage de référence est l'étude de Chantal Valensky, *Le Soldat occulté. Les Malgaches de l'armée française, 1884-1920,* Paris, L'Harmattan, 1996. 41 000 malgaches furent engagés durant la guerre de 1914-1918 ; 6 % périrent. Stéphanie Soubrier, « Les races guerrières », *L'Histoire,* n° 484, juin 2021, p. 74.

appréciations parfois ambiguës et compréhensibles de la part des historiens malgaches, mais mon but n'était que d'écrire une histoire au sein de l'Histoire, une histoire mettant en lumière les relations complexes entre Français et Malgaches, entre les Malgaches eux-mêmes, et cette période m'a paru plus propice à ce genre de « dialogues ».

La photo de couverture, avec une carte postale et un timbre d'époque, reprend les présentations traditionnelles coloniales et viatiques. Ne craignez-vous pas d'être mal interprété avec ces clichés ?

J'ai proposé à mon éditeur plusieurs illustrations possibles de couverture, dont deux cartes postales dites « coloniales ». C'est l'une des deux qui a été préférée. Et je l'ai acceptée sans aucun problème, et ce pour plusieurs raisons. D'une part il existe peu, à ma connaissance, de photographies de cette époque qui auraient été prises par des Malgaches. D'autre part, cette photo est loin, fort heureusement, des clichés racistes qui étaient en vogue lors de la colonisation. Elle représente, pour moi, l'un des deux héros du livre et à Madagascar, lorsque le livre a circulé, je n'ai pas entendu la moindre remarque à son sujet. Plusieurs personnes m'ont même dit avoir apprécié la photographie car elles n'en avaient jamais vu de cette période. On peut également remarquer en haut à gauche de la carte postale, une adresse d'un certain Maurice à ses « camarades » ...

Enfin, j'ai pris soin, au cœur du livre, de raconter une séance de prise de vues, en ne passant pas sous silence les buts plus ou moins avoués de la propagande militaire…

Le terme de « Déracinés » fait immédiatement référence à Maurice Barrès : est-ce intentionnel ? Dans quel but ?

Le roman de Maurice Barrès, paru en 1897, peut présenter quelques « ressemblances » avec mon propre travail, puisqu'il

raconte l'état d'esprit et la destinée de quelques jeunes hommes quelques dizaines d'années avant celle de mes héros. Mais je crois que cela s'arrête là. Je n'ai d'ailleurs jamais songé me référer, de quelque manière que ce soit à l'œuvre de Barrès. En fait, j'ai cherché un mot qui résume la terrible situation de mes héros. Ils ont dû quitter leur terre natale avant d'être séparés l'un de l'autre dans un pays étranger et en guerre. Et même lorsque l'un des deux réussit à revenir, la terre qu'il retrouve n'est plus celle qu'il avait laissée. Le jeune étudiant empli d'aspirations et d'optimisme a laissé la place à un estropié désespéré. Le déracinement psychologique a succédé au déracinement physique.

Le mot que j'ai choisi fut donc « déracinés », dont, de plus, j'aime beaucoup les sonorités et la beauté.

Votre roman est paru en France la même année que celui de David Diop, qui faisait parler un tirailleur sénégalais rendu fou par la violence des tranchées. Comment vous démarquez-vous de lui ?

Je n'ai pris connaissance du beau texte de David Diop qu'après la sortie de mon propre roman. Nos deux ouvrages montrent combien la littérature permet « tout » car, même s'ils s'appuient, tous les deux, sur une réalité historique, ils sont très différents car leurs auteurs sont différents. La Première Guerre mondiale que nous racontons n'est pas la même, aussi bien dans son traitement que dans le style adopté. David Diop a évoqué les tirailleurs sénégalais, sujet déjà maintes fois abordé historiquement, alors que j'ai voulu mettre en lumière les tirailleurs malgaches qui, eux, pour diverses raisons, étaient restés dans l'ombre. D'autre part, je suis français alors que Diop est d'origine sénégalaise : notre regard, conséquence de notre propre histoire et de notre propre culture, ne pouvait donc être le même. Son roman est un long monologue prononcé à la première personne par un narrateur, sénégalais comme l'auteur, chose qu'il m'aurait été impossible de faire. Ce n'est que lorsque mes deux

héros expriment leurs pensées, qu'ils disent « je », mais un « je » qui n'est pas celui du narrateur.

David Diop, enfin, utilise une langue bien plus « chantante » et poétique que la mienne, jouant tout au long de son ouvrage sur des répétitions nombreuses, mots comme expressions. J'ai, pour ma part, utilisé un style moins « littéraire », ayant voulu, peut-être plus que lui, juste raconter une histoire avec ce qu'elle pouvait comporter d'aventures et de rebondissements, de sentiments également, ne perdant jamais de vue une narration au sein de l'Histoire.

Comment avez-vous pris connaissance puis utilisé les sources historiographiques sur la période ? Comment concevez-vous les places et rôles respectifs de l'histoire et du roman historique ?

L'écriture du roman a été précédée d'une période d'un an environ au cours de laquelle je n'ai rien « écrit », rassemblant juste les documents dont j'avais besoin, à savoir des ouvrages sur la période envisagée, des récits de poilus, des romans. J'ai parcouru les journaux locaux traitant des événements au jour le jour ainsi que certaines archives du Ministère français des Affaires étrangères qui m'ont permis de prendre connaissance de telle ou telle décision. Il m'était nécessaire d'avoir assez de connaissances sur la période pour pouvoir, ensuite, les « oublier ». Je n'ai gardé près de moi, ensuite, qu'une chronologie détaillée afin de ne pas me perdre dans le déroulé de mon histoire.

J'avais également rassemblé une importante collection de cartes postales ou de photos privées, lorsque cela fut possible, d'une part pour avoir une idée des lieux et des gens de l'époque, à Tananarive comme en France, mais également pour pouvoir contempler des visages qui pourraient être ceux de mes personnages. C'est au cours de la même période que j'ai construit l'intrigue, sans d'ailleurs la coucher sur le papier. Une fois tout cela fait, il ne me restait « plus » qu'à écrire « mon » histoire…

D'une manière un peu provocante, je pourrai ajouter que je n'ai jamais voulu écrire un roman historique, juste une histoire

d'amitié et d'amour entre deux jeunes Malgaches, une histoire que l'Histoire, justement, a brisé.

Vous mettez en scène une réunion de la société secrète VVS, ce qui n'a jamais été fait. Sur quelles bases l'avez-vous écrite ?

C'est grâce à Arnaud Léonard, qui fut professeur d'Histoire-Géographie au lycée français de Tananarive et était spécialiste des Malgaches dans la Première Guerre mondiale que j'ai pu avoir accès à nombre de documents qu'il avait lui-même réunis au fil des années. C'est par son intermédiaire que j'ai eu connaissance d'un petit opuscule écrit en 1969. Son auteur, Maurice Gontard, ancien professeur à la Faculté des Lettres de Tananarive, y décrit avec précision le programme de la V.V.S. ainsi que le déroulement du procès qui suivit son démantèlement, et ce grâce aux télégrammes qui furent envoyés à Paris par le Gouverneur en place au cours de cette période.

Il était pour moi important que cette fiction se déploie dans le cadre le plus véridique possible.

Vous ponctuez votre texte de citations poétiques de Jean-Joseph Rabearivelo, dont l'œuvre est postérieure. Que vouliez-vous faire ?

J'ai en effet choisi de parsemer chaque chapitre de mon roman de quelques vers de Rabearivelo, même si l'essentiel de son œuvre est postérieur à la Première Guerre mondiale. Mais il l'avait vécue, adolescent, et il semble que ses premiers poèmes en malgache aient été écrits au même moment que ceux de Mana, mon héros poète. Il était également intéressant pour moi de mettre sous la plume (ou plutôt dans l'esprit) de Mana des courts textes de Rabearivelo, lui qui était plus du milieu de Joseph que de celui de son ami. Encore une fois, j'ai voulu établir des passerelles.

Et enfin, moi qui ai toujours été incapable d'écrire la moindre

poésie, je suis fasciné par ceux qui en ont le talent, sinon le génie comme Rabearivelo dont j'ai découvert l'œuvre quand j'ai commencé à m'intéresser à la culture malgache. Il est, pour moi, l'un des plus grands poètes de son pays, et je suis sûr qu'il fut une révélation pour nombre de lecteurs français de mon roman.

Les deux amis rassemblent tous les contraires ce qui rend leur amitié des plus invraisemblable : l'un est d'originaire populaire et du Sud, l'autre d'une famille noble de la capitale, l'un est instruit mais c'est l'autre qui écrit de la poésie. Ils se rencontrent lors d'une soirée officielle où l'un est invité et l'autre serveur. Vouliez-vous faire de ces personnages des « types » ethnologiques, au risque de la caricature ?

Lors de mes séjours à Madagascar et de mes voyages à l'intérieur du pays, j'ai rencontré des personnes issues de tous les milieux, m'étant toujours intéressé, quel que soit l'endroit où je me trouvais, à toutes les classes des sociétés dans lesquelles j'avais vécu plus ou moins longtemps. En ce qui concerne Madagascar, j'avais sympathisé avec un jeune étudiant venu « du Sud », pauvre et fier comme le sont souvent les Malgaches, et qui écrivait de la poésie… C'est lui qui m'a donné l'idée du personnage de Mana. Une fois mes deux personnages campés, j'ai demandé à plusieurs personnes issues de la haute société de la capitale ce qu'elles en pensaient et toutes m'ont assuré que cela était vraisemblable... Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un roman qui serait l'illustration d'une thèse ou qui se serait voulu un exposé ethnologique. J'ai juste voulu montrer la complexité des deux personnages, entre Mana, certes venu d'un milieu pauvre, mais désireux d'écrire, et Joseph, son compagnon, issu d'un milieu privilégié, désireux de devenir médecin, pétri de cartésianisme. C'est le mouvement aussi bien intellectuel qu'humain, de l'un vers l'autre, qui m'intéressait, son évolution.

Enfin, même si je n'écris jamais d'autofiction et qu'aucun des événements décrits dans le livre ne me concerne directement,

il est évident qu'il y a une part de moi-même dans chacun de ses deux héros.

L'évocation du milieu noble tananarivien, au travers des parents du personnage, met en évidence leur ambition et leur désir de reconnaissance par le pouvoir colonial au point de chasser leur fils. N'est-ce pas provocateur de montrer ainsi cette position effectivement majoritaire mais qui met à mal l'histoire du nationalisme ?

C'est la grande chance de la littérature : pouvoir aller au-delà des faits bruts ou de leur exploitation. Je me suis donc peu soucié de la façon dont le passé a été, comme dans tous les pays, refaçonné par les pouvoirs successifs. Par la magie de la fiction, on peut passer outre les interprétations survenues a posteriori de telle ou telle situation. Il ne s'agissait pour moi que de faire vivre des personnages dans leur vérité. Ayant vécu quelques années en Algérie plusieurs décennies après l'indépendance de ce pays, j'ai été confronté aux mêmes chocs de mémoires, entre la position officielle et ce qu'on me racontait dans l'intimité des conversations. De grands écrivains, comme Mouloud Mammeri ou Mohammed Dib, ont très bien décrit ces situations opposées à ce que professait la doxa officielle. À mon humble niveau, j'ai voulu également rester fidèle à la réalité. Ce qui est un des paradoxes de la fiction…

Les personnages célèbres de la période, aussi bien français que malgaches, sont absents : est-ce pour donner une histoire « d'en bas » ?

Je n'aime pas trop lorsque je lis un roman dit « historique » trouver une phrase du genre : « Et alors Napoléon se retourna et d'un fin sourire signifia à Joséphine que la conversation était terminée ». Comme si l'auteur avait été présent et pouvait ainsi rapporter exactement les faits et gestes du « personnage célèbre ».

Je ne pouvais donc pas m'engager dans cette voie. Néanmoins, à chaque fois qu'un personnage ayant réellement existé doit parler, comme les deux gouverneurs successivement en poste à Tananarive au cours de la guerre, ce sont leurs propos exacts tels qu'ils ont été rapportés dans la presse locale de l'époque ou les télégrammes officiels.

Mais, je l'avoue, j'ai toujours préféré dans mes romans mettre en scène des gens « ordinaires », des « petites gens », comme on dit, de ces êtres se débattant dans les tourments d'événements qu'ils n'ont pas choisis de vivre, et qui les obligent à agir parfois en contradiction avec ce qu'ils sont vraiment. Il m'a toujours paru important de mettre en lumière, surtout lorsqu'il s'agit de décrire des conflits (comme ici, entre un colonisateur et un colonisé, un occupant et un occupé), qu'au-delà de la justesse réelle de telle ou telle cause, il y avait des êtres humains, avec leurs idéaux, leurs contradictions, leurs faiblesses et leurs espoirs et qui, chacun, avait droit à une histoire.

Pourquoi, finalement, avez-vous écrit ce livre ?

Plusieurs réponses sont possibles, je l'avoue...

Tout d'abord, parce que, depuis mon enfance, j'ai toujours aimé lire des histoires, et que donc en créer pour d'autres que moi m'est apparu comme une nécessité.

D'autre part, au cours de mes nombreux voyages et séjours à l'étranger, je me suis toujours senti, en tant que ressortissant français, confronté à une vision de la part de mes interlocuteurs différente de la mienne, et de mon pays et de ma culture. Adopter un autre point de vue – au sens photographique du terme – est ce qui m'a le plus fasciné au cours de ces périples. Et c'est peut-être pour cela que dans les quelques romans que j'ai commis sont mis en scène, à chaque fois, des Français confrontés à d'autres peuples, d'autres cultures. Comme je le fus au Maghreb, de Tlemcen à Rabat, dans l'Égypte profonde, autour d'Assiout, la Palestine, historique comme contemporaine, principalement à

Gaza, l'Iran avec ses artistes-designers de Shiraz, le Laos dont j'ai étudié, à Luang Prabang, les résistances populaires à l'acculturation, sans oublier le Japon, au nord-ouest d'Hiroshima, là où s'était concentré la résistance samouraï au nouveau pouvoir meiji … Autant de lieux que je n'ai cessé de fréquenter et qui nourrissent autant ma réflexion que mon imaginaire.

Peut-être un peu naïvement, j'ai toujours voulu mettre en valeur tout ce qui pouvait rassembler les êtres humains au-delà de leurs différences. Et, dans mes Déracinés…, j'ai multiplié les perspectives, suscitant des échanges entre Français et Malgaches vivant à Tananarive ou bien se côtoyant en France, entre Malgaches eux-mêmes, ceux des Hauts-Plateaux et ceux des Côtes, les protestants et les catholiques, etc.

Enfin, après avoir pris connaissance de l'histoire des tirailleurs malgaches, inconnue de la plupart des Français, j'ai désiré leur dédier une histoire, une histoire d'amitié entre deux d'entre eux, mais également d'amour, entre eux et moi.

Sommaire

La vie culturelle à Madagascar durant l'ère coloniale (1896-1960)
Introduction : Quelles cultures dans une société cloisonnée
Dominique Ranaivoson **7**

Les productions malgaches **19**
Côté scène : l'impact des nouveaux modèles
Dominique Ranaivoson

L'ombre des rois plane toujours.
Le motif royal dans la littérature malgache
du temps colonial Dominique Ranaivoson **43**

Une trajectoire poétique originale :
Randja Zanamihoatra (1925-1997)
Rado Radanielina **65**

Bokin-dRaimbilanja,
des imprimés à quatre sous pour le peuple
Anjara Fanomezana Rakotoniaina Dominique Ranaivoson **85**

Première fiction sur la fracture : l'insurrection de 47, vue
par ED Andriamalala (1954) Dominique Ranaivoson **109**

Des écrivains parmi les coloniaux :
observateurs, amis, modèles **129**

Quand des écrivains français parlent de Madagascar :
Les correspondances de Paulhan et Renel
Dominique Ranaivoson **13**
Jean Paulhan « découvre » les hainteny
Dominique Ranaivoson **149**
Camo, Boudry et les autres :
une chance pour les Malgaches ?
Dominique Ranaivoson **171**

Des supports variés **191**
La presse comme lieu d'expression des intellectuels malgaches :
Le journal *Mpanolotsaina* (1904-1913)
Dovy Navalona Randrianoelina **193**
Les manuels scolaires de la période coloniale à Madagascar :
cultures et identités en question
Alyette Rajaofera Andriamasinalivao **207**

Radio Tananarive de 1931 à 1960 : un autre lieu culturel
Elie Ramarosetra-Dominique Ranaivoson **229**

Regarder en arrière : relire, réinventer

Hain-teny de Paulhan, 1913.
Ny Avana Ramanantoanina (1891-1940)
Flavien Ranaivo, *L'Ombre et le vent*, 1947.
Robinary, *Sous le signe de Razaizay,*1957
Charles Renel, *La Race inconnue,* 1910
Pierre Camo, *Madame de la Rombière*, 1926. 268
Robert Boudry, *L'Île heureuse, Madagascar*, 1957. 270
Quand la production coloniale ressuscite :
la Bibliothèque malgache électronique
Entretien de Pierre Maury avec Dominique Ranaivoson

Romancer la douleur : un roman « historique »
sur les tirailleurs malgaches
Entretien de Georges A. Bertrand avec Dominique Ranaivoson **279**

Sommaire **288**

ACHEVÉ D'IMPRIMER
2021